RB239300

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/avisaupeuplesurs02tiss

AVIS
AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.

TOME SECOND.

AVIS
AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ,
PAR TISSOT,

DOCTEUR ET PROFESSEUR EN MÉDECINE, de la Société Royale de LONDRES, de l'Ac. Med. Ph. de BASLE, de la Soc. Econom. de BERNE, de la Soc. Phyſ. expérimentale de ROTERDAM, &c.

SUR LA DIXIEME ÉDITION ORIGINALE,

Revue & augmentée par l'Auteur ; exactement conférée ſur l'Édition de Paris de 1782, où l'on a corrigé des fautes très-eſſentielles.

TOME SECOND.

A ROUEN,

Chez la Veuve PIERRE DUMESNIL & Comp. Impr.-Libr. rue de l'Union, N°. 20.

L'an IIIe de la République Françaiſe.

AVIS
AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarrhée.

§. 325. CHACUN connoît la *diarrhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & invétérées qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution ; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout-à-coup sans aucun mal précécent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût & de pesanteur.

dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fievre (souvent même il n'y a point de douleur du tout), sont plutôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amassées dès long-tems & corrompues, qui, si elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie; & bien loin d'affoiblir, ces diarrhées rendent plus fort, plus léger, plus dispos.

§. 326. Il faut bien se garder de les arrêter; elles finissent ordinairement d'elles-mêmes, quand toutes les matieres nuisibles sont évacuées, & elles ne demandent aucun remede; il faut seulement diminuer considérablement la quantité des alimens, se priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques soupes, de quelques légumes ou d'un peu de fruit crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tisane de capillaire est très-suffisante dans ce cas. Il ne faut ni thériaque ni confection, ni autres drogues de cette espece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou six jours le mal dure encore, qu'il affoiblisse le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & sur-tout si les envies d'aller à la selle deviennent plus

fréquentes, alors il faut l'arrêter. Pour cela on met le malade tout-à-fait au régime ; & si la diarrhée eſt accompagnée d'un grand dégoût, de ſoulevemens de cœur, d'ordures ſur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donne la poudre N°. 35. Si ces accidens n'exiſtent pas, il ſuffit de le purger, & on peut le faire avec l'infuſion froide de demi-once de ſéné, ou une once de ſel de Sedlitz, & autant de ſirop de roſes ; ou s'il n'y a point de chaleur ni de ſéchereſſe, mais s'il paroît de la foibleſſe dans les inteſtins, on donne la poudre N°. 51 ; & pendant l'opération du remede, on lui fait prendre toutes les demi-heures une taſſe de bouillon foible.

Si la diarrhée arrêtée par ce remede revenoit au bout de quelques jours, ce ſeroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger de nouveau avec la même médecine ou avec un des remedes N°. 21. 23, ou 47, & enſuite donner à jeun pendant deux matins la moitié de la poudre N°. 51.

Le ſoir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou a été purgé, on peut lui donner une petite priſe de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarrhées pendant long-tems ſans obſerver même aucun régime ; alors elles ſe perpétuent & affoibliſſent entiérement le malade. Il faut dans ces cas-là commencer par le remede N°. 35 ; enſuite on donne de deux jours l'un, quatre fois de ſuite, celui N°. 51 ; & pendant tout ce tems-là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37) ou de ris cuit au bouillon foible de poule. L'on met avec ſuccès ſur l'eſtomac un emplâtre ſtomachique ou une flanelle, qu'on trempe ſouvent dans une décoction d'herbes aromatiques, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent ſouvent ſur le champ les diarrhées, après même qu'elles avoient ceſſé pendant pluſieurs jours.

CHAPITRE XXIV.

De la Dyſſenterie.

§. 329. LA dyſſenterie eſt un flux de ventre accompagné d'un mal-aiſe général, de fortes tranchées, d'envies fréquentes d'aller à la ſelle. Ordinairement

il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dyssenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dyssenterie est ordinairement épidémique, elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gelées commencent.

Les grandes chaleurs rendent le sang & la bile âcres; tant qu'elles durent, la transpiration se fait (voyez introduction, pag. 28.); mais dès qu'elles diminuent, sur-tout le soir & le matin, cette évacuation se fait moins bien, d'autant plus que les humeurs ont acquis par les grandes chaleurs beaucoup d'épaississement; alors cette humeur âcre arrêtée se rejette sur les intestins & les irrite; les douleurs, les évacuations, & tous les autres accidens surviennent.

Cette espece de dyssenterie est de tous les tems & de tous les pays; mais si à cette cause il s'en joint d'autres capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés, tels que les hôpitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe

de malignité, qui, s'alliant à la cause de la dyssenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vîte ses forces, il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui quelquefois durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir, il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point fiévreux, mais ordinairement petit; enfin les selles survviennent; les premieres ne sont souvent que des matieres liquides & jaunâtres, mais bientôt elles sont mêlées de glaires, & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie, elles sont brunes, vertes, noires, plus ou moins liquides, fétides; les douleurs augmentent avant chaque selle, & les selles deviennent très-fréquentes; l'on en a jusqu'à huit, dix, douze, quinze par heure; alors le fondement s'irrite, le ténesme (qui est une envie d'aller à la selle, quoiqu'il n'y ait point de matiere) se joint à la dyssenterie, & occasionne souvent une chûte du fondement; l'état du malade est très-cruel. L'on rend quelquefois des vers, des glaires épaissies,

qui reſſemblent à des morceaux d'inteſtins ; quelquefois des grumeaux de ſang.

Si le mal devient très-fâcheux, les boyaux s'enflamment, il ſe forme des ſuppurations, des gangrenes ; l'on rend du pus, des eaux noires & puantes ; le hoquet ſurvient, le malade rêve, ſon pouls s'affoiblit, il tombe dans des ſueurs froides & dans des défaillances qui finiſſent par la mort.

Quelquefois il ſurvient une eſpece de phrénéſie ou délire violent, avant le dernier moment. J'ai vu chez quatre ſujets un ſymptôme aſſez rare, c'eſt une impoſſibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'eſt pas ordinairement de cette violence ; les ſelles ne ſont pas ſi fréquentes, elles vont de vingt-cinq à quarante dans le jour. Les matieres ſont mêlées de moins de choſes étrangeres, & de peu de ſang ; le malade conſerve quelques forces ; peu-à-peu les ſelles diminuent, le ſang diſparoît, les matieres s'épaiſſiſſent, l'appétit & le ſommeil reviennent, le malade ſe remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fievre, & point d'altération, qui eſt peut-être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines ſont quelquefois peu abondantes, & pluſieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui ſont pour eux une ſource de douleurs & d'angoiſſes.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'eſt l'émétique. Le remede N°. 34, quand il n'y a point de raiſon de ne pas l'employer, pris dès les commencemens, emporte ſouvent le mal d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N°. 35 n'eſt pas moins efficace; il avoit même été regardé très-long-tems comme un ſpécifique ſûr: il ne l'eſt pas, mais il eſt très-utile. On peut auſſi prendre ce remede à la maniere des Bréſiliens qui nous l'ont fait connoître & qui nous le fourniſſent; ils prennent deux dragmes d'hipécacuanha, qu'ils font infuſer pendant toute la nuit dans quatre onces d'eau tiede, on les coule & on boit la colature à jeun. On réitérera pendant deux jours la même infuſion avec la même racine qui a ſervi à la premiere. Le vomiſſement eſt médiocre le premier jour, il eſt très-foible le ſecond & ſur-tout le troiſieme. Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les ſelles ſont moins fréquentes, c'eſt une très-bonne marque; ſi elles ne diminuent point,

il eſt à craindre que la maladie ne ſoit longue & opiniâtre.

L'on met le malade au régime, & l'on évite avec le plus grand ſoin toute viande, juſqu'à l'entiere guériſon de la maladie. La tiſane N°. 3 eſt la meilleure boiſſon.

Le lendemain de l'émétique on donne au malade le remede N°. 51, en deux priſes; le jour ſuivant on ne lui donne point d'autres remedes que la tiſane; le quatrieme on réitere la rhubarbe, alors ordinairement la force du mal a paſſé; on continue encore la diette pendant quelques jours, & l'on met le malade au régime des convaleſcens.

§. 333. Quelquefois la dyſſenterie s'annonce avec une fievre inflammatoire, un pouls fiévreux, dur, plein, un violent mal de tête & de reins, le ventre tendu. Dans ces cas il faut faire une ſaignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N°. 6, & boire beaucoup de la tiſane N°. 3: l'on peut auſſi donner des lavemens d'eau & de lait.

Quand toute crainte d'inflammation eſt abſolument paſſée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent; mais ſouvent il n'eſt pas néceſſaire de faire vomir; & ſi les ſymptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger,

la premiere fois avec la potion N°. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dyssentériques, en ne leur donnant pour tout remede qu'une tasse d'eau tiede tous les quarts d'heure ; & il vaudroit mieux s'en tenir à ce remede qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets & qui en produisent souvent de très-dangereux.

§. 334. Il arrive aussi que la dyssenterie se joint à une fievre putride : ce qui oblige à donner après l'émétique les purgatifs N°. 23 ou 47, & plusieurs doses du N°. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N°. 32 est excellent dans ce cas ; & l'on se sert avec succès de la crême de tartre N°. 24, qui opere comme les tamarins, & qui remplit presque toutes les indications qui se présentent dans la cure de la dyssenterie.

En 1755, il y eut ici en automne, quand l'épidémie nombreuse des fievres putrides commença à cesser, un grand nombre de dyssenteries qui avoient beaucoup de rapport avec ces fievres. Je commençai par le remede N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32, je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très-peu de malades, sur la fin de la maladie. Pres-

que tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre à qui je n'avois pas pu donner l'émétique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez long-tems, mais sans danger.

Il a régné en 1768, depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de novembre, dans les villes & villages à l'occident de Lausanne, sur-tout dans ceux qui sont au bas des Monts-Jurats, un grand nombre de dyssenteries, qui ont fait beaucoup de ravages dans quelques campagnes, & très-peu ici, quoique ce fût la même maladie par-tout. La méthode suivante ne m'a échoué pour aucun, quelque mal qu'il ait été & de quelqu'âge que ce fût, depuis celui de quelques mois jusques à celui de 80 ans; 1°. un régime très-exact; 2°. une boisson très-abondante ou d'eau d'orge ou de petit-lait, ou d'eau de poulet; 3°. pour quelques-uns le remede N°. 34, pour d'autres celui N°. 35, pour de troisiemes une simple potion purgative avec un sel amer, de la manne, des tamarins & du syrop de chicorée, que je réitérois au bout de trois ou quatre jours; 4°. des lavemens émolliens, une ou tout au plus deux fois par jour: 5°. tous les soirs après qu'ils avoient vomi ou été purgés, un calmant

avec le laudanum ou le syrop de pavot blanc ; ce remede, sans faire dormir, les tranquillisoit, les selles étoient beaucoup plus abondantes, mais beaucoup moins fréquentes & le malade beaucoup moins fatigué. 6°. Quand sur la fin la maladie paroissoit n'être plus qu'une irritation dans le gros boyau (le rectum), des lavemens avec une décoction de kina, & un anodin, ont produit le meilleur effet.

Les villages où la maladie a fait les plus grands ravages sont ceux où l'on n'a point pu faire prendre de vomitifs contre lesquels le peuple avoit un préjugé invincible, & où il s'est traité par le vin rouge & les aromates qui enflammoient & gangrenoient les intestins. Dans ceux où il s'est trouvé des personnes éclairées, assez charitables pour vaincre leur opiniâtreté, & les diriger dans tout le courant de la maladie, il n'a presque péri personne.

§. 335. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours sans remedes ou avec de mauvais remedes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit, à moins qu'il ne fût survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 336. Cette maladie a quelquefois des rechûtes au bout de quelques jours,

qui ſont preſque toutes occaſionnées ou par le manque de diete, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces cauſes; on les guérit en les mettant au régime, & en prenant une priſe du remede N°. 51. Si ſans aucune cauſe ſenſible, le mal revenoit & s'annonçoit comme une nouvelle maladie, il faudroit la traiter comme telle.

§. 337. Quelquefois elle eſt compliquée avec une fievre d'accès; il faut guérir premiérement la dyſſenterie, & enſuite la fievre. Si cependant les accès de fievre étoient violens, on donneroit le kina de la façon preſcrite dans le §. 259.

§. 338. Un préjugé pernicieux dont l'on eſt encore généralement imbu, c'eſt que les fruits ſont nuiſibles dans la dyſſenterie, qu'ils la procurent, & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux; les mauvais fruits, les fruits mal mûrs dans les mauvaiſes années peuvent occaſionner des coliques, quelquefois des diarrhées; plus ſouvent des conſtipations, des maladies de nerfs, & de la peau, mais jamais une dyſſenterie épidémique. Les fruits mûrs de quelques eſpeces qu'ils ſoient, & ſurtout ceux d'été, ſont le vrai préſervatif de cette maladie. Le plus grand mal

qu'ils puiſſent faire, c'eſt en fondant les humeurs, & ſur-tout la bile épaiſſie, s'il y en a, dont ils ſont le vrai diſſolvant, d'occaſionner une diarrhée; mais cette diarrhée même mettroit à l'abri de la dyſſenterie.

Les années 1759 & 1760 ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dyſſenteries. On croit même remarquer qu'elle eſt plus rare & moins fâcheuſe qu'autrefois, & l'on ne peut aſſurément l'attribuer, ſi le fait eſt vrai, qu'aux nombreuſes plantations d'arbres qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai eu des dyſſenteries, j'ai mangé moins de viandes & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légere attaque; & pluſieurs médecins ſuivent la même méthode avec le même ſuccès.

J'ai vu onze malades dans une maiſon; neuf furent dociles, ils mangerent des fruits & guérirent. La grand'mere & un enfant qu'elle aimoit mieux que les autres, périrent. Elle conduiſit d'abord l'enfant à ſa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruits; il mourut: elle ſe conduiſit de la même façon, & eut le même ſort.

Dans une campagne près de Berne,

en 1750, dans le tems que la dyſſenterie faiſoit beaucoup de ravages, & que l'on déconſeilloit ſévérement les fruits, de onze perſonnes qui compoſoient la maiſon, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, ſeul docile au préjugé, s'en abſtint ſoigneuſement, & eut une dyſſenterie terrible.

Cette maladie détruiſoit un régiment Suiſſe qui ſe trouvoit en garniſon dans les provinces méridionales de France; les capitaines acheterent la récolte de pluſieurs arpens de vignes, l'on y portoit les ſoldats malades, l'on cueilloit du raiſin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les ſains ne mangeoient rien autre; il n'en mourut plus un ſeul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un miniſtre étoit attaqué d'une dyſſenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guériſſoient point; il vit par haſard des groſeilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis ſept heures du matin juſqu'à neuf; il fut déjà mieux ce jour-là, & entiérement guéri le lendemain. Mr. KIRKPATRICK, dans ſa traduction, m'apprend que le fils d'un célebre médecin ne put être guéri d'un flux de ſang très-invétéré, que quand, après la mort de ſon pere, il mangea

une grande quantité de ces fruits : & dans la dyſſenterie qu'il y a eu à Londres en 1762, & qui a été très-nombreuſe, Mr. le D. BAKER, très-habile médecin, qui l'a fort bien décrite, a obſervé que ceux qui avoient mangé de grandes quantités de fruits d'été ou d'automne, n'avoient point été attaqués ou l'avoient été très-légérement.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux-là ſuffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits, quand la dyſſenterie regne, l'on doit en manger davantage, & les directeurs de la police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés ; c'eſt une vérité que les gens inſtruits ne révoquent plus en doute nulle part ; l'expérience la démontre, & elle eſt fondée en raiſon, puiſque les fruits remédient à toutes les cauſes des dyſſenteries.

§. 339. Il eſt extrêmement important que les malades aillent à la ſelle dans des endroits à part, parce que les excrémens ſont très-contagieux ; & s'ils vont ſur des baſſins, on doit les ſortir très-promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveller continuel-

lement l'air & brûler beaucoup de vinaigre.

Il eſt auſſi très-néceſſaire de changer ſouvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaiſe, & elle attaque ceux qui habitent la même maiſon. Il ſeroit fort à ſouhaiter qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monſieur BOERHAAVE conſeilloit, quand la dyſſenterie étoit épidémique, d'impregner de la vapeur de ſouffre toute l'eau qu'on boit; on le fait en brûlant du *brand* ou pattes ſoufrées, dans des tonneaux qu'on remplit tout de ſuite d'eau, & qu'on roule pendant quelques momens.

§. 340. Je ne ſais par quelle fatalité il n'y a point de maladie pour laquelle on conſeille un plus grand nombre de remedes différens; il n'y a perſonne qui ne vante le ſien, qui ne l'éleve au-deſſus des autres, & qui ne promette hardiment de guérir en quelques heures une maladie longue dont il n'a aucune idée juſte, avec un remede dont il ignore parfaitement les effets. Le malade ſouffrant, inquiet, impatient, prend de toutes mains, & s'empoiſonne par peur, par ennui ou par complaiſance. De ces différens remedes, il y a qui ne ſont qu'indifférens, d'autres ſont per-

nicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir réitéré que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but sont mauvaises, je me borne à avertir que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations par des remedes astringens, ou ceux qu'on tire de l'opium ; méthode mortelle, qui tue toutes les années un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, & de l'inflammation naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite, ou la gangrene & la mort, ou un squirre qui dégenere en cancer (j'ai vu ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcere ; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des squirrhes au foie, des asthmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc ; des douleurs de rhumatisme horribles ; des maux d'yeux, & des maux de peau incurables.

Telles sont les suites de tous les re-

medes astringens & de ceux qu'on donne pour faire dormir; comme thériaque, mithridate, diascordium, &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appellé pour un rhumatisme cruel, qui avoit succédé immédiatement à un mêlange de thériaque & d'eau de plantin, donné le second jour d'une dyssenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remedes en ignorent sans doute les conséquences, il suffira, j'espere, de les leur avoir fait connoître.

§. 341. L'abus des purgatifs a aussi ses dangers. L'on détermine toutes les humeurs à se jetter sur les parties malades, le corps s'épuise, les digestions ne se font plus, les boyaux s'affoiblissent; quelquefois même il s'y fait de légeres ulcérations, d'où naissent des diarrhées presqu'incurables, & qui tuent après plusieurs années de souffrances.

Si les évacuations sont excessives, & le mal long, on tombe dans l'hydropisie; mais en l'attaquant d'abord, on peut la dissiper par une diete sobre & seche, des fortifians, des frictions & de l'exercice.

De la Dyssenterie maligne.

§. 342. J'ai dit un mot, plus haut, des

dyſſenteries malignes, & je n'avois pas cru devoir en parler plus au long dans cet ouvrage ; mais un ami m'ayant fait obſerver que les endroits où elle fait le plus de ravages ſont ſouvent les plus éloignés de ſecours, je me ſuis déterminé à donner l'article ſuivant.

§. 343. Si cette corruption des humeurs qui forme les fievres malignes, ſe trouve réunie avec les cauſes qui produiſent la dyſſenterie, il en réſultera une dyſſenterie maligne.

Quelquefois cette réunion dépend de cauſes particulieres à une ſeule perſonne, ou au moins à un petit nombre de perſonnes, ce qui forme des dyſſenteries malignes iſolées. Ainſi quand il regne des fievres malignes, il eſt rare qu'on ne voie pas quelque malade chez lequel il ſurvient en même tems une dyſſenterie ; & dans les épidémies de dyſſenterie les plus bénignes, ſi cette maladie attaque des corps dont les humeurs ont acquis un degré de corruption conſidérable, la maladie prend un caractere de malignité. L'on a vu plus d'une fois des dyſſenteries véritablement bénignes, changées en malignes par le mauvais traitement.

Si cette réunion dépend de ces cauſes générales qui forment les maladies

épidémiques, il naît alors des épidémies de dyſſenteries malignes, qui ſont, après la peſte, une des maladies qui a fait le plus de ravage, & on l'a vue régner en même tems que la peſte.

Des chaleurs exceſſives, la famine, des camps marécageux, ont ſouvent produit cette maladie. L'on a vu un corps de cavalerie, après avoir été trop longtemps dans un camp de cette eſpece, attaqué de cette cruelle maladie, compliquée à une gangrene des jambes, qui emporta les neuf dixiemes des cavaliers, & un très-grand nombre de chevaux. Sans aucune cauſe apparente, elle eſt ſouvent l'effet d'une de ces altérations de l'air, qui ne tombent point ſous nos ſens, mais qui ne nous ſont que trop démontrées par leurs funeſtes influences.

Les principaux ſymptômes qui caractériſent cette maladie ſont, outre le friſſon ordinaire & ſes accidens, friſſon qui n'a pas toujours lieu, une foibleſſe exceſſive & une angoiſſe cruelle, que le malade rapporte au creux de l'eſtomac, qui eſt ſouvent accompagnée de vomiſſemens abondans de matiere verte, ſans en être ſoulagé, & qui, durant juſques à la fin de la maladie ſi elle eſt mortelle, juſques à ce qu'elle ſoit conſidérablement amendée, ſi elle

doit guérir, ne laisse jouir le malade d'aucun instant de bon sommeil, le jette souvent, dès les commencemens, dans une rêverie sourde, & quelquefois dans un délire marqué. Les douleurs des intestins ne sont pas toujours proportionnées au danger de la maladie; j'ai vu des malades s'en plaindre à peine, & d'autres cependant les avoir assez vives; les évacuations par les selles sont fréquentes & varient beaucoup, quelquefois c'est presque du sang pur très-dissous, on voit alors le malade s'affoiblir d'heure en heure, rêver, peu souffrir & périr le troisieme jour; d'autres fois c'est un rouge plombé; souvent elles sont noires, plus ordinairement muqueuses, avec un mêlange d'une matiere couleur de chocolat & du sang; toujours d'une puanteur insupportable. Les ardeurs & la suppression d'urine sont encore plus fréquentes que dans la dyssenterie ordinaire, les urines sont quelquefois excessivement brunes, ce qui caractérise une colliquation très funeste; je les ai vues limpides comme de l'eau, & une fois entiérement laiteuses; leur puanteur approche quelquefois de celle des selles, & l'on retrouve cette même puanteur dans l'haleine, quelquefois dans les crachats & même dans la

ſueur. Le dégoût pour les alimens eſt inſurmontable, on répugne même ſouvent à toutes les boiſſons qui ne ſont pas cordiales, & il y a aſſez fréquemment, dès les commencemens, une légere difficulté d'avaler, qui eſt du plus mauvais augure. D'autres fois la peau ſe ſeche ſinguliérement, plus ordinairement on la trouve froide & gluante; on a vu dans quelques épidemies que les malades auxquels il ſurvenoit beaucoup de pustules aqueuſes ſur toute la peau, guériſſoient. Le ſeul caractere conſtant du pouls, c'eſt d'être petit, & il eſt rare que la reſpiration ne ſoit pas gênées dès les commencemens. Le hoquet, la tenſion du ventre, le deſſéchement total de la langue, les défaillances, quelquefois des taches de gangrene dans différentes parties du corps, ſur-tout aux extrêmités inférieures, annoncent une mort prochaine & inévitable. La diminution des angoiſſes, la ſoupleſſe du ventre, le cours aiſé des urines, moins de foibleſſe, & ſur-tout un ſommeil naturel, quelque court qu'il ſoit, font eſpérer avec confiance le rétabliſſement.

L'hipécacuanha eſt le principal remede de la dyſſenterie maligne, & il eſt de la plus grande importance de le donner dès les commencemens, avant que toutes les humeurs inteſtinales ſoient infec-

tées ; on en seconde l'effet par un thé de camomille qui est peut-être plus indiqué dans cette maladie que dans aucune autre. Sept ou huit heures après cette premiere évacuation par le vomissement, il faut en procurer une seconde par les selles avec de la rhubarbe ; quand cette seconde évacuation est finie, on recommence l'usage de l'hipécacuanha, mais à très-petite dose, deux, trois ou quatre grains, tout au plus, de deux en deux heures, avec une tasse d'un bouillon de poulet, ou de veau avec un peu de poule, & quelques racines de chicorée amere ; ou, si l'on n'en a pas, de scorsonere, de salsifis, de carottes jaunes, de céleri ; ces bouillons doivent être la seule nourriture ; si l'on croit avoir besoin de soutenir plus efficacement les forces du malade, on peut y faire cuire un peu de croûte de pain, & donner, de deux bouillons l'un, une cuillerée de vieux vin blanc, qui ne soit pas trop spiritueux ; les vins du Rhin, ceux de Grave, ceux de la Côte sont les plus convenables ; ils agissent comme cordiaux & comme anti-putrides, & font autant de bien dans cette espece de maladie que de mal dans les autres.

Les intestins sont si affoiblis par les impressions du venin, qu'ils ne peuvent soutenir

soutenir la même quantité de boisson, ni des boissons aussi relâchantes que dans les autres maladies aiguës ; une grande quantité de boisson ne passe point, elle augmente les angoisses, elle tend le ventre, & supprime les urines, je m'en suis convaincu plus d'une fois; la même chose arrive si les boissons sont simplement relâchantes : d'ailleurs elles augmentent la foiblesse générale. Cette même foiblesse fait que l'usage des acides seuls, si bien indiqués d'ailleurs par la putridité, fait plus de mal que de bien, la boisson doit par-là même n'être ni trop abondante, ni trop relâchante, ni trop acide ; une tisane d'oranges ameres fraîches, coupées par tranches fines, poudrées d'un peu de sucre, & sur lesquelles on verse de l'eau bouillante, m'a paru réunir toutes les qualités ; l'écorce est aromatique, le blanc est un amer un peu tonique ; le jus est acide, & ce mêlange produit un très-bon effet. L'on peut en substituer plusieurs autres analogues, en faisant l'infusion avec des amers & en la rendant légérement acide. Quand la foiblesse est excessive, le seul acide permis, c'est les vins dont j'ai déjà parlé.

Les lavemens purgatifs, les relâchans, les gras sur-tout sont très-nuisibles ; les seuls qui conviennent, & il ne faut ja-

mais en donner beaucoup, ni les donner fort grands, mais tout au plus de sept ou huit onces : ce sont ceux qui sont composés d'une simple infusion d'herbes & de fleurs ameres, telles que la camomille, le mille pertuis, le mélilot, le trefle odorant.

Les premiers médecins qui virent que les pustules qui paroissoient sur la peau étoient utiles, firent faire des scarifications, & même des brûlures avec un fer chaud, qui étoient un remede très-usité dans ces tems-là, sur plusieurs endroits de la peau, & s'en trouverent très-bien ; l'on emploie aujourd'hui, avec un grand succès, les emplâtres de vésicatoires, & il est certain que dans plusieurs cas, à mesure qu'ils agissent, les évacuations diminuent, les angoisses se dissipent & les forces augmentent ; aussi je ne balance jamais à les faire appliquer.

Ces secours sont quelquefois insuffisans, & la maladie exige tous ceux qui sont indiqués dans les fievres malignes (*a*) ; les deux qui m'ont paru mé-

(*a*) Quoique le reflux sur les intestins d'une humeur âcre qui auroit dû s'évacuer par la transpiration, & que les premiers froids arrêtent, soit la cause la plus ordinaire de la dyssenterie, comme je l'ai dit plus haut, il est

riter la préférence, sont l'extrait de kina, dissous dans l'eau de fleur d'orange & le camphre; ces remedes s'allient très-bien avec l'ipécacuanha, & on peut les donner dans le même tems, & même mêlés, ou les faire succéder à ce remede, qui convient spécialement, quand il y a beaucoup de mucosités, & qu'on peut suspendre, quand elles ont beaucoup diminué, & que le ventre est assoupli. Mais il ne faut jamais donner ni beaucoup d'extrait de kina ni beaucoup de camphre à la fois, ils agiroient comme irritans, & toute irritation est à craindre.

La liste des remedes employés dans ces dyssenteries malignes est immense; en élaguant tous ceux qui sont évidemment mauvais & que l'expérience a démontrés tels, on voit qu'ils tendent tous aux mêmes indications que j'ai indiquées; je me suis borné aux plus efficaces, & je crois qu'ils peuvent tenir lieu des autres & opérer ce qu'on peut attendre de l'art, qui n'étant point fécondé par la nature, est trop souvent sans ressource dans cette cruelle maladie, sur-tout si l'on ne l'atta-

cependant vraisemblable que quelques épidémies dépendent d'un principe âcre & empoisonné, comme celui de beaucoup d'autres maladies épidémiques.

que pas dès les commencemens, & avant qu'elle ait porté à l'estomac & aux intestins des dommages irréparables.

Des évacuations excessives, qui menacent de détruire promptement toutes les forces, exigent des anodins, & l'on emploie quelquefois avec succès extérieurement des flanelles trempées dans une décoction amere chargée de thériaque, qu'on applique chaudes sur l'estomac & sur le ventre, & qui contribuent à diminuer la fréquence des selles & à produire la suppuration.

S'il y a une maladie véritablement contagieuse, c'est celle-ci; j'ai vu il n'y a que quelques mois, dans une petite campagne très-voisine de la ville, un exemple terrible de la force de l'infection. Elle étoit composée de six personnes qui jouissoient d'une parfaite santé; il y arriva un des enfans qui revenoit de Hollande où il avoit été soldat & dont le teint décéloit un fond de cacochimie; au bout de quelques semaines, il fut attaqué d'une dyssenterie cruelle & véritablement maligne, qui dans quelques heures détruisit absolument ses forces; il se refusa à tous les secours (je crois que les meilleurs auroient été inutiles), & fut, pendant les cinq jours que la maladie dura, si agité & si inquiet qu'il se traînoit dans

la grange, la cuisine, le jardin, les chambres, alloit se coucher pendant la nuit au milieu de l'herbe couverte de rosée. Par cette conduite il infecta les six autres personnes, quatre le furent légérement; un homme de soixante ans & un garçon de dix, si fortement, qu'ils périrent tous les deux, l'enfant sans avoir rien pris au bout de soixante heures; le pere qui prit dans les commencemens quelques remedes, mais dont il se dégoûta bien vîte, au bout de quatorze jours. Il n'a régné aucune dyssenterie dans le voisinage à cette époque, l'eau de cette maison est excellente, & après l'examen le plus attentif, je n'ai pu trouver d'autres causes de cette infection que la maladie du premier attaqué, qui étoit la suite d'un germe de corruption dans ses humeurs.

CHAPITRE XXV.

La Gale.

§. 344. LA *gale* est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne ou des habits, mais non point par

l'air ; ainſi en évitant ces moyens d'infection, on peut être ſûr de ne pas la prendre.

» Quoique toutes les parties du corps » puiſſent en être attaquées, la gale ſe » montre d'ordinaire, d'abord aux mains, » & principalement entre les doigts. Il » paroît, au commencement, une ou » deux puſtules, qui ſont remplies d'une » eſpece d'eau claire, & qui donnent » des démangeaiſons très-incommodes. » Si on perce ces puſtules en les grat- » tant, l'eau qui en découle commu- » nique le mal aux parties voiſines. Dans » le commencement, on ne peut guere » diſtinguer la gale, à moins qu'on ne » ſoit bien au fait de ce mal ; mais dans » ſon progrès, les puſtules augmentent » en nombre & en grandeur. Lorſqu'on » les ouvre en les grattant, il s'y forme » des croûtes dégoûtantes, & le mal » gagne toute la ſuperficie du corps. Si » elles durent long-tems, elles forment » de petits ulceres, & elles ſont en » même temps très-contagieuſes «.

§. 345. Le mauvais régime, ſur-tout l'abus du ſalé & des fruits mal mûrs, & la mal-propreté, occaſionnent cette maladie, qui ſe contracte cependant plus ſouvent par contagion. De très-bons médecins croient même qu'elle ne ſe

contracte pas autrement, mais j'ai vu le contraire assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher absolument le salé & les choses aigres, les graisses, & les épiceries. On lui fait boire une tisane de racine de chicorée amere, ou celle N°. 26, dont on prend cinq ou six verres par jour : &, au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec le N°. 21 ou avec une once de sel de Sedlitz & un quart-d'once de séné. On continue le régime ; on repurge après six ou sept jours, & ensuite on frotte toutes les parties malades, & les environs, le matin à jeun, ou le soir en se couchant, avec le quart de l'onguent N°. 52. Le lendemain, le sur-lendemain, & le quatrieme jour, on frotte de nouveau ; & ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal ; mais quelquefois il revient, & alors il faut repurger, & revenir à l'onguent dont j'ai éprouvé, & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit, sans l'avoir

fait précéder d'aucun purgatif. Mais au contraire, quand on a négligé longtems le mal, & qu'il eſt parvenu à un degré conſidérable, il faut que le malade ait été quelque tems au régime que j'ai indiqué, & qu'il ait été purgé, qu'enſuite il ait bu beaucoup de tiſane N°. 26, avant que d'en venir à l'onguent; & dans ces cas j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28 dont on emploie le demi-quart tous les matins. Souvent même je n'emploie point celui N°. 52, & j'ai toujours trouvé celui N°. 28 auſſi ſûr, mais plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes, il faut éviter le froid & l'humidité, ſur-tout quand on fait uſage du remede N°. 28, dans lequel il entre du mercure qui pourroit, ſi l'on négligeoit les précautions néceſſaires, occaſionner de l'enflure à la gorge & aux gencives, & même une ſalivation accompagnée d'accidens graves. Cet onguent a un avantage ſur l'autre, c'eſt qu'il n'a point d'odeur, & qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il eſt très-difficile de déguiſer celle du ſoufre qui eſt la baſe du premier.

Il faut auſſi changer ſouvent de linges, mais il faut éviter de changer d'habits; parce que les habits s'infectant,

ceux qu'on a portés pourroient redonner la gale, quand on les reprendroit après être guéri.

» Il faut parfumer de soufre les che-» mises, culotes, bas, avant qu'on les » mette ; mais cette fumigation doit se » faire en plein air.

§. 347. Quand cette maladie dure très-long-tems, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude, des démangeaisons, & quelquefois la fievre ; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas, il faut, 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tiedes.

3°. Mettre le malade au régime des convalescens.

4°. Lui faire prendre soir & matin la poudre N°. 53, pendant quinze jours, avec la tisane N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle, & il faut varier les remedes suivant les circonstances : détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs, des bains soufrés, & en général les bains des eaux minérales chaudes, guériſſent très-souvent ; & les simples bains froids de riviere ou de lac ont emporté des gales très-rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus

long-tems la gale que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52, ou les autres remedes qui font disparoître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompte guérison de cette maladie par des remedes extérieurs, employés avant que d'avoir évacué, & un peu diminué l'âcreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. LES femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens de décrire ; & leur sexe les expose à quelques autres, qui dépendent de quatre causes principales; les regles, les grossesses, les couches, & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies : elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci ; & je suis obligé de me borner à des avis généraux sur ces quatre objets.

§. 351. La nature qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein, les a assujetties à un écoulement de sang périodique, qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence généralement, dans ce pays, entre quatorze & seize ans. Souvent avant qu'elle paroisse, les jeunes filles sont pendant long-tems dans un état de langueur, qu'on appelle *chlorose*, *oppilations*, *pâles-couleurs*; & quand elle tarde trop à venir, elles tombent dans des maladies très-graves, & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant, fort mal à propos, à cette cause, tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge: ils dépendent d'une autre dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet; c'est la foiblesse qui est naturelle & nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à céder quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant & de ses accompagnemens, volume souvent très-considérable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celles des hommes; par là même, la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux; les humeurs ont plus de penchant à crou-

pir dans les viſceres, & à former des engorgemens.

§. 352. L'on préviendroit les maux auxquels cette conſtitution peut conduire, en aidant la foibleſſe des mouvemens naturels par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice ; mais ce ſecours, qui ſeroit en quelque façon plus néceſſaire aux femmes qu'aux hommes, leur eſt enlevé par l'éducation qu'on leur donne : on les applique aux ouvrages du ménage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle ; elles ſe donnent peu de mouvement ; la diſpoſition naturelle de foibleſſe s'accroît, & elle devient alors maladive ; le ſang circule mal, il perd ſes qualités ; les humeurs croupiſſent par-tout, aucune fonction ne ſe fait bien.

Elles commencent à tomber dans un état de langueur, quelquefois très-jeunes, & pluſieurs années avant qu'il ſoit queſtion des regles : cette langueur les rend pareſſeuſes ; le mouvement les fatigue un peu, elles n'en prennent point : il ſeroit le remede de ce mal commençant ; mais le remede leur paroiſſant pénible, elles le rejettent, & le mal augmente.

L'appétit ſe dérange comme les autres

fonctions ; elles en ont peu ; les alimens ordinaires ne le réveillent point ; elles se livrent à des fantaisies souvent les plus bizarres, qui achevent de ruiner l'estomac, les digestions & la santé.

Quelques années s'écoulent, le tems des regles approche, & elles ne paroissent point, par deux raisons ; la premiere, c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction, dans le tems que toutes les autres languissent ; la seconde, parce qu'elles ne sont point nécessaires, puisqu'elles sont destinées à évacuer, hors de la grossesse, le sang superflu que la femme est destinée à produire, afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant, & que ce superflu n'existe point chez les filles languissantes dès long-tems.

§. 353. Cependant le mal augmente, parce que toute maladie qui ne guérit pas, fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression, mais souvent on se trompe, puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression, & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai, que lors même que cette évacuation arrive, si la foiblesse subsiste, les malades n'en sont pas mieux, au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons, qui, ayant reçu de leurs

parens une conſtitution & une éducation féminines, ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne, qui menent ſouvent le genre de vie des hommes, ſont moins ſujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point ; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des regles ; il y en a cependant qui dépendent réellement de cette cauſe : c'eſt quand une jeune fille, forte, robuſte, bien portante, qui a fait à peu près ſa crûe, qui a beaucoup de ſang, n'a point cette évacuation dans l'âge marqué ; alors ce ſuperflu de ſang occaſionne mille maux, & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cauſe précédente.

Si les filles oiſives de la ville ſont plus ſujettes aux oppilations, qui dépendent de la foibleſſe dont j'ai parlé, ou qui l'accompagnent, les filles de la campagne ſont plus ſujettes à cette derniere eſpece, qui dépend de trop de ſang retenu, que celles des villes ; & c'eſt ce qui procure ces maladies ſingulieres, qui paroiſſent ſurnaturelles au peuple, & que par-là même il attribue au ſortilege.

§. 355. Lors même que les regles ſont venues, elles ſe ſupprimen ſouvent,

& il n'y a aucune maladie que cette suppression n'ait produite. Elles se suppriment souvent dans le cas du §. 351, par la continuation de la maladie qui avoit mis obstacle à leur arrivée ; & dans d'autres causes, telles que le froid, l'humidité, une peur violente, toute passion trop forte, des alimens trop froids, ou indigestes, ou trop chauds, des boissons à la glace, un exercice porté trop loin, les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent, sont quelquefois plus violens que ceux qui précedent la premiere venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime, diminue, se dérange par les causes que je viens d'assigner ; les maux affreux qui sont la suite de ces dérangemens me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la régularité à tous égards, en évitant à cette époque toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems critiques, il n'y en a pas une qui, dès la premiere

apparition, jusqu'au dernier retour, ne se conduisît avec la plus scrupuleuse régularité.

Leur conduite dans ces circonstances décide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je sais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunément de se ménager; mais d'autres fois elle en est cruellement punie: & je pourrois produire une longue liste de celles qui se sont jettées, par leurs imprudences, dans les situations les plus tristes; quoiqu'en général elles soient beaucoup moins sujettes aux irrégularités de la menstruation, que les jeunes filles d'un ordre supérieur.

Outre l'attention qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiquées dans le §. précédent, chacune doit observer ce qui lui nuit plus particuliérement à cette époque, & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé; il y en a d'autres qui sont incommodées

à chaque retour, & quelques-unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précedent ou les accompagnent, & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes, d'autres quelques heures; il y en a qui durent plusieurs jours, & qui sont accompagnées de vomissemens, de défaillances, de convulsions, occasionnées par l'atrocité des douleurs, de vomissemens de sang, de seignemens de nez, &c. qui, en un mot, paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très-sérieuse attention: mais comme il dépend de plusieurs causes souvent très-opposées, il est impossible d'indiquer ici le traitement qui convient à chacune.

Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles jusqu'à leur dernier retour, à moins que les remedes, le régime, quelquefois une couche, ne les en délivrent: quelques autres ne souffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois: des troisiemes, après avoir cruellement souffert pendant les premiers mois, & même les premieres années, cessent de souffrir ensuite: d'autres enfin, après avoir eu leurs regles pendant très-long-tems sans

aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles à tous les retours, si par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées : & cette considération doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs ; elles doivent toutes être persuadées que, quoiqu'elles n'aient aucune incommodité marquée, elles sont cependant à cette époque plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes, & elles jettent dans des maladies très graves, mais dont je ne parlerai pas, parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression : d'ailleurs, on pourra faire usage dans ce cas des remedes que je donnerai plus bas en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin, lors même qu'elles sont le plus régulieres, après avoir duré un certain nombre d'années (il est rare que cela aille à trente-cinq) elles finissent naturellement & nécessairement entre quarante-cinq & cinquante ans, quel-

quefois même plutôt, rarement plus tard; & l'époque de cette ceſſation eſt ordinairement fâcheuſe pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352, en évitant les cauſes qui les produiſent, & 1°. en faiſant prendre beaucoup de mouvemens aux jeunes filles, ſur-tout dès que l'on remarque la plus légere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil ſur elles, pour qu'elles ne mangent point de choſes contraires, puiſqu'il y a peu de corps dans la nature, même parmi les moins propres à ſervir d'alimens & les plus dégoûtans, qui n'aient été l'objet de leurs bizarres fantaiſies. Les alimens gras, pâteux, farineux, aigres, aqueux, leur ſont nuiſibles. Les thés d'herbes qu'on leur fait ſouvent boire pour les guérir, ſuffiroient pour les jetter dans cette maladie, en augmentant le relâchement des fibres, qui en eſt la premiere cauſe. Si l'on veut boire ſur quelques herbes, qu'on boive froid. La meilleure boiſſon pour elles, c'eſt l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds, âcres, & deſtinés uniquement à forcer les regles, qui font ſouvent des maux affreux, & ne font jamais de bien. Ils ſont ſur-tout d'autant plus pernicieux que la malade eſt plus jeune.

4°. Si le mal empire, il faut cependant leur ordonner quelques remedes; non point des purgatifs, des délayans, des bouillons d'herbes, des sels, & je ne sais combien d'autres choses nuisibles, mais la limaille de fer, qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer, & non point celle d'acier, & faire attention qu'elle ne soit point rouillée: dès qu'elle l'est, elle n'a presque plus aucune efficacité.

Dans les commencemens du mal, & aux jeunes filles, il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour, quelquefois même seulement quatre ou cinq grains, en y joignant l'exercice, & une diete convenable. Quand le mal est plus grave, & la malade moins jeune, on peut aller hardiment jusqu'à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille quelques amers, ou quelques aromates, & l'on trouvera indiqués dans les N°. 54, 55 & 56, les remedes les plus utiles dans ces cas, sous la forme de poudre, de vin & d'opiate. Quand on se propose de terminer les regles, il faut faire usage du vin N°. 55, qui réussit ordinairement: mais j'avertis & je souhaite qu'on y fasse attention, que souvent la suppression est l'effet, & non pas la cause de la maladie, & qu'il convient

alors de rétablir la santé & non pas de chercher à forcer les regles, qui seroient à cette époque quelquefois plus nuisibles qu'utiles, & qui reviennent naturellement quand la malade est guérie. Leur retour doit suivre le retour de la santé, & ne doit ni ne peut le précéder ou l'amener. Il y a des cas sur-tout dans lesquels il seroit très-dangereux de vouloir employer des remedes actifs, c'est quand il y a de la fievre, de la toux, quelque hémorrhagie, une grande maigreur, de l'altération; il faut détruire tous ces maux avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine, mal-à-propos, que cette évacuation guérit les femmes de tous les maux, & cette erreur coute la vie à un grand nombre.

§. 361. Pendant qu'on prend ces remedes, il ne faut user d'aucune des choses que j'ai déconseillées dans les §. précédens, & l'on doit en aider l'effet par le mouvement. Celui du char est très-salutaire; celui de la danse l'est aussi beaucoup, moyennant qu'il ne soit pas porté jusqu'à l'excès.

Quand le mal a des rechutes, on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque.

§. 362. L'autre espece d'oppilation,

décrite dans le §. 354, demande une conduite très-différente. La saignée, qui est pernicieuse dans la premiere espece, & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur incurable, a souvent emporté cette espece dans le moment. Les bains de pieds tiedes, les poudres N°. 20, le petit-lait, ont souvent réussi; mais il faut d'autrefois des soins appropriés à chaque cas particulier, & par-là même on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent par l'âge (§. 356.), si elles cessent tout-à-coup, & si elles étoient abondantes auparavant, il faut nécessairement, 1°. faire une saignée, & la réitérer tous les six, ou même tous les quatre, ou tous les trois mois.

2°. Diminuer la quantité des alimens, sur-tout de la viande, des œufs & du vin.

3°. Augmenter l'exercice.

4°. Prendre souvent, le matin à jeun, la poudre N°. 24, qui est excellente dans ce cas, parce qu'elle augmente un peu toutes les évacuations naturelles par les selles, les urines & la transpiration, & diminue par-là la quantité de sang qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée ou mêlée, comme il arrive souvent, par des pertes abondantes, la saignée n'est pas

auſſi néceſſaire ; mais le régime & la poudre N°. 24 le ſont beaucoup ; & il faut y joindre de tems en tems la purgation N°. 23. Les remedes aſtringens, employés à cette époque, occaſionnent des cancers de matrice.

Il périt pluſieurs femmes à cet âge, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal, ce qui doit les rendre très-prudentes ſur tous les remedes qu'elles emploient. Mais auſſi il arrive ſouvent que leur conſtitution change à leur avantage ; leurs fibres deviennent plus fortes, elles ſe trouvent plus robuſtes, pluſieurs petites infirmités finiſſent, & elles jouiſſent enſuite d'une vieilleſſe très-heureuſe ; j'en ai vu pluſieurs qui à cinquante-deux ou cinquante-trois ans quittoient les lunettes, dont elles ſe ſervoient depuis cinq ou ſix ; chez d'autres, les nerfs ſe raffermiſſent & les maux qui dépendent de leur foibleſſe deviennent moins fréquens & moins incommodes.

Le régime que je viens d'indiquer, la poudre N°. 24, la boiſſon N°. 32, conviennent beaucoup, dans preſque toutes les pertes habituelles (je parle des femmes du peuple), à quelqu'âge que ce ſoit.

De la Groſſeſſe.

§. 364. Les groſſeſſes ſont généralement beaucoup plus heureuſes dans les campagnes qu'à la ville. Les payſannes ſont cependant ſujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomiſſemens le matin, aux maux de tête & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la ſaignée, qui eſt preſque le ſeul remede dont elles aient beſoin.

§. 365. Quelquefois après avoir porté des fardeaux trop peſans, avoir fait des travaux violens, avoir ſoutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chute, elles ſont attaquées de violentes douleurs de reins, qui ſe répandent juſques ſur les cuiſſes, & aboutiſſent tout-à-fait au bas du ventre, ce qui préſage ordinairement qu'elles ſont à la veille de ſe bleſſer.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui eſt toujours dangereux, 1°. qu'elles ſe mettent ſur la paillaſſe, ſi elles n'ont point de matelats, la plume eſt très-mauvaiſe dans ce cas; qu'elles reſtent pluſieurs jours dans cette ſituation, ne bougeant & ne parlant preſque point: 2°. on

doit

doit leur tirer d'abord huit ou neuf onces de sang du bras.

3°. Elles ne prendront ni viande, ni bouillon, ni œufs ; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, une prise de la poudre N°. 20, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque, elles préviennent cet accident en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un régime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette méthode ne vaudroit rien pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on prévient les fausses couches par une méthode très-différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il périt plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par le manque de bons secours & l'abondance des mauvais ; & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise santé.

Le besoin de sages-femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du pays, & j'ose dire de toute l'Europe, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Les fautes qui se commettent dans le tems des accouchemens sont sans nombre & trop souvent sans remede. Il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques pays, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages-femmes propres à les comprendre, mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement une des causes qui fait le plus de mal; c'est l'usage des choses chaudes que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent, comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rue, sabine, huile d'ambre, vin, thériaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau-de-vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de vrais poisons, qui, bien loin de hâter l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par-là même se gonflent, rétréciſſent les voies, & ne peuvent plus prêter. D'au-

trefois, ces poisons chauds produisent une hémorrhagie qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfans par une méthode directement contraire. Dès qu'une femme bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts précoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui préviendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relâchera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autres nourriture pendant le tems du travail qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On donne, de quatre en quatre heures, un lavement avec une décoction de mauve & un peu d'huile; dans l'intervalle on fait mettre sur une étuve, c'est-à-dire sur un bassin, ou sur une chaise percée, dans lesquels il y a de l'eau chaude, l'on frotte le passage avec un peu de beurre, & l'on tient sur le ventre des fomentations d'eau chaudes qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route, non-seulement les sages-femmes ne font point de mal, mais elles laissent à la nature le tems de faire du bien; un grand nombre d'accouchemens qui paroissent difficiles, se terminent heureusement; & l'on a au moins le tems d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses, au lieu qu'en suivant la méthode échauffante, lors même que l'accouchement est fait, la mere & l'enfant ont si cruellement souffert, qu'ils périssent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je sais que ces moyens sont insuffisans, lorsque la situation de l'enfant est mauvaise, ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere; mais au moins ils empêchent l'augmentation du mal, & comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages-femmes un peu moins mal-instruites.

Je réitere encore que les sages-femmes doivent bien se garder de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, qui peuvent rendre fâcheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eût été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette prati-

que fâcheuse est presque générale dans ce pays.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux. Mais cette raison est chimérique; l'on ne perd pas si promptement les forces, les douleurs légeres abattent, mais à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être persuadé que dans une femme saine & bien portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suite des couches.

§. 369. Les suites de couches les plus fréquentes dans les campagnes sont, 1°. les pertes de sang excessives. 2°. L'inflammation de matrice. 3°. La suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement la couche. 4°. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués §. 365; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses, des linges trempés dans un mé-

lange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste par une tension & des douleurs dans tout le bas ventre, qui augmentent dès qu'on le touche, une espece de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusqu'au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est toujours mortel; une foiblesse étonnante, le visage prodigieusement changé, un léger délire, une fievre continuë avec un pouls foible & dur, quelquefois des vomissemens continuels, souvent le hoquet; une perte très-peu abondante d'une eau rousse, puante, âcre; des envies fréquentes d'aller à la selle; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très-grave & souvent mortel doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut, sur-tout, après les saignées, donner fréquemment des lavemens d'eau tiede, en injecter dans la matrice, en appliquer continuellement sur le ventre, & boire abondamment, ou de la tisane d'orge toute simple, sur chaque pot de laquelle on met

un demi-quart d'once de nitre, ou des laits d'amandes N°. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies qui occasionne les maladies les plus violentes, se traite précisément de la même façon; & si malheureusement l'on donne quelques remedes chauds, pour en forcer la sortie, l'on ôte, dans le moment, toute espérance de guérison.

§. 373. Si la fievre de lait est très-forte, la tisane d'orge du §. 371, & les lavemens, avec une diete très-légere, uniquement de panades ou de quelques autres farineux très-clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidens qui dépendent souvent de ce que la transpiration & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts laiteux, qui sont toujours très-fâcheux, & sur-tout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer sur la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remedes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper

sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient squirre, & de squirre, souvent au bout d'un certain tems cancer, c'est-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on prévient cet horrible mal en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remedes N°. 57 & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté invétérée & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application; toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, résineuses, spiritueuses, changent promptement le squirre en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont également nuisibles, excepté celle N°. 67. Le cancer a été long-tems regardé comme incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques-uns avec le remede N°. 57, qui n'est cependant pas infaillible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remedes c'est la pomade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N°. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE. XXVII.

Avis pour les enfans.

§. 377. LES maladies des enfans & tout ce qui regarde leur santé sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les médecins, & dont on a confié trop long-tems la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver, si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se fai-

re entendre ; cela eſt vrai juſqu'à un certain point ; mais cela ne l'eſt pas exactement ; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le ſien, qu'un médecin attentif apprend ; il doit donner tous ſes ſoins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre ſains & vigoureux, & de les guérir des différens maux auxquels ils ſont expoſés. Je ne me propoſe point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'elle exigeroit ; mais j'indiquerai les principales cauſes de leurs maux, & la façon générale de les traiter, je leur épargnerai au moins par-là une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels eſt un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Preſque tous les enfans qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulſions ; l'on dit qu'ils ſont morts de convulſions, & l'on a en partie raiſon. Ce ſont en effet les convulſions qui les ont tués, mais ces convulſions elles-mêmes ſont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont ſoin de ces petites créatures ; & ce n'eſt qu'en combattant ces différentes cauſes, qu'on peut

guérir ces convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *méconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents*, & les *vers*. Je dirai quelque chose de chacune.

Du méconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, & devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1°. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2°. En leur faisant boire, pendant ce tems-là, de l'eau dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel, ce qui délaye ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissemens.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*, qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur

fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale par tout, comme elle l'est devenue ici depuis plusieurs années : le sirop que j'indique est à préférer à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, dès le premier jour il faut leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des aigreurs.

§ 380. Quoique les enfans aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissemens, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matieres aigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave ; deux, & même une seule, s'il est peu considérable, de

la poudre N°. 61, & on leur fait boire un thé de méliſſe & de tilleul.

§. 381. L'on eſt en uſage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées; mais c'eſt une habitude pernicieuſe & dont les conſéquences ſont très-dangereuſes. Il eſt vrai que l'huile appaiſe quelquefois d'abord les douleurs en enveloppant les acides, & en émouſſant la ſenſibilité des nerfs; mais c'eſt un remede palliatif, qui, loin d'enlever la cauſe, l'augmente, puiſqu'il s'aigrit lui-même: auſſi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient ſujet aux tranchées. J'en ai guéri, ſans autre remede que la privation de l'huile, qui leur affoibliſſoit l'eſtomac: par-là même le lait ſe digéroit moins bien, moins vîte, & s'aigriſſoit plus aiſément, & l'affoibliſſement que l'eſtomac reçoit à cette époque a quelquefois des influences ſur le tempérament de l'enfant pour le reſte de ſes jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il eſt certain que très-ſouvent l'huile les reſſerre, en diminuant les forces des inteſtins: il n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais

telle eſt la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on eſt dans l'idée que tel remede doit produire tel effet ; il a beau ne le produire jamais, la prévention ſubſiſte, l'on attribue ſon inefficacité à de trop petites doſes, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile diſpoſe auſſi à la nouûre, & enfin il devient ſouvent la cauſe premiere des maux de la peau, qui ſont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal à propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'eſtomac, ou dans les inteſtins.

§. 382. Les enfans ſont ordinairement plus ſujets à ces coliques pendant les premiers mois ; enſuite elles diminuent à meſure que leur eſtomac ſe fortifie. On les ſoulage dans l'accès, en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomille, & la groſſeur d'une noiſette de ſavon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille avec un peu de thériaque, appliquée chaude ſur l'eſtomac & le ventre, leur fait auſſi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner

des lavemens, cela auroit son danger ; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfans, qui est la pouſſée des dents, je dois parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les décrasser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des enfans.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord ; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau : le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite : mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tiédement, & l'on en augmente le danger,

ſi l'on met du beurre, comme on ne fait que trop ſouvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette craſſe paroît gluante & épaiſſe, il faut ſe ſervir d'une décoction de camomille, avec la groſſeur d'une noiſette de ſavon. La baſe de la ſanté, c'eſt la régularité avec laquelle ſe fait la tranſpiration : pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau; & les lavages tiedes l'affoibliſſent. Quand elle a la force néceſſaire, elle fait toujours ſes fonctions, & la tranſpiration ne ſe dérange pas à tous les changemens de tems. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans, peu de jours après leur naiſſance, avec de l'eau froide telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On ſe ſert d'une éponge, & l'on commence par le viſage, enſuite les oreilles, le derriere de la tête, (on évite la fontanelle) (*a*), le cou, les reins, tout le corps, les cuiſſes, les jambes, les bras, en un mot on les lave par-tout. Cette méthode uſitée il y a tant de ſiecles, & pratiquée de nos jours par pluſieurs

(*a*) C'eſt cet eſpace au-deſſus de la tête, dans lequel on ſent que les os ne ſont pas encore réunis.

peuples qui s'en trouvent très bien, paroîtra révoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfans, & elles n'auront point le courage sur-tout de réſiſter aux cris qu'ils font ſouvent les premieres fois qu'on les lave : mais ſi elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendreſſe, qu'en ſurmontant en leur faveur cette répugnance.

Les enfans foibles ſont ceux qui ont le plus beſoin d'être lavés (*b*) ; les très-robuſtes peuvent s'en paſſer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu ſouvent, combien cette méthode contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaiſir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que pluſieurs meres, les plus tendres & les plus raiſonnables l'ont employée avec les plus grands ſuccès. Les ſages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les exécutrices, la répandent ; & ſi elle peut devenir gé-

(*b*) Il y a cependant un degré de foibleſſe qui doit l'empêcher, c'eſt quand l'enfant a beſoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foibleſſe ; car dans ces circonſtances le lavage lui nuiroit.

nérale, comme tout me l'annonce, je ſuis pleinement perſuadé qu'en conſervant un très grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation. Il n'y a peut-être point de ville où les enfans ſoient auſſi généralement bien portans qu'ils le ſont ici depuis dix ou douze ans.

Il faut les laver très-réguliérement tous les jours, quelque tems & quelque ſaiſon qu'il faſſe, & dans la belle ſaiſon, les plonger dans des ſceaux d'eau, dans des baſſins de fontaine, dans des ruiſſeaux, dans des rivieres, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous ſi bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaiſirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'eſt, comme je l'ai dit, d'entretenir la tranſpiration, & de rendre moins ſenſible aux impreſſions de l'air; mais de ce premier avantage il réſulte qu'on les préſerve d'un grand nombre de maux, ſur-tout de la nouûre, des obſtructions, des maladies de la peau & des convulſions; & on leur aſſûre une ſanté ferme & robuſte.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaiſe habitude de les tenir

trop au chaud, il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfans. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir sur-tout la tête très-peu couverte la nuit, & point du tout pendant le jour depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'été, soit l'hiver, le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes; tombent dans la nouûre, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on éleve au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter que l'enfance n'est pas la seule période de la vie dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid

rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangemens que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux ; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie ; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

De la pouſſée des dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfans, & quelques-uns succombent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit, à cette époque, si elle est douloureuse :

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter ; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même tems la diarrhée.

2°. Leur diminuer un peu la quantité des alimens, par deux raisons ; l'une, c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant ; l'autre, c'est qu'il y a quelquefois un peu de fievre.

3°. Leur augmenter un peu la quan-

tité de boiſſon, la meilleure pour eux eſt ſans contredit l'eau pure, ou l'infuſion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4°. On leur frotte ſouvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisſe.

C'eſt ſouvent dans le tems de la ſortie des dents que les enfans ſe nouent.

Des vers.

§. 388. Le méconium, l'aigreur du lait & des dents ſont trois grandes cauſes des maux des enfans : il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait auſſi très-ſouvent du mal, mais qui n'eſt point cependant, à beaucoup près, la cauſe générale de leurs maux, comme on eſt généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de ſymptômes qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un ſeul, c'eſt leur ſortie par haut ou par bas qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard beaucoup de variétés; quelques enfans ayant beaucoup de vers ſans en être incommodés, d'autres étant réel-

lement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2°. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par-là même de sa subsistance. 3°. En irritant les intestins & même en les rongeant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a, sont de légeres coliques, fréquentes & irrégulieres; une abondance de salive à jeun, une odeur désagréable d'une espece singuliere dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autrefois point du tout; des maux de cœur; des vomissemens; quelquefois de la constipation; plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites, le ventre assez gros, le reste du corps maigre; une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse; de la tristesse, le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart-d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints, entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le tems du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayans, de sursauts con-

tinuels, de grincemens de dents. Quelques enfans ſont dans l'impoſſibilité d'être un ſeul moment tranquilles. Les urines ſont ſouvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouiſſemens, des convulſions, des aſſoupiſſemens longs & profonds, des ſueurs froides tout-à-coup; des fievres qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vue & de voix, qui durent long temps; des paralyſies, ou des mains, ou des bras, ou des jambes, des engourdiſſemens, les gencives ſont en mauvais état, & comme rongées; ils ont ſouvent le hoquet, le pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui eſt un des ſymptômes les moins équivoques, fréquemment une petite toux ſeche; ſouvent une eſpece de mucoſité dans les ſelles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui ſont les ſuites de l'inflammation que les vers occaſionnent dans quelques parties des inteſtins, qui ſe terminent quelquefois par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il ſort des vers qui ont percé les inteſtins.

§. 390. L'on a une foule de remedes pour les vers. La *grenete* ou *ſemen contra*, qui eſt un des plus ordinaires, eſt très-bon; l'on ſe ſert auſſi avec ſuccès de celui N°. 62; la poudre N°. 14 eſt un

des meilleurs. La fleur de ſouffre, le jus de creſſon, les acides, l'eau de miel, ont ſouvent réuſſi ; mais les trois premiers que j'ai indiqués, ſuivis d'un purgatif, ſont les meilleurs. L'on trouvera N°. 63 un purgatif, qu'on peut faire prendre aſſez aiſément aux enfans les plus difficiles. Quand, malgré ces remedes, les vers ſubſiſtent, il convient de conſulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces, ce qui eſt très-important, puiſque, quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers, & que pluſieurs ſe portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement, après leur avoir fait des maux cruels pendant pluſieurs années.

Cette diſpoſition à avoir des vers prouve toujours des digeſtions imparfaites ; ainſi il faut éviter de donner aux enfans qui ſont dans ce cas des choſes difficiles à digérer. Il faut ſur-tout bien ſe garder de leur donner comme remede des huiles, qui ſuppoſé même qu'elles détruiſiſſent quelques vers d'abord, augmentent la cauſe qui lui en laiſſe reproduire de nouveaux. Un long uſage de limaille de fer eſt ce qui détruit le mieux cette diſpoſition vermineuſe.

Des

Des convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfans étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé ; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois ; on peut les réduire aux suivantes.

La premiere, ce sont les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvemens irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties ; d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvemens involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit de trop d'alimens, des alimens mal sains, de ceux dont la digestion est au-dessus des forces de l'estomac des enfans, des mélanges, de la mauvaise distribution des alimens.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause par ce qui a précédé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'eſt-à-dire, une diminution dans la quantité de ces alimens, quelques lavemens avec de l'eau tiede, & une purgation avec le ſirop de chicorée, la manne ou la potion N°. 63, les guériſſent.

§. 392. La ſeconde cauſe, ce ſont les vices du lait, ſoit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, ſoit qu'elle ait pris des alimens mal-ſains, bu trop de vin, ou de liqueur; ſoit qu'elle ſoit réglée, & que cette époque produiſe un dérangement ſenſible dans ſa ſanté, ſoit enfin qu'elle ſoit malade; dans tous ces cas le lait ſe gâte, & jette l'enfant dans des accidens qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1°. en le privant de ce lait gâté juſqu'à ce que la nourrice ſoit remiſe dans ſon état de ſanté & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavemens, des calmans, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faiſant tirer exactement tout le lait qui a ſouffert.

2°. En donnant à l'enfant même quelques lavemens, en lui faiſant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourriſſant, pendant un jour ou deux, que de panade ou d'autres ſoupes ſans lait.

3°. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demie de sirop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfans sont attaqués, sur-tout la petite vérole ou la rougeole; mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exige la maladie dont elles dépendent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont presque toujours chez les enfans un symptôme de quelqu'autre maladie plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, qu'il ne peut pas par-là même y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables, dans chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques qu'on employe indistinctement &

aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles; de ce dernier genre sont :

1°. Tous les remedes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remedes astringens qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre, qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise, & comme elles dépendent presque toujours de l'une ou l'autre de ces deux causes, on voit que les astringens ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils), a aussi les suites les plus fâ-

cheuſes dans les convulſions, & ils nuiſent au moins aux neuf dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il eſt vrai, aſſez fréquemment pour quelques momens, quelquefois même pour quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment enſuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les cauſes qui le produiſoient; ils détruiſent l'eſtomac, ils conſtipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émouſſant la ſenſibilité des nerfs, qu'on doit enviſager comme une des principales ſentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente ſans qu'on s'en doute, il ſe forme ſourdement des engorgemens qui aboutiſſent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laiſſent un germe de maladies de langueur; & je réitere que, quoiqu'il y ait des cas dans leſquels ils ſont d'une abſolue néceſſité, l'on doit en général les employer très-ſobrement. Ils ſont utiles, 1°. quand les convulſions ſubſiſtent encore après qu'on en a détruit la cauſe premiere; 2°. quand elles ſont ſi violentes, qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles ſont un obſtacle aux remedes deſtinés à détruire leur cauſe; 3°. quand cette cauſe même eſt de nature à céder aux anodins, comme quand

elles ſont la ſuite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très-grande différence entre les enfans, par rapport à la facilité à prendre des convulſions ; il s'en trouve à qui les cauſes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuſes, qui percent les dents très-douloureuſement, qui ont de fortes fievres ; la rougeole, la petite vérole, qui ſont rongés des vers, ſans avoir jamais la plus légere apparence de convulſions ; il y en a d'autres chez leſquels la facilité à en avoir eſt ſi grande (l'on peut appeller cette fâcheuſe diſpoſition *convulſibilité*), qu'ils en ſont attaqués très-fréquemment pour des cauſes ſi légeres, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas les découvrir. Cet état qui eſt extrêmement dangereux, & qui conduit à une mort très-prompte, ou à une vie languiſſante, demande des attentions dont le détail ſeroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en villes ne le ſont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14, ſont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conſeils qui pourront contribuer

à donner aux enfans un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas; ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur naissance, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins; sa vie est irréguliere, son appétit doit l'être, il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une regle exacte dans la quantité & l'ordre des alimens; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtriere éta-

bliſſe le contraire ; & qu'un uſage pernicieux autoriſe les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures qu'elles ont moins beſoin d'alimens.

L'on s'imagine que les pleurs ſont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger, ſans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du malaiſe que lui procuroit un eſtomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enleve pas la cauſe en le faiſant manger, mais à laquelle le manger le rend inſenſible pendant quelques momens, premiérement en le diſtrayant, ſecondement en l'endormant, effet du manger chez les enfans, qui eſt aſſez conſtant & qui dépend des mêmes cauſes qui aſſoupiſſent tant d'adultes après le repas.

L'on ne ſauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans en leur prodiguant ainſi les alimens, dans le tems que leurs douleurs dépendent de cauſes très-différentes de la faim ; je ſouhaite que les meres ſenſées veuillent ouvrir les yeux ſur cet abus, & le faire ceſſer.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'eſpérance de les fortifier, ſe trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un auſſi grand nombre ; tout ce qu'un enfant prend au-

de-là de ſes beſoins, l'affoiblit au lieu de le fortifier ; l'eſtomac diſtendu perd ſes forces, & devient moins capable de faire enſuite de bonnes digeſtions ; cet excès d'alimens empêche la digeſtion de ceux qui étoient néceſſaires ; ces alimens mal digérés, non-ſeulement ne nourriſſent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une ſource de maladies, produiſent des obſtructions, la nouûre, les écrouelles, des fievres lentes, la conſomption & la mort.

Un autre inconvénient dans lequel on tombe par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice, c'eſt de leur en donner qui ſont au-deſſus des forces de leur eſtomac, & de leur permettre des mélanges nuiſibles en eux-mêmes, & ſur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur eſtomac à tout, mais ce dit-on eſt une ſottiſe ; il faut leur faire l'eſtomac bon, alors ils ſupporteront tout, & on ne le rend point bon en leur cauſant de fréquentes indigeſtions. Pour rendre un poulain robuſte, on le laiſſe quatre ans ſans en exiger aucun travail, & alors il eſt capable des plus pénibles, ſans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer

à la fatigue, on l'avoit, dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail : c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante ; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du payſan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfans sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize ; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consomption & de dessèchement qui les tue.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister ; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils

ont quelques semaines ; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui, chez l'enfant bien portant, n'est interrompu que par le besoin de prendre des alimens ; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge si tendre des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur en donne, moyennant qu'on ne prenne rien sur le tems de leur sommeil qui doit encore être long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts ; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en été on les échauffe moins, ce qui est important, la chaleur & la sueur étant des causes de nouûre. Mais le meilleur de tous, c'est celui qu'ils prennent eux mêmes, quand on leur donne une entiere liberté de s'ébattre, de se traîner, de marcher à quatre, de courir à mesure qu'ils en ont la force.

4°. Pour leur faire prendre le plus de mouvement qu'il est possible, l'on sent

qu'il faut abſolument renoncer à la méthode cruelle & trop générale de les emmaillotter fortement dans des bandes qui les privent abſolument de tout mouvement, qui ne leur permettent ni de changer l'attitude de leur corps, ni même de déplacer leurs pieds ou leurs mains. Quiconque veut bien faire attention combien nous aurions à ſouffrir, ſi nous étions emmaillottés ſeulement une heure, compâtira ſans doute au ſort des enfans qui paſſent leur vie dans ces entraves, & l'on a peine à comprendre comment des meres raiſonnables & ſenſibles qui ont vu une ſeule fois le bien être, la joie, la gaieté renaître chez leurs enfans au moment où elles viennent de les démaillotter, ont pu ſe réſoudre à les garrotter de nouveau. Mais quand l'humanité ne réclameroit pas contre l'uſage des bandes, la médecine qui en voit tous les dangers, & qui peut démontrer ſi évidemment qu'il n'a aucune utilité, & qu'il eſt la ſource la plus ordinaire d'un grand nombre de maux, auroit dû dès long-tems le proſcrire : & je ne puis trop exhorter les peres & les meres qui déſirent que leurs enfans ſoient heureux & ſains, à empêcher abſolument qu'on ne les embande ; j'ai vu ſi ſouvent depuis vingt ans combien

l'on épargne de pleurs & de maux aux enfans en leur laiſſant leurs membres abſolument libres, que je ſuis perſuadé que c'eſt rendre un véritable ſervice à l'humanité que d'accréditer cette ſalutaire pratique que de très-grands hommes ont fortement recommandée, que de nombreuſes obſervations juſtifient, & qui deviendra, j'eſpere, bientôt générale.

§. 399. 5°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il eſt poſſible.

Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroiſſent foibles, maigres, languiſſans, obſtrués, noués (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*), ces ſecours les tirent ſouvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 6°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui eſt très-fréquent, ou quelque éruption, comme dartres, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien ſe garder de les arrêter par quelques remedes gras ou aſtringens. Il n'y a point d'années où l'on ne voie pluſieurs enfans, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux de remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui quelque

horribles qu'elles paroiſſent, ne ſont jamais dangereuſes, moyennant qu'on n'applique rien deſſus, ſans l'avis d'une perſonne entendue.

Quand ces maux ſont opiniâtres, on doit ſoupçonner quelque vice dans le lait qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger, mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les noyés (*).

§. 401. LORSQU'UN noyé a été plus d'un quart-d'heure ſous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes eſpérances de le

(*) Le malheur d'un jeune homme noyé en ſe baignant, les premiers jours de bains, détermina à publier ce chapitre ſéparément en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même ſort, mais il fut heureuſement retiré plus vîte que le premier qui avoit été environ 30 minutes ſous l'eau, & on le ſauva en ſuivant une partie des conſeils indiqués dans cette inſtruction, dont pluſieurs aſſiſtans avoient des exemplaires.

ranimer ; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes pour être absolument mort. Cependant plusieurs circonstances pouvant avoir prolongé la vie au-delà du terme ordinaire (*), comme on ne peut point en douter après les exemples les mieux constatés de gens rappellés à la vie, après demi-heure, trois quarts-d'heure, deux heures même de submersion ; l'on doit toujours essayer de leur donner les secours les plus efficaces, & il faut dans ce cas ne pas se lasser trop tôt, puisque ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie. L'idée où l'on est que la mort est sûre, quand il y a de l'écume sur les levres est absolument fausse, & cette erreur conduit à une conclusion funeste, c'est qu'il est inutile de secourir ces infortunés.

L'on a trouvé quelquefois de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus souvent il n'y en a point ; d'ailleurs la plus gran-

(*) Il en est des hommes comme des animaux ; de nombreuses expériences faites avec le plus grand soin sur des chiens ont appris qu'il y a une grande différence entre le tems qu'il faut pour les noyer ; plongés de la même façon & à la même profondeur sous les eaux, les uns vivent beaucoup plus long-tems que les autres.

de quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire ſans s'incommoder, ainſi ce n'eſt point là la cauſe de la mort ; il n'eſt pas même aiſé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'eſt la ſuffocation par le défaut d'air, & l'eau qui paſſe dans le poumon, & qui y eſt portée dans les mouvemens qu'ils font néceſſairement & involontairement pour reſpirer après qu'ils ſont ſous l'eau ; car il n'entre abſolument point d'eau dans l'eſtomac, ou dans le poumon de ceux qu'on met ſous l'eau après leur mort, ce qui ſert à fonder un jugement dans pluſieurs cas criminels. Cette eau intimément mêlée avec l'air qui eſt dans le poumon, forme une écume viſqueuſe, ſans reſſort, qui empêche abſolument les fonctions de ce viſcere ; & par-là non-ſeulement le malade eſt ſuffoqué, mais de plus le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, les vaiſſeaux du cerveau ſe rempliſſent, & l'apoplexie ſe joint à la ſuffocation. C'eſt ce gonflement des vaiſſeaux de la tête qui fait que parmi les noyés réchapés, il y en a qui reſtent ſujets aux maux de tête. Cette ſeconde cauſe, c'eſt-à-dire, l'eau qui entre dans le poumon n'eſt peut-être pas générale, & l'on trouve pluſieurs noyés,

dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé, & qui paroissent être péris uniquement par la suffocation.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorger le poumon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit :

1°. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le mettre promptement, si cela est possible, dans un lit chaud, ou l'étendre devant un grand feu, ou l'exposer aux rayons du soleil, & le frotter fortement avec des linges très-chauds, & continuer long-tems les frictions, il seroit utile de mettre dans un bain chaud & de saigner dans le bain. On a vu d'heureux effets de celles qu'on faisoit avec de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin & un peu de sel. Les applications spiritueuses sur le cœur & sur l'estomac sont aussi utiles & ne doivent pas être négligées. On pourroit essayer des coups de verge sous la plante des pieds.

2°. Une personne saine & robuste doit souffler dans ses poumons de l'air chaud, &, si l'on peut en avoir, de la fumée de tabac, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de fétu, d'entonnoir, de tâte-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même tems les narines, pé-

netre dans le poumon, raréfie par sa chaleur l'air qui, mêlé à l'eau, forme l'écume ; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poumon, & s'il reste encore un principe de vie, la circulation recommence dans ce moment. L'on a actuellement plusieurs observations de gens rappellés à la vie en leur soufflant fortement dans la bouche, en leur fermant les narines, avec la bouche même, ce qui est en effet bien plus prompt, porte plus d'air & un air plus chaud que quand on emploie les tuyaux ; ainsi ce secours doit être regardé comme un des plus efficaces.

3°. On introduit le plus vîte qu'on peut, & en aussi grande quantité possible, de l'air ou de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très-commodes destinées à cet usage, mais comme elles sont très-rares, on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts ; l'un par lequel on a sauvé une femme, consiste » à introduire » dans le fondement le tuyau d'une » pipe allumée ; on enveloppe le fourneau d'un papier percé de plusieurs » trous, on le met dans la bouche, & » on souffle de toutes ses forces ; à la » cinquieme gorgée, on entendit dans le

» ventre de la femme un grouillement » considérable ; elle rendit de l'eau par » la bouche, & un moment après la » connoissance lui revint «. L'on peut aussi allumer deux pipes, dont on abouche les fourneaux ; on met le tuyau de l'une dans le fondement, & on souffle par celui de l'autre.

L'on peut encore introduire une vapeur quelconque, en mettant dans le fondement une canule, ou un autre tuyau qu'on lie fortement à une vessie ; cette vessie tient par son autre bout à un gros entonnoir de fer blanc, sous lequel brûle le tabac. Ce moyen m'a réussi dans d'autres cas où le besoin me le fit imaginer. Mais sans tout cet appareil, l'introduction de l'air simple qui n'exige qu'un petit étui, un morceau de sureau, un tuyau de plume, un soufflet, peut se faire par-tout sur le champ & est un secours très-actif, & dont les bons effets constatés par plusieurs observations ne permettent jamais de l'omettre.

4°. Dans le même tems, si l'on a un chirurgien un peu adroit, il ouvre la veine jugulaire, ou grosse veine du cou, & laisse couler huit, dix, douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons ; premièrement, comme saignée, elle rétablit la circulation,

parce que c'eſt l'effet conſtant de la ſaignée dans les évanouiſſemens qui dépendent d'une circulation ſuffoquée; en ſecond lieu, c'eſt celle qui dans ce cas ſoulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poumon : en troiſieme lieu, c'eſt quelquefois la ſeule qui fourniſſe du ſang. Celle du pied n'en donne point ou preſque jamais ; celle du bras rarement ; mais la jugulaire en donne preſque toujours.

5°. L'on fait ſentir au malade les eaux fortes les plus volatiles; on lui ſouffle dans le nez de la poudre de quelque herbe forte, ſeche, comme de ſauge, de romarin, de rue, de menthe, & ſur-tout de marjolaine, ou de tabac très-ſec, ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reſte de n'employer ces derniers ſecours qu'après la ſaignée; ils ſont alors plus efficaces & plus ſûrs.

6°. Tant que le malade ne donne aucun ſigne de vie, il n'avalera pas, & il eſt inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides qui ne pourroient qu'entretenir la ſuffocation; il ſuffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante qui ranime. Mais dès qu'il a repris quelque mouvement, il faut lui donner dans l'eſpace d'une heure cinq ou ſix cuillerées

à soupe d'oxymel scillitique, délayé avec de l'eau tiede ; ou si l'on n'avoit pas ce remede, on y suppléeroit par une forte infusion de chardon-béni, de sauge ou de camomille adoucie avec du miel ; quand on n'a rien autre, on donne de l'eau tiede, dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remedes vomitifs, mais ils ne sont pas sans inconvéniens, & ce n'est pas comme émétique que je conseille l'oxymel scillitique.

7°. Dans un cas où les autres secours avoient échoué, un chirurgien fit l'opération de la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrit la trachée artere, souffla fortement dedans ; c'est porter l'air sur le poumon même ; il y fit même tomber quelques gouttes de vinaigre, & sauva ainsi le malade. Ce puissant secours ne doit pas être négligé, & il est facile.

8°. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens, si l'on n'a pas la plus grande attention de soutenir les moyens qui les ont rappellés. On a essayé sur des animaux l'électricité, qui est le plus puissant des stimulans ; elle ne réussit pas ; mais les expériences n'ont pas été assez multipliées pour

qu'on puisse en conclure qu'elle est inutile.

9°. Lors même qu'ils sont entièrement rappellés à la vie, il reste quelquefois de l'oppression, de la toux, de la fievre, en un mot, une maladie; & il convient alors de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou, si elle manque, de thé, de sureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & les plus efficaces, je dirai un mot de quelques autres qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1°. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche sur le champ; ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur; mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre; & que les frictions avec des flanelles chaudes; ainsi on ne doit les employer que quand on est éloigné de toute habitation, & qu'on a de la facilité à se les procurer.

2°. La méthode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un tems précieux; elle étoit fondée sur l'ancienne supposition que tout le corps étoit plein d'eau, & que ces compres-

sions la faisoient sortir, mais cette supposition est une chimere.

3°. Celle de les prendre par les pieds est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume qui est une des causes de mort, est trop adhérente pour s'évacuer par son propre poids; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poumon. Elle n'évacueroit pas même l'eau renfermée dans l'estomac.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans (on ignore si elle avoit été sous l'eau peu de tems ou quelques heures), » qui » étoit sans mouvement, glacée, insen- » sible, les yeux fermés, la bouche béan- » te, le teint livide, le visage bouffi, » tout le corps enflé, chargé d'eau, « en étendant sur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudieres, en la couchant toute nue sur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet, autour du cou un bas, qui en étoient remplis, & en mettant par-dessus le tout des couvertures. Au bout de demi-heure, le pouls revint, elle reprit la voix, & cria, *je*

gele, *je gele*. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laiſſa huit heures enſevelie ſous les cendres; elle en ſortit ſans aucun autre mal qu'une laſſitude, qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'eſt pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du ſable mêlé avec du ſel, ou du ſel ſeul, auroient la même efficacité, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de reſſuſciter deux petits canards qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes, & ce même ſecours a réuſſi pour de petits chiens & de petits chats qu'on avoit noyés dans le deſſein de l'eſſayer. Celui de fumier peut auſſi être utile, & je viens d'apprendre par un témoin oculaire très-digne de foi & très-éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeller à la vie un homme qui avoit été certainement ſix heures ſous l'eau.

§ 405. Je joindrai ici un article qui ſe trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris en 1740, par ordre du roi, & auquel il n'y a ſans doute aucun prince qui ne ſouſcrive.

» Quoique le peuple ſoit aſſez géné-
» ralement porté à la compaſſion, &
» quoiqu'il ſouhaite de donner des ſe-
» cours

» cours aux noyés, ſouvent il ne le fait » pas, parce qu'il ne l'oſe. Il s'eſt ima- » giné qu'il s'expoſeroit aux pourſuites » de la juſtice. Il eſt donc eſſentiel qu'on » ſache, & on ne ſauroit trop le redire, » pour détruire le préjugé où l'on eſt, » que les Magiſtrats n'ont jamais pré- » tendu empêcher qu'on tentât tout » ce qui peut être tenté en faveur des » malheureux qui viennent d'être tirés » de l'eau. Ce n'eſt que quand leur mort » eſt très-certaine, que des raiſons exi- » gent que la juſtice s'empare de leurs » cadavres «.

Depuis la publication de la derniere édition de cet ouvrage, il s'eſt formé à Amſterdam une ſociété charitable en faveur des noyés, dont l'établiſſement eſt un de ces événemens qui font honneur à l'humanité. Pour parvenir à en ſauver le plus grand nombre poſſible, elle a fait trois choſes.

1°. Autoriſée par le Magiſtrat, elle a levé tous les obſtacles que le préjugé mettoit, en Hollande comme ailleurs, à l'adminiſtration des ſecours; l'on a permis à tout le monde de ſortir un noyé de l'eau, & de le mettre autant que poſſible dans les endroits les plus propres à le ſecourir; l'on a exhorté tous les particuliers à prêter leurs maiſons pour

cela, & l'on a ordonné à tous les aubergistes de fournir des appartemens.

2°. Elle a fondé des prix de six ducats pour chaque noyé rappellé à la vie, & je crois devoir donner ici les articles essentiels de son mémoire qui ont rapport à cette distribution.

» Quiconque pourra prouver par des » certificats en bonne forme, qu'en y » employant des moyens convenables, » il aura fait revenir une personne ou » un enfant, qui auront été tirés de » l'eau, ne donnant plus aucun signe de » vie, recevra un prix, savoir de six » ducats, ou bien, s'il le préfere, d'une » médaille d'or de la même valeur, sur » laquelle son nom sera gravé.

» Comme il pourra arriver que plu- » sieurs y ayent contribué, la médaille » ou les six ducats leur seront délivrés, » lorsqu'ils seront convenus de la ma- » niere dont le partage se fera entr'eux.

» Pour avoir droit à ce prix, il ne » faudra qu'une déclaration par écrit de » deux personnes connues & d'honneur, » qui n'y ayent point de part elles-mê- » mes, & qui certifient comme témoins » oculaires, qu'il est dû à celui ou à ceux » qu'ils nommeront.

» Si l'on est obligé de faire quelques » frais dans une auberge ou ailleurs,

» ils seront payés indépendamment du » prix, pourvu qu'ils n'excedent pas la » somme de quatre ducats; & ceci aura » lieu, soit que la vie du noyé ait été » sauvée ou non, si seulement il conste » que ces frais ont été faits en sa fa- » veur (a).

3°. Elle a publié une courte, mais bonne instruction sur les secours qu'on doit administrer à ces infortunés; quoiqu'elle rentre dans ce que j'en ai dit, on la verra ici avec plaisir.

» Les meilleurs moyens qui peuvent » & doivent être mis en œuvre à l'é- » gard des noyés, comme les expérien- » ces qui en ont été faites avant & de- » puis l'établissement de cette société » nous l'ont confirmé, sont les suivans.

» De souffler dans le fondement par » le moyen d'une pipe ordinaire, ou » d'un autre tuyau, ou d'une gaine de » couteau dont on aura coupé la pointe, » ou d'un soufflet. Plus cette opéra- » tion se fera promptement, avec force » & à la continue, plus elle sera utile. » Si l'on se sert d'une pipe à fumer, ou » d'un de ces fumigateurs qui se trou- » vent chez M. HEITZ, à Amsterdam,

(a) *Histoires & Mémoires de la Société d'Amsterdam en faveur des noyés*, page 7.

» & qu'ainſi au lieu de ſimple air ou de » vent, on introduiſe dans le corps la » fumée chaude & irritante du tabac, » l'opération ſera plus efficace. De quel- » que façon qu'elle ſe faſſe, c'eſt en gé- » néral la premiere qu'il faut tenter, & » elle peut avoir lieu ſans perdre de » tems, ſoit ſur un bateau, ſoit à terre, » en quelque lieu, en un mot, que le » noyé ait été d'abord poſé.

» 4°. Auſſi-tôt qu'il ſera poſſible, il » faudra tâcher de ſécher, & de réchauf- » fer prudemment le corps qui ſera tout » trempé, ſouvent déjà abſolument » froid, engourdi & même roide. Cela » pourra ſe faire preſque toujours aiſé- » ment & par diverſes voies : par exem- » ple, par la chemiſe chaude & les habits » de deſſous d'un des aſſiſtants, par une » ou pluſieurs couvertures de laine » chauffées, par des cendres chaudes de » boulanger, de braſſeur, de faunier, de » ſavonnerie ou d'autres fabriques ; par » des peaux d'animaux, ſur-tout de bre- » bis, enfin par un feu modéré, ou par » la chaleur douce & naturelle de per- » ſonnes ſaines, qui ſe mettent dans un » même lit avec le noyé.

» Pendant qu'on employera les deux » moyens précédens avec perſévérance, » il peut être auſſi très-utile de faire

» par tout le corps, sur-tout le long de » l'épine du dos, de la nuque du cou jus- » qu'au croupion, de fortes frictions, » en se servant de pieces de laine chauf- » fées, ou d'autres linges qu'on aura » mouillés d'eau-de-vie ou saupoudrés » de sel fin & sec. Qu'on prenne encore » soit un linge trempé dans de l'eau- » de-vie, soit quelque sel volatil bien » fort, comme l'esprit de sel ammoniac » pour les tenir sous le nez & en frotter » les tempes.

» Le chatouillement de la gorge & du » nez, à l'aide d'une plume, peut aussi » faire du bien. Mais jamais il ne faut » verser dans la gorge, ni vin, ni eau- » de-vie, ni autres liqueurs fortes mê- » lées avec du vin ou d'autres irritans, » qu'après avoir apperçu quelques » signes de vie.

» Voici encore une épreuve qui a réus- » si : qu'un des assistans mette sa bou- » che sur celle du noyé, lui serrant les » narines d'une main, & s'appuyant de » l'autre sur son sein gauche, & qu'a- » lors en soufflant avec force, il tâche » d'enfler immédiatement ses poumons : » nous estimons que dès le premier mo- » ment, ceci pourroit être aussi efficace » que de souffler dans le fondement. En- » fin qu'on ne néglige point, s'il est pos-

» sible, la saignée; & qu'on tire le sang » d'une des grandes veines du bras, ou » de la jugulaire même.

» Tels sont les moyens les plus pro- » pres & les plus éprouvés dans ces cas. » Il est à souhaiter que désormais on » n'emploie plus ceux qui ne peuvent » qu'être très-nuisibles : comme de rou- » ler sur un tonneau, de suspendre par » des cordes attachées sous les bras ou » les jambes (*b*)«.

Les intentions & les directions de cette respectable société ayant été répandues par plus de six mille mémoires distribués dans toutes les villes des sept provinces, & appuyées par le concours des magistrats & de leurs correspondans, ont eu les plus heureux succès, & ont sauvé la vie en peu de temps à un grand nombre de leurs concitoyens. Ils ont donné dans ces mêmes mémoires l'histoire de dix-neuf, dont quelques-uns avoient été trois-quarts-d'heures sous l'eau; on voit que sept ont dû la vie principalement à l'air, & sept autres à la fumée de tabac, soufflée dans l'anus; les cinq restans furent sauvés par les autres secours.

On dut espérer d'abord que ces exem-

(*b*) *Hist. & Mém.* page 10.

ples connus & avérés encourageroient par-tout à secourir les malheureux noyés, & que les membres de la société d'Amsterdam trouveroient des imitateurs dans tous les endroits où les fréquens malheurs en ce genre rendent cet établissement nécessaire. Ces espérances n'ont point été déçues; S. M. l'Impératrice-Reine a fait les réglemens les plus sages pour le secours des noyés dans tous ses vastes états, & depuis peu on s'est occupé en France du même objet avec un égal succès.

CHAPITRE XXIX.

Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac.

§. 406. DU fond de la bouche les alimens passent dans un canal plus étroit qu'on appelle *l'œsophage*, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre ni remonter; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils

ſe trouvent avoir quelques pointes, qui s'enfonçant dans ſes parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il réſulte de cet arrêt des accidens très-graves, qui ſont ſouvent une douleur très-vive dans la partie, d'autrefois un ſentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des ſoulevemens de cœur inutiles, une angoiſſe extraordinaire : & ſi l'arrêt eſt tel que la *glotte* ſoit bouchée, ou la *trachée-artere* comprimée, une ſuffocation cruelle ; le malade ne peut pas reſpirer, le poumon ſe remplit, & le ſang ne pouvant pas revenir de la tête, le viſage devient rouge, livide, le cou ſe gonfle, l'oppreſſion augmente, & le malade périt très-promptement.

Quand la reſpiration n'eſt pas arrêtée ou gênée, ſi le paſſage n'eſt pas entiérement bouché, & que le malade puiſſe avaler quelque choſe, il vit très-bien quelques jours, & la maladie eſt alors une maladie particuliere de l'œſophage ; mais ſi le paſſage eſt abſolument fermé, & qu'on ne puiſſe point le déboucher pendant pluſieurs jours, il en réſulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté que de ſa groſſeur relativement au paſſage

de l'endroit où il s'arrête, & de la façon dont il s'arrête ; & souvent les alimens tuent pendant que les corps les moins faits pour être avalés, n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours avala une dragée sucrée qui s'arrêta : il mourut d'abord.

Un homme sentoit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté ; pour n'effrayer personne, il sortit de table ; un moment après on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second périt par un morceau de gâteau ; un troisieme par un morceau de peau de jambon ; un quatrieme par un œuf, qu'il avaloit par défi.

Une châtaigne qu'un enfant avaloit entiere le tua. Un autre enfant périt, promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on périt si vîte,) par une poire qu'il avoit jettée en l'air, & reçue dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours sans que le malade pût rien avaler ; au bout de ce tems, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture ; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples sembla-

bles, mais il eſt inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps eſt arrêté, il y a deux moyens de le dégager, qui ſont de le retirer, ou de le repouſſer. Le plus ſûr eſt toujours de le retirer; mais ce n'eſt pas toujours le plus aiſé; & comme les efforts qu'on fait pour cela fatiguent beaucoup le malade, & ont quelquefois des ſuites fâcheuſes, que d'ailleurs le mal eſt ſouvent extrêmement preſſant, il convient de pouſſer ſi cela eſt plus aiſé, & s'il n'y a point d'inconvénient à faire entrer le corps arrêté dans l'eſtomac.

Les corps qu'on peut pouſſer ſans riſques ſont tous les alimens ordinaires, comme le pain, les viandes, les gâteaux, les fruits, les légumes, les morceaux de boyaux, le cuir même. Ce n'eſt pas que de très-gros morceaux de certains alimens ne ſoient preſque indigeſtibles, mais il eſt rare qu'ils ſoient mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer, quoique cela ſoit beaucoup plus pénible que de les pouſſer, ſont tous ceux dont l'effet pourroit être très dangereux, & même mortel, ſi on les avaloit. De cette claſſe ſont tous les corps abſolument indigeſtibles, tels que le liége, les paquets de linge, les gros

noyaux de fruits, les os, les bois, le verre, les pierres, les métaux, sur-tout si au danger de *l'indigestibilité* se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer principalement les épingles, les aiguilles, les arêtes, les os pointus, les fragmens de verres, les ciseaux, les canifs, les bagues, les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps qui n'ait été avalé, & les accidens qui en résultent le plus ordinairement sont de violentes douleurs dans l'estomac & les intestins, des inflammations, des suppurations, des abcès, des ulceres, la fievre lente, la gangrene, des miséréré, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps ressortent, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les chirurgiens en ont de plusieurs especes: celles dont quelques fumeurs se servent seroient très-commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très-promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé

dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment avec un fil de fer un peu fort, qu'on courbe par le bout; on l'introduit plat, & pour s'assurer de cette direction, on fait au bout par lequel on le tient un autre crochet, ou une anse dans le même sens; ce qui sert en même tems à l'assurer à la main par un fil; moyen qu'on devroit employer dans ce cas, pour tous les instrumens, afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois, quand ces instrumens échappent. Après que le crochet a passé l'obstacle, ce qui est presque toujours possible, on le retourne, & il accroche le corps qu'on amene en le retirant.

Le crochet est aussi très-commode, quand un corps un peu flexible, comme une épingle ou une arête, sont placés en travers de l'œsophage; alors ce crochet, les prenant par le milieu, les courbe & les dégage. S'ils étoient très-fragiles, il serviroit à les casser, & si les fragmens ne se dégageoient pas, on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens

§. 413. Quand ce ſont des corps minces, qui n'occupent qu'une partie du paſſage, & qui pourroient aiſément ou échapper aux crochets, ou, par leur réſiſtance, les redreſſer, on ſe ſert d'anneaux ſolides ou flexibles.

On en fait de ſolides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archal très-minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laiſſe un anneau d'un doigt de diametre; on rapproche les branches l'une de l'autre; on introduit l'anneau dans l'œſophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramene. On en fait auſſi de très-flexibles avec de la laine, des fils, des ſoies, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de conſiſtance; on les attache fortement à un manche de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met ſouvent pluſieurs de ces anneaux de file, paſſés l'un dans l'autre, afin d'engager plus ſûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échappe à l'autre. Cette eſpece d'anneau a un avantage, c'eſt que quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le man-

che, le ferrer si fortement, dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître de le remuer en tout sens; ce qui est un avantage très-considérable dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen, c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant, fonde son usage dans ces cas.

Si un corps est arrêté sans remplir toute la cavité de l'œsophage, on fait passer une éponge par le vuide qui reste au-delà de ce corps; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide, & l'on peut même en hâter le gonflement, en faisant avaler quelques gouttes d'eau; alors en la retirant, au moyen du manche qui a servi à l'introduire, comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée, elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle, & par-là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer, on a quelquefois profité de ce moyen pour enfaire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre en l'entourant fortement avec un fil ou un ruban, qu'on peut desserrer très-aisément, & retirer quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un mor-

ceau de baleine, fendu en quatre à un bout, & qui ayant beaucoup de reſſort, ſe reſſerre ſur l'éponge ; on accommode la baleine de façon qu'elle ne puiſſe pas bleſſer ; l'éponge eſt également attachée à un cordon très-fort, afin qu'après l'avoir dégagé de la baleine, le Chirurgien puiſſe la retirer.

On s'eſt encore ſervi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire paſſer, parce que le corps remplit tout le canal, & que ce corps n'eſt point accroché, mais ſeulement engagé par la petiteſſe du paſſage, on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œſophage, juſques près du corps avalé; alors cette éponge ſe gonfle, elle dilate le canal en deſſus du corps, on la retire un peu, mais très peu, & le corps étant moins preſſé en deſſus qu'en deſſous, quelquefois le reſſerrement de la partie inférieure de l'œſophage peut le faire remonter ; & dès qu'un premier dégagement eſt fait, le reſte s'opere aiſément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens ſont inutiles, il en reſte un autre, c'eſt de faire vomir le malade ; mais ce remede ne peut guere être utile que pour les corps ſimplement engagés ; car dans les cas où ils ſeroient accrochés ou plan-

tés, il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler, on fait vomir en donnant le remede N°. 8, ou un remede émétique N°. 34 ou 35. L'on a dégagé par ce moyen un os arrêté depuis vingt-quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler, on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet, ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage ; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poumon de veau, qui s'arrêta au milieu de l'œsophage, & bouchoit exactement le passage ; un Chirurgien essaya inutilement un très-grand nombre de moyens ; un second voyant leur inutilité & le malade ayant » le visage noir & tuméfié, » les yeux pour ainsi dire hors de la » tête, tombant dans des syncopes fré» quentes avec des mouvemens con» vulsifs, il lui fit donner en lavement » la décoction d'une once de tabac en » corde : ce remede procura un vomis» sement violent, qui fit rejetter le corps » étranger, qui alloit causer la mort du » malade ».

§. 416. Un sixieme moyen, que je ne crois point qu'on ait employé, mais qui

pourroit être très-utile dans plusieurs cas, quand les corps avalés ne sont pas trop durs & qu'ils sont fort gros, ce seroit de fixer un tire-bourre solidement à un manche flexible & à un fil ciré, afin qu'on pût le retirer, supposé qu'il quittât son manche, il seroit aisé, sur-tout si le corps n'étoit pas extrêmement bas, d'y planter le tire-bourre, & de le retirer par ce moyen.

L'on a vu une épine fixée dans la gorge, dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409, quand il convient de pousser le corps, on emploie ou des poireaux, qui ont l'avantage de se trouver par-tout, mais qui sont sujets à se casser, ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée, afin qu'elle soit flexible, ou une baleine, ou un fil de fer dont on épaissit dans le moment un des bouts avec du plomb fondu, ce qui est très-vite fait. L'on peut employer avec le même succès quelques bâtons de bois flexible, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le saule, une sonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très-unis & polis, pour qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'est dans cette vue qu'on les enveloppe souvent avec un boyau mince de mouton. L'on attache aussi quelquefois

au bout une éponge, qui, rempliſſant tout le canal, entraîne tous les obſtacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ce cas faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croute de pain, un navet, une tige de laitue, une baie, dans l'eſpérance qu'ils entraîneront l'obſtacle, mais ce ſont des moyens bien foibles, & ſi on les fait avaler ſans les avoir aſſujettis à un fil, il eſt à craindre que s'arrêtant eux-mêmes, ils ne doublent le mal.

Il eſt arrivé quelquefois, fort heureuſement, que les corps qu'on vouloit pouſſer s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on ſe ſervoit pour les pouſſer, & reſſortoient avec, mais cela n'arrive qu'aux corps poinus.

§. 418. S'il eſt impoſſible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il eſt dangereux d'avaler, il faut alors de deux maux choiſir le moindre, & courir les riſques de les pouſſer, plutôt que de laiſſer périr horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent que s'il eſt arrivé ſouvent de grands maux après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autrefois ils n'ont occaſionné que peu ou point d'accidens.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre chose l'une, ou 1°. ils ressortent par les selles, ou 2°. ils ne ressortent point & tuent le malade, ou 3°. ils ressortent par les urines, ou 4°. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les selles, ou ils ressortent au bout de peu de tems, sans avoir occasionné presque aucun accident, ou cette sortie ne se fait que long-tems après, & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vu ressortir peu de jours après, sans avoir souffert, un os de jambe de poule, un noyau de pêche, un couvercle de boëte de thériaque, des épingles, des aiguilles, des monnoies de toute espece, une petite flûte, longue de quatre pouces, qui causa de vives douleurs pendant trois jours, & sortit heureusement; des couteaux, des rasoirs, une boucle de soulier. J'ai vu, il n'y a que peu de jours, un enfant de deux ans & demi, qui avala un clou long de plus d'un pouce, & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur; il s'arrêta quelques momens au cou, mais il passa pendant qu'on vint me chercher, & ressortit pendant la nuit avec une selle, sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore, un os entier

d'aileron de poulet n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac pendant trois ou quatre jours.

Quelquefois ces corps restent plus long-tems, & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois, & même des années, sans avoir cependant fait aucun mal; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes pendant six ans; enfin au bout de ce terme, elle les rendit & fut guérie. Trois aiguilles occasionnerent pendant un an des coliques, des évanouissemens, des convulsions; elles ressortirent au bout de ce terme par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre plus heureux, qui en avoit avalé deux, ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit aussi par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidens; mais aux-

quels un chirurgien adroit peut preſque toujours remédier. S'il eſt poſſible de les couper, comme des os minces, des machoires de poiſſons, des épingles, ils ſortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une ſeconde iſſue, c'eſt quand ces corps ne reſſortent point, mais occaſionnent des accidens fâcheux, qui tuent le malade, & il y a beaucoup de ces cas.

Une demoiſelle avant avalé des épingles qu'elle tenoit dans ſa bouche, une partie reſſortit par les felles, mais l'autre partie perça les inteſtins, & même le ventre avec des douleurs inouies; la malade périt au bout de trois ſemaines.

Un homme avala une aiguille qui perça l'eſtomac, pénétra dans le foie, & fit périr le malade en conſomption.

Une ſonde échappée en examinant la gorge, & avalée, tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées, de différens métaux, ſans qu'il ſurvienne rien de fâcheux; on a vu avaler juſqu'à cent louis d'or qui reſſortirent tous. Mais que ces heureux haſards n'inſpirent pas trop de ſécurité, les événemens fâcheux doivent inſpirer une juſte crainte; une ſeule

piece de monnoie avalée boucha la communication entre l'estomac & les intestins & tua. On avale tous les jours des noyaux impunément ; mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisieme issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines ; mais ces cas sont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, ressortit en urinant trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voie un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrieme cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusqu'à la peau, occasionnent un abcès & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très-long-tems à faire ce trajet, quelquefois les douleurs sont continues, d'autrefois le malade souffre pendant quelque tems, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme ou sur l'estomac ou dans d'autres parties du ventre ; quelquefois même ces corps, après avoir percé les intestins, font des routes singulieres, & vont ressortir loin du ventre. Une aiguille avalée ressortit au bout

de quatre ans à la jambe, une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples, & une foule d'autres, des morts cruelles après des corps avalés, prouvent la néceſſité d'être ſur ſes gardes à cet égard, & dépoſent contre l'imprudence horrible, j'oſerois dire criminelle, de s'amuſer de jeux qui peuvent occaſionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence ou par accident, deviennent cauſe de mort. Peut-on, ſans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles & des épingles, quand on penſe aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occaſionner ?

§. 426. L'on a vu plus haut que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade, d'autrefois, on ne peut ni les retirer, ni les précipiter, mais ils reſtent dans l'œſophage, ſans que le malade meure, au moins d'abord. Cela arrive, quand ils ſont ſitués de façon qu'ils ne compriment pas la trachée-artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le paſſage des alimens ; ce qui ne peut guere arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainſi arrêtés occaſionnent quelquefois, ſans beaucoup de violence, une petite ſuppuration qui les dégage,

& ils reſſortent par la bouche, ou tombent dans l'eſtomac; d'autrefois une inflammation prodigieuſe qui tue le malade; ou ſi la matiere de l'abcès ſe porte en dehors, il ſe forme une tumeur à l'extérieur du cou qu'on ouvre, & le corps reſſort par-là. Des troiſiemes ſe font une route qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont reſſortir derriere le cou, ſur la poitrine, à l'épaule, enfin en différens endroits.

§. 427. Quelques perſonnes étonnées des marches ſingulieres de ces corps, qui, par leur volume, & ſur-tout par leur figure, paroiſſent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruiſant, ſouhaiteront qu'on leur explique comment & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digreſſion, qui eſt peut-être d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faiſant diſparoître le merveilleux de la choſe, elle fera tomber le préjugé ſuperſtitieux qui a ſouvent attribué aux ſortileges des faits de cette eſpece, qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raiſon eſt une de celles qui m'ont déterminé à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve ſous la peau, dans quelqu'endroit qu'on l'ouvre, une membrane compoſée

compoſée de deux lames, ſéparées l'une de l'autre par de petites cellules qui communiquent toutes les unes aux autres, & qui ſont remplies plus ou moins de graiſſe. Il n'y a aucune graiſſe dans tout le corps qui ne ſoit renfermée dans cette membrane, qu'on appelle *membrane graiſſeuſe* ou *cellulaire*.

Elle ſe trouve non-ſeulement ſous la peau, mais delà en ſe repliant de différentes façons, elle ſe répand dans tout le corps, elle ſépare tous les muſcles; elle fait partie de l'eſtomac, des boyaux, de la veſſie, de tous les viſceres; c'eſt elle qui forme ce qu'on appelle la *coëffe*, ou dans les animaux *panne*: elle fournit une enveloppe aux veines, aux arteres, aux nerfs. Dans quelques endroits elle eſt très-épaiſſe & remplie de beaucoup de graiſſe, dans d'autres elle eſt extrêmement mince, & dénuée de graiſſe; par-tout elle eſt privée de tout ſentiment.

On pourroit ſe la repréſenter comme une couverture piquée, dont le coton eſt inégalement diſtribué; dans quelques endroits il-y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'eſt dans cette membrane que ſe font les mouvemens de ces corps étrangers; & comme la

communication eſt générale, il n'eſt point étonnant qu'ils aillent d'un endroit à un autre très éloigné, en parcourant de très-longs chemins. Les officiers & les ſoldats tentent très-fréquemment des balles qu'on n'a pas pu retirer, faire des trajets conſidérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane eſt démontrée par un fait qui ſe réitere tous les jours contre les loix de la police ; les bouchers font une petite inciſion à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un ſoufflet, ils ſouffient fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau qui ne ſe reſſente de ce gonflement artificiel.

Des ſcélérats ſe ſont ſervis de cette indigne manœuvre pour rendre monſtrueux des enfans qu'ils faiſoient voir enſuite pour de l'argent.

C'eſt dans cette membrane que les eaux des hydropiques ſont ordinairement épanchées, & dans laquelle elles ſuivent les mouvemens que leur imprime la peſanteur. L'on demandera : cette membrane étant traverſée en différens endroits par des nerfs, des veines, des arteres, &c. qui ſont les parties dont les bleſſures occaſionneroient néceſſairement des accidens fâcheux, comment

n'en arrive-t-il pas? Je réponds, 1°. que ces accidens arrivent quelquefois ; 2°. qu'ils doivent cependant arriver rarement, parce que toutes ces parties qui traverſent la membrane graiſſeuſe, étant plus dures que la graiſſe, ces corps doivent preſque néceſſairement, quand ils les rencontrent, être détournés vers les graiſſes qui les entourent, où la réſiſtance eſt beaucoup moins conſidérable, & cela d'autant plus ſûrement que ces corps ſont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les ſecours que j'ai indiqués juſqu'à préſent, je dois ajouter encore quelques conſeils généraux.

1°. Il eſt ſouvent utile, & même néceſſaire de faire une ample ſaignée du bras, ſur-tout quand la reſpiration eſt extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réuſſir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la ſaignée prévient l'inflammation que produiroient les irritations fréquentes, & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut opérer ſur le champ le dégagement du corps.

2°. Quand on voit que toutes les tentatives pour retirer ou pour pouſſer ſont inutiles, il faut les ceſſer ; parce que l'inflammation que l'on occaſionneroit, ſeroit auſſi fâcheuſe que le mal même,

& que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3°. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiede ou pure, ou mêlée avec du lait, ou une décoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte ce double avantage; premiérement on adoucit par-là les parties irritées, ce qui retarde l'inflammation; & en second lieu, une injection faite avec force réussit souvent mieux pour dégager un corps charnu que toutes les tentatives avec des instrumens.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté, il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire, le saigner, le mettre au régime, lui envelopper tout le cou avec des cataplasmes émolliens. Il convient d'employer la même méthode, quoique le corps soit dégagé, si l'on a lieu de croire qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelquefois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. L'on sait qu'un coup de poing derriere l'épine a souvent dégagé des corps for-

tement arrêtés ; & j'ai deux exemples que les malades qui avoient des épingles arrêtées, étant montés à cheval pour aller de la campagne chercher du secours dans la ville voisine, sentirent l'épingle se dégager après une heure de marche ; l'un la cracha, l'autre l'avala sans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est présent, que la saignée est insuffisante ; qu'on n'a point d'espérance de dégager promptement le cou, & que la mort est prochaine, si l'on ne rend pas la respiration au malade, il faut sur le champ faire la *bronchotomie*, c'est-à-dire, ouvrir la trachée-artere, ce qui n'est ni difficile pour un chirurgien un peu entendu, ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac, il faut d'abord mettre le malade à un régime très-doux, éviter tous les alimens âcres, irritans, chauds, le vin, les liqueurs, le café, ne prendre que peu d'alimens à la fois, n'en point prendre de solides qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur régime seroit de vivre de soupes farineuses, de quelques légumes, d'eau & de lait ; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant, rien ne passât

par la glotte dans la trachée-artere ; ce malheur arrive cependant quelquefois ; & il survient dans le moment une toux continue & violente, une douleur aiguë, une suffocation ; tout le sang se porte à la tête, le malade est angoissé & agité par des mouvemens violens & involontaires, il meurt quelquefois sur le champ.

Un grenadier Hongrois, cordonnier de son métier, travailloit & mangeoit en même tems ; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot ; ses camarades appellerent du secours ; des chirurgiens arriverent aussi-tôt : il ne donna, malgré plusieurs secours, aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre un morceau de viande de bœuf, du poids de deux onces, enfoncé dans la trachée-artere, qu'il bouchoit si exactement qu'elle ne pouvoit point laisser passer d'air au poumon.

§. 430. On conseille dans ce cas, & je l'ai indiqué dans les premieres éditions, de frapper fréquemment sur l'épine du dos, d'occasionner quelques efforts pour vomir, de faire éternuer avec du poivre blanc, du muguet, de la sauge, des tabacs céphaliques quelconques, qu'on souffle fortement dans les narines. Un pois jetté en badinant dans la

bouche entra dans la trachée-artere, & reſſortit en faiſant vomir avec de l'huile. Un petit os fut chaſſé en faiſant éternuer avec de la poudre de Muguet. Mais il faut convenir que ces ſecours ſont bien foibles, bien incertains, & que dans quelques circonſtances ils peuvent même faire plus de mal que de bien, comme un habile chirurgien François l'a démontré depuis peu; ainſi le parti le plus ſage, le ſeul ſûr quand le mal n'eſt pas ſans reſſource, celui auquel il faut ſe déterminer ſur le champ, c'eſt l'inciſion de la trachée-artere ou la *bronchotomie*, (voyez §. précédent, N°. 6.)

On a retiré par ce moyen des os, une feve, une arrête, & ſauvé par-là les malades, & l'on doit d'autant moins héſiter que, comme je l'ai dit, cette opération eſt ſimple, facile, prompte, & n'eſt accompagnée d'aucun danger; mais comme les préjugés ſont opiniâtres, que beaucoup de gens déteſtent toute opération, & que bien loin de vouloir comprendre combien celle-ci eſt légere, ils imaginent ſottement je ne ſais quoi de barbare & d'atroce dans une opération qui ouvre le cou, il eſt de la plus grande importance que les gens éclairés ſe réuniſſent contre ce préjugé; peut-être même il ſeroit à ſouhaiter que la loi ôtât

aux parens le droit de s'opposer à cette opération, quand elle est décidée nécessaire ; elle leur épargneroit les cruelles angoisses de ceux qui ayant refusé d'y consentir, ont eu le désespoir de voir, par la facilité avec laquelle on sortoit ce corps après la mort par une légere incision, combien il étoit aisé de sauver la personne que leur opiniâtre ignorance a conduite au tombeau.

§. 431. On tente tout, quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage, ni rester sans tuer promptement le malade, l'on a proposé de faire une incision à l'œsophage même, par laquelle on le tireroit, & d'employer le même moyen, lorsqu'un corps tombé dans l'estomac seroit de nature à occasionner des accidens propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé, on nourrit par des lavemens de bouillons.

M. VENEL, très-bon chirurgien, établi à Orbes, a imaginé & fait exécuter quatre instrumens, dont il a publié la description (*a*), qui sont sim-

(*a*) *Nouveaux secours pour les corps arrêtés dans l'œsophage*, à Lausanne 1769, chez Franç. GRASSET & *Comp.*

ples, d'un usage aisé & qui m'ont paru plus propres à remplir les indications qui se présentent dans ces cas fâcheux, que la plupart des autres moyens que j'ai connus jusqu'à présent.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brûlures, des plaies, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échardes, des verrues & des cors.

§. 432. LES payſans ſont expoſés par leurs travaux à pluſieurs accidens extérieurs, comme coupures, meurtriſſures, &c., qui, quelque graves qu'ils ſoient, ſe termineroit preſque toujours très-aiſément, & cela par une ſuite de la nature du ſang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes : mais un traitement pernicieux rend ſouvent fâcheux les maux

les plus légers en eux-mêmes, & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas nécessairement la main du chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§. 433. Quand la brûlure est très-légere, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraîche, & de la changer tous les quarts-d'heure jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite exactement, mais légérement de la pommade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade, mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement; & par dessus la charpie, on met une simple toile cirée, que chacun peut aisément préparer, N°. 65, ou, si l'on veut un *sparadrap*, N°. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure est très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remedes que dans les fortes inflammations, faire une saignée, ou même plusieurs, si elles sont nécessaires, & *mettre au régime*; ne faire boire que les tisanes N°. 2 & 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N°. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive avec une huitieme partie de cire; & à deux onces de ce mélange on ajoute un jaune d'œuf; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un blanc d'œuf avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance; & j'ai vu de si bons effets de ce remede depuis plusieurs années, que c'est presque le seul que j'emploie actuellement: il a l'avantage de se trouver partout & d'être prêt sur le champ, ce qui est très-important dans les brûlures qui sont d'autant moins fâcheuses, qu'on applique plus promptement le remede.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très-petite plaie,

il suffit d'appliquer le sparadrap N°. 66; ou un emplâtre de diapalme.

Des Plaies.

§. 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, & si, sans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artere, si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être sans cela; si elle est allée jusqu'à l'os, & qu'il ait souffert; enfin, s'il survient quelque symptôme extraordinaire, il faut nécessairement appeller un chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs & les petits vaisseaux, on peut la panser aisément sans secours, parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable, mais coule à peu près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met

ce qu'on peut dans la plaie, sans la presser, ce qui seroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvéniens que les tentes & les bourdonnets ; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive, ou avec la toile cirée N°. 65 ; mais je préfere la compresse pour les premiers pansemens ; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries qu'on les panse moins souvent, & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément, & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle ; le reste du pansement se fait comme la premiere fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie, à moins qu'on ne vît dans les chairs de la disposition à trop se gonfler ; en ce cas on continueroit un peu de charpie pour les modérer.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles impregnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de mille-pertuis, de trefle odorant, de lis, de camomille, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§. 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompanée de douleurs, de fievre, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate que les cataplasmes où il y a un peu d'huile, ceux même au lait, leur procurent des érésipelles; il faut alors se borner au simple cataplasme de mie de pain & d'eau. Il y a de très-grands chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autres; mais il faut ou le renouveller plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, le recouvrir avec un taffetas, ou

une toile cirée très-fine, qui sert à conserver très-long-tems l'humidité des cataplasmes.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau *d'agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par-tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en-dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau : on introduit entre-deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut, tout comme le paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1°. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§. 438. Tous les éloges prodigués à

un grand nombre d'onguens ſont une pure charlatanerie : l'art ne contribue pas le moins du monde à la guériſon des plaies, c'eſt la ſeule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'eſt d'éloigner les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, ſi l'on peut le faire avec beaucoup de facilité; ſinon il faut s'adreſſer à un bon chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; enſuite on panſe comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a pluſieurs onguens qui pourroient faire beaucoup de mal; & les ſeuls cas dans leſquels on doit en employer, c'eſt quand il y a dans la plaie quelques vices qu'il faut détruire par des ſecours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme ſain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications ſpiritueuſes ſont ordinairement nuiſibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les médecins ou les chirurgiens peuvent ſeuls juger.

Quand les plaies ſont à la tête, au lieu de la compreſſe huilée, ou du ſparadrap, on couvre la plaie avec un emplâtre

de bétoine ; ou, ce qui vaut beaucoup mieux, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidens qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer sont ceux qui la préviennent, la saignée, le régime, les rafraîchissans, les lavemens.

Quand la plaie est très-légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & surtout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime ; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diete extrêmement légere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complettement guéris en ne vivant pendant plusieurs semaines que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses, sans sel, sans bouil-

lon, sans aucun remede quelconque, & sur-tout sans onguens.

§. 440. Autant la saignée employée modérément est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fievre est une suite de cette hémorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces, les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade, pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les baumes & les plantes vulnéraires, si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fievre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures ou des Contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chûte, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines qu'un tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la viteſſe, la petiteſſe & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitri-

ne. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chûte en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord ; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie, qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité que le dernier conseil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux ; & dans la même semaine, je sus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§. 444. Un jeune homme emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aises qu'on a au commencement d'une fievre ; l'on crut qu'il avoit une fievre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans

a poitrine, on l'envoya chez lui, & l'o-
pération de l'empyeme put heureusement
e guérir après un an de souffrances.

J'ai cité ces deux exemples, pour
prouver le danger qu'il y a à négliger les
oups violens, puisque ces deux malades
uroient évité, l'un la mort, l'autre une
naladie longue & cruelle, s'ils avoient
ris d'abord après l'accident les précau-
ions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meur-
rie, il arrive de deux choses l'une, &
rdinairement toutes deux à la fois, sur-
out si la meurtrissure est un peu considé-
able; ou les petits vaisseaux de la par-
ie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils
ontenoient s'épanche dans le voisinage;
u sans épanchement, ces vaisseaux per-
ent leurs forces, & n'aidant plus la cir-
ulation, le sang croupit. Dans l'un &
'autre cas, si la nature, ou seule, ou
idée, n'y remédie pas, il survient in-
lammation, suppuration de mauvaise es-
ece, pourriture, gangrene, sans par-
er des accidens qui dépendent de la
eurtrissure de quelque partie particu-
ere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c.
'on comprend aussi tous les dangers de
meurtrissure, quand elle a attaqué quel-
ue partie intérieure, & que le sang s'est
panché, ou que la circulation ne se fait

plus dans quelque partie importante à la vie. C'eſt là la cauſe de la mort ſubite des perſonnes qui ont fait quelque chûte violente, ou reçu quelques corps peſans ſur la tête, ou quelques coups, ſans qu'il paroiſſe aucun mal extérieurement.

L'on a pluſieurs exemples de morts ſubites après un coup de poing ſur le creux de l'eſtomac, qui occaſionnoit la rupture de la rate.

C'eſt parce que les chûtes occaſionnent une légere meurtriſſure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes, ſurtout pour les vieillards, chez leſquels la nature déjà affoiblie ne rétablit point les déſordres; auſſi l'on en voit pluſieurs qui ayant joui d'une excellente ſanté, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languiſſent continuellement juſqu'à leur mort, que ces accidens accélerent preſque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtriſſures, des remedes internes & externes. Quand le mal eſt léger, & qu'il n'y a point eu de ſecouſſe générale, qui ait pu occaſionner des meurtriſſures intérieurement, les remedes externes ſuffiſent. Ils doivent être propres, 1°. à réſoudre ce ſang épanché, qu'on voit d'une maniere

si marquée, & qui de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue ; elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement ; mais peu-à-peu il s'est dissous, & il a été repompé par les vaisseaux : 2°. à redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur remede c'est le vinaigre ou pur, ou mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiede, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légérement concassés, & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand la meurtrissure est compliquée avec une plaie, qui ne permettroit pas l'application du vinaigre. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade, l'eau d'alibour, &c. ; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang, au lieu

de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce sang épanché vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas; ainsi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette espece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebusade au vinaigre; afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse d'appliquer des emplâtres composés de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. La plus vantée est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions extrêmement légeres, qui auroient été guéries en quatre jours, si l'on en avoit confié le soin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorans ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang

sang coagulé qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante; parce que, quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu-à-peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies, excepté que dans ce cas la meilleure boisson est le remede N°. 1, à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chûte, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer ou de l'agiter, dans la vue de rappeller le sentiment; c'est exactement le tuer en augmentant l'épanchement. Il faut fomenter tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de bleſſures & de fracture du crâne, avec les accidens les plus graves, ſe guérir par ces ſecours internes, & ſans autres ſecours externes que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully-le-petit* vint me conſulter, il y a quelques mois, pour ſon pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre; il étoit depuis 24 heures ſans ſentiment, ſans connoiſſance, & ſans autre mouvement que des efforts fréquens pour vomir; il perdoit du ſang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureuſement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conſeillai une ample ſaignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé, en boiſſon & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le pere vint à *Lauſanne*, qui eſt à quatre lieues de *Pully-le-petit*, & me dit qu'il ſe portoit très-bien. Il convient dans toutes les contuſions conſidérables de purger au bout de quelques jours, avec quelque purgatif rafraîchiſſant, comme les N°. 11, 23, 32, 49. Le remede N°. 24, & le petit-lait miellé ſont excellens par la même raiſon.

Quand on ne peut pas eſpérer de faire boire abondamment, je donne de l'oxy-

mel ſimple avec du nitre dans très-peu d'eau.

Il arrive quelquefois que les premieres ſaignées font beaucoup de bien ; mais au bout de quelques jours le pouls redevient fréquent, dur, & le malade eſt moins bien ; il faut réitérer la ſaignée.

§. 450. Dans ces circonſtances le vin, les liqueurs, tout ce qui anime tue ; ainſi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades ſont ſans connoiſſance & ſans ſentiment.

L'uſage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & ſi elle a été utile quelquefois, c'eſt en purgeant un malade qui peut-être en avoit beſoin. Le blanc de baleine, le ſang de dragon, les yeux d'écreviſſes, les graiſſes quelconques, ſont des remedes au moins inutiles & dangereux, ſi le cas eſt grave, ſoit par le mal réel qu'ils font, ſoit par le bien qu'ils empêchent de faire ; l'on doit chercher à délayer le ſang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produiſent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chûte, ce qui eſt d'autant plus dangereux qu'il eſt plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroiſſe point incommodé,

on doit, s'il est sanguin & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces, lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, qu'on réitere de trois en trois heures, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses alimens pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

Des Foulures.

§. 452. Les entorses, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation une espece de meurtrissure occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, c'est une luxation, il faut recourir à la main d'un chirurgien.

Le meilleur remede, c'est le parfait repos, une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au

vinaigre un peu d'eau-de-vie, ou d'eau d'arquebusade ; & l'on doit porter la partie (c'est presque toujours le pied) embandée assez long-tems, sans quoi elle fait souvent de faux mouvemens, ou elle reçoit de nouvelles entorses qui l'affoiblissent journellement davantage ; & si l'on néglige trop long-tems ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier ; & souvent il survient une légere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon ; mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond est insuffisante, quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payfans s'adressent à des ignorans ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens qui ont créé

des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées, & surtout pansées avec des remedes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulceres rebelles les plaies les plus simples; ainsi l'on doit les éviter; & les Apothicaires doivent avoir cette attention quand ils préparent des onguens gras qu'il convient de préparer souvent; parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres

des plaies, c'eſt la dureté & la ſéchereſſe de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au lieu d'être un vrai pus, eſt une liqueur moins épaiſſe, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaiſe odeur, & ſi âcre, que ſouvent, ſi elle touche la peau du voiſinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des eſpéces de dartres, & même de nouvelles ulcérations.

§. 455. Les ulceres, qui durent trop long-tems, qui ſont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fievre lente qui le tue.

Quand un ulcere a duré long-tems, il eſt très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit jamais le faire qu'en ſuppléant à cette évacuation, qui eſt preſque devenue naturelle, par quelqu'autre, comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts ſubites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulemens qui duroient depuis long-tems; & quand quelque *charlatan* promet (tous ceux qui font cette promeſſe méritent ce nom) de guérir en peu de jours un ulcere invétéré, il prouve qu'il eſt un ignorant dangereux, qui, s'il réuſſiſſoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appli-

quent des remedes extrêmement rongeans, & même arsénicaux ; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'est de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette ; quand cela n'est pas nécessaire, il faut appliquer sur tout l'ulcere un plumaceau enduit de l'onguent N°. 69, & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N°. 70, qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes âcres & spiritueux, l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitemens, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut pour avancer la guérison éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté

du ventre par un régime de légumes, & par l'usage du petit-lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes, ce qui est très-ordinaire, il est très-important, aussi-bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que bien loin que ce soit un tems perdu, c'est le tems de sa vie le plus chérement payé. La négligence à cet égard change les plaies les plus légeres en ulceres, les ulceres les moins fâcheux en ulceres incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage quelque famille réduite à l'hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette espece. J'ai vu des ulceres aux jambes très-invétérés se guérir en faisant garder le lit, en appliquant simplement quelques brins de charpie, & en couvrant l'ulcere & le voisinage d'un cataplasme de mie de pain, de fleurs de sureau & d'eau.

Je reitere que les ulceres qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une perso-

ne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent dans des hivers rigoureux que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gelent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer, & sur-tout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de tems, à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement des onguens gras; la gangrene suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige, si l'on en

a, sinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle fond. Ils s'apperçoivent peu à peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud, & leur donner quelques tasses de la potion N°. 13. ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiede, ou dans un endroit chaud, la pourriture qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficacité.

» Un homme avoit une route de dix » lieues à faire, par un tems froid, & » un chemin plein de neige & de glace. » Ses souliers lui manquerent, il fit les » trois dernieres lieues à pieds nuds, & » eut, dès la premiere demi-lieue, des

» douleurs assez vives aux jambes & aux » pieds, qui allerent en augmentant. Il » arriva presque perclus des extrêmités » inférieures. On le mit devant un grand » feu, on échauffa bien un lit, & on » l'y coucha. Les douleurs devinrent in- » supportables; il ne cessoit d'être dans » de violentes agitations, & de pousser » des cris perçans. On demanda un mé- » decin dans la nuit, qui trouva les doigts » des pieds d'une couleur noirâtre, & » commençant à perdre le sentiment. » Les jambes & le dessus des pieds ex- » cessivement enflés, d'un rouge pour- » pre, varié de taches violettes, souf- » froient encore les douleurs les plus ai- » guës. Le pouls étoit dur & fréquent, » & le mal de tête très-violent. Le mé- » decin fit chercher un sceau d'eau à » la riviere, & y fit ajouter de la gla- » ce; il obligea le malade à plonger les » jambes dedans; ce premier bain dura » près d'une heure; & les douleurs, pen- » dant ce tems-là, furent moins violen- » tes; une heure après il ordonna un » second bain, & le malade s'y trouvant » de nouveau soulagé, le prolongea deux » heures. Pendant ce tems-là, on enle- » voit l'eau du sceau, & l'on y remet- » toit de la glace & de la neige. Les doigts » des pieds, qui étoient noirs devinrent

» rouges, les taches violettes des jam-
» bes se dissiperent ; l'enflure diminua,
» les douleurs étoient légeres, & avec
» intervalle. L'on réitéra cependant six
» fois ; après quoi il ne resta d'autre
» mal qu'une sensibilité à la plante des
» pieds qui empêchoit le malade de
» marcher. On lui fit quelques fomen-
» tations aromatiques, & on lui fit boi-
» re une tisane de salsepareille (celle de
» sureau est tout aussi bonne & moins
» coûteuse). Le huitieme jour il fut par-
» faitement guéri, & s'en retourna le
» quinzieme jour à pied ».

§. 460. Quand le froid est très fort, & qu'on y reste long-tems exposé, il tue, parce qu'il congele le sang, & qu'il en détermine une trop grande quantité au cerveau ; ainsi on meurt d'apoplexie, qui commence par un sommeil ; aussi le voyageur qui se sent assoupi doit redoubler d'efforts pour se tirer du danger éminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroît devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier.

§. 461. Les remedes dans ce cas sont les mêmes que dans le cas d'un gel particulier. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le frotter avec de la neige ou de l'eau glacée ; l'on a même plusieurs exemples

conflatés, & ils ſont fréquens dans les pays du nord, qu'un bain d'eau très-froide eſt très-ſalutaire.

L'on a rappellé à la vie pluſieurs perſonnes qui avoient été dans la neige ou à l'air gelant pendant cinq & même ſix jours, & qui ne donnoient aucun ſigne de vie pendant pluſieurs heures ; ainſi il faut toujours eſſayer les ſecours.

Des engelures.

§. 462. » Il vient aux doigts des mains, » des pieds, aux talons, aux oreilles, » au nez, aux levres, des enfans ſurtout, & principalement en hiver, » quand ces extrêmités paſſent ſubitement du chaud au froid ou du froid » au chaud, une enflure ou un gonflement, qui, dans les commencemens, » n'occaſionne que peu de chaleur, de » douleurs & de démangeaiſon » ; quelquefois ces tumeurs ne paſſent point ce premier degré, & ſe gueriſſent ſans ſecours ; d'autres fois, & on peut appeller cet état le ſecond degré, ſoit qu'on ne leur faſſe rien, ſoit qu'on les traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur, la démangeaiſon, la douleur augmentent conſidérablement, & le malade eſt ſouvent privé de l'uſage de ſes doigts, par

la douleur, le gonflement, l'engourdissement; le mal empire, si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légere excoriation, qui devient bientôt ulcere, souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup de pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénere en gangrene.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines, plus extérieures que les arteres, se trouvant proportionnellement plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorifiques, qui, admises sur les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrêmités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons; la principale, que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peu-

vent la déranger, doit y être plus ſenſible ; la ſeconde, que ces parties ſont plus expoſées à la viciſſitude des impreſſions extérieures que les autres.

Elles ſont plus fréquentes chez les enfans, parce que leur foibleſſe & la ſenſibilité de leurs organes augmentent néceſſairement l'effet des impreſſions étrangeres. C'eſt l'alternative fréquente & forte du chaud au froid qui paroît contribuer le plus puiſſamment à produire les engelures, & cet effet eſt plus ſenſible quand la chaleur eſt en même tems humide, & que les parties paſſent ainſi d'une eſpece de bain tiede au froid. Un homme de ſoixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté pendant quelques heures, en voyage, des gans peliſſés, dans leſquels ſes mains ſuerent, s'attendrirent, & ſe remplirent de ſang, parce que l'effet conſtant du bain tiede eſt d'amollir, de remplir de ſang, & de rendre plus ſenſible la partie qui y eſt expoſée, il ſentit, une demi-heure après avoir quitté ſes gans dans un air aſſez froid, les premieres attaques d'engelures, qui devinrent aſſez cruelles, & dont il a eu enſuite des reſſentimens tous les hivers.

C'eſt la même raiſon qui fait que pluſieurs perſonnes n'ont des engelures que

quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presque inconnues dans les pays chauds, elles ne sont pas communes dans les pays du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printems. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des élémens, est & doit nécessairement être moins sujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de sa santé : mais parmi les enfans de la même classe, qui paroissent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par-là même éprouver à peu près les mêmes impressions & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printems, d'autres n'en ont point, & n'en ont que de très-légeres & de très-passageres. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & sur-tout de celle des mains ; mais il n'est cependant pas aisé

de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfans qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfans malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fievre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal; les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs; quelquefois même quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme qui, ayant été distrait d'un apprentissage d'horlogerie par des engelures, est devenu un fainéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie, & les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer par rapport aux engelures, premiérement, de les prévenir, en second lieu de les guérir, si l'on n'a pas pu les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la

fenſibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut, pour les prévenir, 1°. endurcir la peau; 2°. corriger la diſpoſition vicieuſe du tempérament qui peut contribuer à les produire; 3°. éviter autant qu'il eſt poſſible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'uſage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le §. 384, & les enfans élevés à cette pratique ſont ordinairement moins tourmentés des engelures que les autres; mais l'on doit encore donner des ſoins plus particuliers à préſerver la peau des mains, qui ſont plus ſujettes aux engelures que les pieds, en les faiſant tremper pendant quelques momens dans l'eau froide tous les matins & tous les ſoirs avant ſouper, dès le commencement de l'automne; il n'en coûte rien aux enfans dans cette ſaiſon de prendre cette habitude, & quand elle eſt priſe, il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver, lors même que toute l'eau eſt prête à ſe geler. L'on peut auſſi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par ſemaine; cette méthode, qui auroit des inconvéniens pour les adultes qui n'y ſont pas accou-

tumés, n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux ; c'eſt en même tems éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela, il faut, 1°. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui ſont vraiſemblablement une des principales cauſes des engelures, puiſqu'elles ſont plus rares dans les pays où ils ſont moins en uſage, & chez ceux qui s'en ſervent moins ; l'uſage, ſur-tout des *cavettes* (ce ſont des degrés pratiqués entre le poële & le mur), nuit aux enfans & aux adultes de pluſieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendroit auſſi de ne leur faire jamais porter de gans, à moins que quelques circonſtances particulieres ne l'exigeaſſent, & je le conſeille très-fort pour les garçons ; mais quand on leur en donne, que ce ſoit toujours des gans de peau mince & liſſe.

466. Quand les engelures paroiſſent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un médecin qui puiſſe décider comment on doit le détruire ; j'ai vu des enfans dès l'âge de trois ans, juſqu'à celui de douze

ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un cautere par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminuoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens assez longs, mais qui, variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent, dans certains cas, à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guérit, comme je l'ai déjà dit, sans secours; ou, s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivans; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation, dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & à la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficacité de l'eau très-froide, ou prête à se glacer; dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, & que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point

de circonſtances qui puiſſent le rendre nuiſible; c'eſt le ſeul dont je me ſois ſervi après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être ſervi d'un manchon trop chaud.

Les premiers momens que la main eſt dans l'eau, on éprouve une légere douleur, qui diminue peu-à-peu; en ſortant, les doigts ſont engourdis par le froid, mais bientôt ils ſe réchauffent, & au bout d'un quart d'heure on eſt très-à ſon aiſe.

En ſortant de l'eau, on met la main bien eſſuyée dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains elle déſenfle, la peau ſe ride, en continuant elle ſe reſſerre, on eſt guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on eſt ſûr d'appaiſer les démangeaiſons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige eſt peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains ſouvent & long-temps, elles s'échauffent & rougiſſent fortement pendant quelques momens, mais le bien-être ſuit de très-près.

Un très-petit nombre de perſonnes, qui ont ſans doute la peau exceſſivement délicate & ſenſible, ne ſe trouvent ce-

pendant pas bien de ce remede, il paroît trop actif, il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 463. Quand cette derniere raison, ou quelqu'autre circonstance, comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le tems des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrêmités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs, c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espece, & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades plusieurs fois par jour dans quelque décoction un peu plus que tiede, qui soit

en même tems résolutive & émolliente ; telle est la décoction si vantée de pelure de raves, dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunit les mains pour quelques jours, c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires, & avec le faltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent, parce qu'elles l'ont employée avec succès, & le mélange d'urine & d'eau de chaux agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions, ainsi l'on peut quelquefois avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur ; celle du vinaigre chaud est un des plus puissans remedes; celles d'alphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs, comme après le bain, il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des

pattes

pattes cirées seroient très-utiles, c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien, porté pendant quelques jours, sont les meilleurs remedes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvemens de fievre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fievre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a ulcération, il faut outre un régime des convalescens assez sévere, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinai-

gre, & tenir le tout enveloppé dans une peau liſſe ou des pattes cirées.

L'on ne guérit point des engelures un peu fortes aux pieds ſans faire garder le lit pendant quelques jours.

§. 474. Le quatrieme degré, ou la gangrene, ſe prévient par les remedes qui guériſſent l'inflammation : ſi malheureuſement la gangrene paroit, il faut recourir à un chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *hernies*, *deſcentes*, *ruptures*, que le payſan déſigne en diſant *qu'il eſt rompu*, ſont quelquefois une maladie de naiſſance, plus ſouvent l'effet des pleurs violens, des convulſions, d'une toux forte, ou d'efforts reïtérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la ſuite elles ſont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens. Elles ſont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes ; & l'eſpece la plus commune, la ſeule dont je me propoſe de dire un mot, eſt celle qui dépend du paſſage d'une partie des intestins, ou de la coëffe, dans les bourſes.

Elle eſt aiſée à connoître. Quand elle ſe trouve chez des petits enfans, on la

guérit presque toujours en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que de triége, avec une pelotte de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de tems en tems, & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, un emplâtre astringent quelconque, comme celui *pour les fractures*, ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans jusqu'à ce qu'ils soient entiérement guéris.

§. 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triége est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer; & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vîte à cet usage, & on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent quelquefois un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une

incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable, & en même tems invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait, alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoir adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation est une raison bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens. Il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident qui est très-souvent mortel; il arrive, quand la partie des intestins qui est dans les bourses, s'enflamme; alors acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimée, il survient des douleurs aiguës; le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissé sortir, ne peut plus les laisser rentrer, les vaisseaux même étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre; la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entiérement interceptée, il ne passe rien, il survient des vomissemens continuels (c'est l'espece de

miſéréré dont j'ai parlé §. 320), le hoquet, le délire, les défaillances, les ſueurs froides, la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive quand les excrémens viennent à ſe durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourſes; quand le malade s'eſt échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup ſur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute (*a*).

§. 479. Le meilleur remede c'eſt 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte ſaignée faite dans le lit, le malade étant couché ſur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux ſoient en l'air; c'eſt même l'attitude qu'ils doivent toujours conſerver autant qu'il eſt poſſible. Quand le mal n'eſt pas trop avancé, ſouvent la premiere ſaignée guérit radicalement, & les inteſtins rentrent dès qu'elle eſt faite. D'autrefois cela ne réuſſit pas auſſi-bien, & il faut alors réitérer la ſaignée.

(*a*) L'étranglement occaſionné par les excrémens accumulés dans la partie tombée des inteſtins, & celui qui eſt l'effet de l'inflammation, ont des ſymptômes différens, connus des bons chirurgiens; mais ce détail ne peut pas avoir lieu ici.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de belettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer continuellement tous les quarts-d'heure. Ce remede appliqué d'abord a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiede de fleur de mauve & de sureau, & les changer souvent. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisieme jour. Les heureux effets de la fiente de vache, toute chaude, que j'ai constatés par plusieurs observations, ne me permettent pas d'omettre de l'indiquer ici comme un remede efficace.

On peut se servir avec succès, pour composer ces cataplasmes, au lieu d'eau commune, d'un mélange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge, c'est l'*eau végétale* de M. GOULARD, célebre chirurgien de Montpellier, remede utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais

qui, malgré les assertions de Mr. GOULARD, conserve la vertu astringente du plomb, & doit être par-là même employé très-sagement.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisans, il faut essayer les lavemens de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin, si ces remedes ne réussissent pas, il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela il faut avoir un très-bon chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désespéré, depuis la premiere édition de cet ouvrage, le sixieme jour d'une couche, m'a convaincu plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remedes sont insuffisans; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait, comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un chi-

rurgien qui l'ignoreroit, & qu'un chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les charlatans & les chirurgiens ignorans, mais qu'un chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfans, que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement, au lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premieres éditions de cet ouvrage, combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévérement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons chirurgiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais; aussi un arrêt souverain, heureusement émané, vient de l'interdire.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvemens, ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraîchissant, de prendre quelques lavemens, & de boire beaucoup de tisane N°. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple* étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans les tempéramens, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire,

mais c'eſt un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou ſe termine ordinairement par ſuppuration, mais une ſuppuration d'une eſpece ſinguliere. Il s'ouvre d'abord dans ſon ſommet, & il en ſort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*; c'eſt une matiere purulente, ſi épaiſſe & ſi ferme qu'elle a l'apparence d'un corps ſolide, & qu'on peut la tirer en entier, ſous la forme d'un petit cilindre, comme de la moëlle de ſureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La ſortie de ce *bourbillon* eſt ſuivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation eſt faite, les douleurs ceſſent entiérement, & la groſſeur diſparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* ſimple, ou l'onguent N°. 66, ou s'il reſte beaucoup de dureté dans le voiſinage, le cataplaſme de mie de pain & de lait.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris eſt beaucoup plus grand qu'on ne le croit or-

dinairement. C'eſt une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui eſt ſouvent l'effet d'un peu d'humeur extravaſée dans cette partie, ſoit par une meurtriſſure, ſoit par une piqûre ; d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune cauſe extérieure, & qu'il eſt l'effet d'un vice intérieur.

L'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, ſuivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence, mais la nature du mal eſt toujours la même, & demande des remedes de même eſpece : ainſi les perſonnes qui ne ſont ni médecins ni chirurgiens, peuvent ſe paſſer de la connoiſſance de ces diviſions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du chirurgien, n'influent point ſur le traitement dont l'activité doit être réglée par la violence des ſymptômes.

§ 483. Le mal commence par une douleur ſourde, avec un léger battement, ſans enflure, ſans rougeur, ſans chaleur ; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent inſupportables. La partie devient extrêmement groſſe & rouge, les doigts voiſins & toute la main enflent. On obſerve, dans quelques cas, une fuſée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, ſe continue preſque juſqu'au coude ; & il n'eſt pas rare que les malades ſe plaignent d'une dou-

leur très-vive sous l'épaule, quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fievre avec les accidens ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans un danger très-pressant, s'il n'est promptement secouru, & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très-profonde, âcre, ou si les secours du chirurgien arrivent trop tard, la derniere phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne périsse pas.

§. 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fievre; & si elle est très-forte, & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la

peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1°. l'on trempe long-tems les doigts, dès les commencemens du mal, dans l'eau un peu plus que tiede; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entiérement le mal. Mais malheureusement, on croit que ces petits commencemens n'auront point de suite, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce tems là tous les remedes âcres sont très-dangereux. L'on emploie aussi à cette époque le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très-efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus

est très-importante, mais c'est l'affaire du chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement; d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle se perçât. Ainsi dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N°. 66, étendu sur une toile; ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès & guérit radicalement, par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point l'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on desseche en les poudrant avec un peu de *minium* ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, ou gangrene, il faut néceſſairement conſulter un chirurgien, ainſi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis ſeulement qu'il y a trois remedes eſſentiels contre la gangrene; le kina, N°. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les ſcarifications ſur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'eſprit de ſoufre. Il eſt vrai que ce remede eſt très-cher, mais on peut y ſuppléer par une décoction d'autres herbes ameres & l'eſprit de ſel. J'ajoute encore qu'il convient, dans la plupart des cas des membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très-ſenſible, & très-aiſé à diſtinguer par les plus ignorans, qui en marque les bornes, & fait ſéparation entre le vif & le mort.

Des échardes ou corps pointus qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds ou des jambes, quelques petits corps pointus comme des épines, proprement dites, des épines de roſes, de chardon,

de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence : & pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiede, ou tenir la partie dans un bain tiede. Mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation, qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris; ou si c'est à la jambe, elle s'enflamme, & il s'y forme des abcès très-considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidens, il faut sur le champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, & si l'on a un chirurgien adroit, faire une petite incision qui lui donne issue : mais ce secours devient inutile, & même dangereux, si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs, des cataplasmes très-émolliens avec la mie de pain, le lait & l'huile, ou seulement quelque graisse très-émolliente ; on emploie ordinairement celle de

lievre, qui eſt effectivement très-propre à aſſouplir la peau, à en diminuer la réſiſtance, & à laiſſer reſſortir le corps. Mais il n'y a que le préjugé le plus groſſier qui puiſſe croire que cette graiſſe attire le corps par une vertu ſympathique; & il n'y a de ſympathie bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal faites, & les opinions extravagantes.

Il eſt important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la ſuppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il eſt poſſible; j'ai vu des maux très-fâcheux, pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traverſé très-douloureuſement la peau, pénétre d'abord dans la graiſſe; la douleur ceſſe, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne ſoupçonne pas qu'elle ſoit reſtée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques ſemaines, il ſurvient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, enſuite mal ſoigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§. 492. Quelquefois les verrues ſont la ſuite d'un vice particulier de la maſſe du ſang, & il en naît une quantité étonnante : cela arrive à quelques enfans depuis quatre juſqu'à dix ans, qui prennent trop de laitages ; ils guériſſent par le changement de régime, & les pilules N°. 18.

Plus ſouvent elles ſont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques cauſes extérieures.

Dans le dernier cas, ſi elles incommodent par leur groſſeur, par leur ſituation, par leur durée, on peut les détruire, 1°. en les liant avec une ſoie ou un fil ciré. 2°. En les coupant avec des ciſeaux ou un biſtouri, & en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occaſionne une petite ſuppuration deſtinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les deſſéchant par quelques applications un peu corroſives, comme le lait de feuilles de pourpier, de figuier, de chélidoine, de tithymale : mais, outre que ces ſucs ne ſe trouvent qu'en été, les perſonnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en ſervir, ſur-tout du dernier, ils pourroient leur occaſionner

une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui pétris ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles : j'ai vu depuis peu de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, qu'elles durent depuis quelque tems, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§. 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus

sensibles qu'elles sont plus tendues ; & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grimpant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre On peut aussi, au lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer un emplâtre de diachylon simple, ou de gomme ammoniac amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors que d'éviter les causes qui les ont produits.

CHAPITRE. XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts. Evanouissemens, hémorragies, accès de convulsions, suffocations, suites de peur, maux produits par des vapeurs nuisibles, poisons, douleurs excessives.

Des Evanouissemens.

§. 494. L'EVANOUISSEMENT a plusieurs degrés ; le plus léger, dans lequel

le malade se sent toujours, & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance* ou *foiblesse*; accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entiérement le sentiment & la connoissance, avec un affoiblissement très-considérable du pouls, cet état s'appelle *syncope*; c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle que le pouls soit entiérement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide; ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissemens dépendent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont, 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang, & en général la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des Evanouissemens occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent

une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il dépend de cette cause, quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque surtout après quelque cause propre à augmenter tout-à-coup le mouvement du sang, comme des alimens ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café, des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, &c. un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud, beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelque passion, sur-tout, si à toutes ces causes se trouvent joints une rougeur vive & un gonflement du visage.

Dans ces cas, 1°. on fait flairer du vinaigre, on en lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiede, si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très fortement les jarretieres au-dessus du genou, parce que par ce moyen on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est

à-dire, dure plus que quelques minutes, ou s'il y a *syncope*, il faut faire une saignée au bras, qui ranime très-promptement.

5°. Après la saignée, on fait très-bien de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire, de demi-heure en demi-heure, quelques tasses de thé de sureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissemens qui dépendent de cette cause sont fréquens, il faut, pour les éviter, suivre les conseils que j'indiquerai plus bas §. 544, en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissemens, occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations, dans les mêmes circonstances, & souvent même les palpitations précédent ou suivent l'évanouissement.

Des Evanouissemens occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissemens, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette eſpece arrive après de grandes hémorragies, après des évacuations ou promptes & exceſſives, comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus*, §. 321, ou plus lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des ſueurs exceſſives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiſer, des veilles opiniâtres, un long dégoût, qui en privant des alimens néceſſaires, produit le même effet que des évacuations exceſſives.

L'on doit travailler à détruire ces cauſes d'évanouiſſemens par les remedes qui conviennent à chacune. Ce détail ſeroit déplacé ici; mais les ſecours qui conviennent dans le tems de l'évanouiſſement ſont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette claſſe, excepté pour celui qui ſuit les hémorragies, dont je parlerai plus bas; on peut les réduire aux ſuivans.

1°. Il faut étendre les malades ſur un lit, où on les couvre, & on leur frotte, avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuiſſes, les bras, tout le corps, ſur lequel on a ſoin de ne laiſſer aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choſes très-ſpiritueuſes, comme l'eau des-carmes, celle de la Reine d'Hongrie, le ſel d'Angleterre

gleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, &c.

3°. On leur met dans la bouche, & on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des carmes, ou d'eau-de-vie, ou de quelqu'autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin chauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin chauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau-de-vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler aisément, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec du sucre & de la canelle.

7°. Enfin pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue pendant quelques jours à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une

nourriture légere, mais cependant fortifiante, comme les panades au bouillon, des œufs à la coque, très-frais & très peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissemens qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée sont ordinairement très-passagers, & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit; & les personnes qui y sont sujettes les préviennent, en se faisant saigner couchées. S'il est un peu fort, du vinaigre senti seulement, ou avalé avec un peu d'eau, y remédie très-bien.

On trouvera, §. 552, les moyens de remédier aux accidens qui sont une suite des émétiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouissemens occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu, §. 308, que les indigestions occasionnoient des évanouissemens, & si forts même, qu'ils exigeoient des secours très-actifs, tels qu'un émétique. Quelquefois l'indiges-

tion eſt moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur corruption, ainſi il y a quelques perſonnes que des œufs, du poiſſon, des écreviſſes, des alimens gras, jettent dans un mal-aiſe & une angoiſſe très-ſouvent accompagnés d'évanouiſſemens. On juge que l'évanouiſſement dépend de cette cauſe, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer le malade, comme dans les eſpeces précédentes, en lui faiſant ſentir quelqu'odeur forte, quelle qu'elle ſoit, mais l'eſſentiel, c'eſt de lui faire avaler beaucoup de quelque boiſſon tiede qui noie ces matieres, en émouſſe l'âcreté, & en procure l'évacuation par le vomiſſement, ou les entraîne dans les boyaux.

Une légere infuſion de camomilles, de ſauge, de tureau, de chardon bénit, de thé, opere à peu près, avec la même efficacité; le chardon bénit & les camomilles opérent cependant plus ſûrement le vomiſſement. L'eau tiede ſeule eſt très-bonne.

L'évanouiſſement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on a commencé à vomir. Il arrive même ſouvent que la nature excite pendant l'évanouiſ-

sement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement qui dure souvent assez longtems, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un mal-aise qu'on n'éprouve point dans les premieres especes.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre pendant quelques jours à une diete très-légere, & prendre en même tems, le matin à jeun, une prise de la poudre N°. 38 qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espece d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très-différente de celle-ci, & qui demande des secours très-différens; c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal sont des personnes valétudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même tems foible & très-sensible. La quantité d'alimens qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les fatigue, elles ont presque toujours un peu de mal-aise après le repas; & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou

qu'elles mangent quelqu'aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelqu'émotion après avoir mangé, que la saison soit défavorable, souvent même sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le mal-aise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit : mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelqu'eau spiritueuse, en laver les tempes & les poignets, & en même tems leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espece d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fievre que les autres especes.

Des Evanouissemens qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espece d'évanouissement est presqu'entiérement inconnue aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné : mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne, & des personnes à la campagne qui ont le mal-

heur d'avoir les maux de la ville, j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici par maux de nerfs que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs, qui fait qu'ils excitent dans le corps ou des mouvemens irréguliers, c'eſt à-dire, des mouvemens ſans cauſe extérieure au moins ſenſible, & ſans un acte de la volonté; ou des mouvemens beaucoup plus conſidérables qu'ils ne devroient l'être, s'ils étoient proportionnés à la force de l'impreſſion extérieure. C'eſt préciſément cet état qu'on appelle *vapeurs*, chez le peuple la *mere*, & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ſes nerfs, aucune, ou preſqu'aucune fonction ſur laquelle les nerfs n'influent, l'on comprend aiſément que les *vapeurs* étant cet état qui réſulte de ce que les nerfs ont de faux mouvemens, ſans cauſes évidentes, & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs, il n'y a aucun ſymptôme de maladies que les *vapeurs* ne puiſſent produire, & que ces ſymptômes par-là même doivent varier infiniment, ſuivant les branches des nerfs qui ſe dérangent. L'on comprend auſſi pourquoi les vapeurs d'une perſonne ne reſſemblent ſouvent point à celles d'une autre; pourquoi les vapeurs d'un jour ne reſſemblent point, chez la

même perſonne, à celles du lendemain; l'on comprend encore que les vapeurs ſont un mal très-réel, & que cette bizarrerie dans les ſymptômes, qui étant incompréhenſibles pour tous ceux qui ne ſont pas verſés dans la connoiſſance de l'économie animale, a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination dépravée, plutôt que comme une maladie réelle; l'on comprend, dis-je, que cette bizarrerie eſt un effet néceſſaire de la cauſe des vapeurs, & que l'on n'eſt pas plus maître de ne pas en avoir que de ne pas avoir un accès de fievre ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du méchaniſme des *vapeurs*. Un émétique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occaſionne aux nerfs de l'eſtomac, irritation qui produit la contraction de cet organe. Si par une ſuite de ce vice des nerfs, qui conſtitue les vapeurs, ceux de l'eſtomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émétique, le malade ſera travaillé par de violens efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émétique, & ce cas n'eſt pas rare.

Si un faux mouvement dans les nerfs qui ſe diſtribuent dans le poumon, vient à reſſerrer les petites véſicules qui doi-

vent admettre l'air frais à chaque inſpiration, le malade ſe ſentira ſuffoqué, tout comme ſi ce reſſerrement étoit occaſionné par quelques vapeurs nuiſibles.

Si les nerfs qui ſe diſtribuent à la peau viennent, par une ſuite de ces mouvemens irréguliers, à ſe reſſerrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelqu'application, la tranſpiration s'arrêtera les humeurs qui doivent s'évacuer par cette voie, ſe rejetteront, ou ſur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très fréquent chez les perſonnes à vapeur; ou ſur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuſe, ſouvent très-rebelle.

§. 502. Parmi les différens ſymptômes de cette maladie, les évanouiſſemens ne ſont pas un des plus rares.

On eſt ſûr qu'ils dépendent de cette cauſe, quand ils attaquent une perſonne ſujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres cauſes qui les produiſent.

Ces évanouiſſemens ne ſont preſque jamais dangereux, & n'ont preſque beſoin d'aucun ſecours; il faut mettre le malade ſur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire ſentir quelqu'odeur plutôt puante qu'agréable: c'eſt dans ces évanouiſſemens que la fumée de cuir,

de plume, de papier, réuſſit ſouvent très-bien.

§. 503. Ils ſont ſouvent occaſionnés, parce que le malade a été un peu trop long-tems à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il eſt dans une chambre trop chaude, qu'il a vu trop de monde, qu'il a ſenti quelqu'odeur trop forte, qu'il eſt trop ſerré, que quelques diſcours l'ont affecté un peu trop vivement; en un mot par beaucoup de cauſes, preſque inſenſibles pour les gens bien portans, mais qui operent un effet très-violent ſur ces perſonnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs conſiſte à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la ſenſation n'eſt point proportionnée à celle de ſa cauſe extérieure.

Quand on peut démêler quelle eſt celle de ces cauſes qui a occaſionné l'évanouiſſement, l'on ſent qu'il convient d'y remédier, en l'éloignant, ſi elle ſubſiſte encore.

Comme des cauſes auſſi légeres peuvent produire ces évanouiſſemens, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils reviennent ſouvent. Le meilleur préſervatif eſt de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement ſort

absolument de mon plan (*a*), je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remedes évacuans, saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remedes trop rafraîchif-

(*a*) Il n'y a point de maladies qui dépendent d'un plus grand nombre de causes différentes que les maux de nerfs, & il n'y en a point qui exigent, par-là même, des traitemens plus variés. Cette vérité paroît n'avoir pas encore été généralement assez connue, & l'on est surpris de voir proposer des méthodes générales pour tous les maux de nerfs, sans attention à la différence des causes qui les entretenoient. Les méthodes des uns sont diamétralement opposées à celles des autres, toutes cependant ont eu des succès, & cela même prouve la nécessité d'employer des moyens aussi variés que les causes du mal. Je suis entré, à cet égard, dans les plus grands détails, dans un ouvrage sur ces maladies, que je croyois presque fini il y a quelques années, mais auquel il ne m'a pas encore été possible de mettre la dernière main (*) & dont j'ai mieux connu toute la difficulté, par la multitude des cas nouveaux que j'ai vus, & qui m'ont développé toute l'étendue de mon entreprise. Les maux de nerfs tiennent à tous les autres maux, & leur traitement est intimément lié à tout ce qu'il y a de plus difficile dans la théorie & la pratique de la médecine : je le vois trop pour n'être pas effrayé de la tâche que je m'étois imposée, parce que j'en avois d'abord mieux senti l'utilité que les difficultés.

(*) Il paroît actuellement six volumes de cet ouvrage qui se trouvent chez *François Grasset & Comp.* ainsi que tous mes autres ouvrages. La suite est sous presse.

ſans & trop relâchans, les ſels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long ſommeil, la vie ſédentaire, leur ſont en général très-nuiſibles, qu'il ne leur faut que des remedes qui fortifient, ſans irriter & ſans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air, ſur-tout le matin, l'exercice, ſur-tout à cheval, la diſtraction & la ſobriété ſont les vrais remedes de l'eſpece la plus fréquente de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent, & rendent abſolument inutiles tous les remedes.

Des évanouiſſemens produits par les paſſions.

§ 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joie exceſſive a tués ſur le champ; mais ces cas ſont rares, & l'on ne demande pas ſouvent du ſecours pour les défaillances que le plaiſir procure. Il n'en eſt pas de même de la colere, du chagrin & de la peur. Je parlerai de la peur dans un article ſéparé, je dois dire ici un mot de la colere & du chagrin.

§. 505. Une colere exceſſive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin-d'œil; plus ſouvent ils jettent feu-

lement dans la défaillance : le chagrin sur-tout produit cet effet, & il est très-commun de voir des personnes dans cet état tomber de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que dans ce cas il y a très-peu de secours à donner; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, & de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude, légérement cordiale, comme de la mélisse, ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux, c'est une grande cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN, & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin*, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, & l'on boit par-dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espece par les nourritures ; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps, est, de toutes les dispositions, celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire, & tant que la violence du saisissement dure, il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon

ou quelques bouchées de rôties au sucre.

§. 506. Quand la colere a été portée à un point si violent que la machine épuisée par cet effort tombe tout-à-coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance, & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre. Quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavemens N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émétique; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavemens dissipent ordinairement cet état. Si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit tout au plus ordonner le remede N°. 23, ou quelques prises du N°. 24.

Des évanouissemens qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissemens qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont

jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.

Dans les commencemens des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelqu'évacuation par les vomissemens ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes, ils annoncent toute la force de la malignité & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre, extérieurement & intérieurement, est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissemens qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à modérer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à s'évanouir fréquemment; on les ranime avec le vinaigre: mais souvent un de ces évanouissemens devient mortel.

§. 510. Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fievre, ou de chaque redoublement dans

les fievres continues ; ce qui prouve toujours que la fievre a été très forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succede à un forte tension. Une ou deux cuillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquens évanouissemens ne doivent rien négliger pour en connoître la cause, & pour la détruire, quand ils la connoissent, parce que l'effet des évanouissemens est toujours nuisible, excepté dans quelques fievres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le mal-aise & dans la foibleſſe, les secrétions se suspendent, les humeurs croupissent, il se forme des engorgemens ; & si le mouvement du sang s'arrête tout-à fait, ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur & dans les gros vaisseaux des polypes souvent incurables, dont les suites sont terribles, & qui quelquefois occasionnent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissemens qui attaquent les vieillards sans cause manifeste sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez, qui ſurviennent dans les fievres inflammatoires, ſont ordinairement une criſe favorable, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter; à moins qu'elle ne devînt exceſſive; & ne fît craindre pour la vie du malade.

Dans les ſujets biens portans, comme elles ne ſurviennent preſque jamais que quand il y a une ſurabondance de ſang, il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt, il ſeroit à craindre qu'il ne ſe formât des engorgemens ſanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il ſurvient un évanouiſſement après qu'il s'eſt écoulé une médiocre quantité de ſang, cet évanouiſſement arrête l'hémorragie, & ſe diſſipe ſans autres ſecours que l'odeur du vinaigre. Mais d'autres fois, il ſurvient défaillances ſur défaillances, ſans que le ſang s'arrête, il y a même de légers mouvemens convulſifs & du délire; alors il faut néceſſairement arrêter l'écoulement, & même, ſans attendre ces ſymptômes violens, voici les ſignes qui font juger ſi l'on doit l'arrêter ou non «. Tandis que » le pouls eſt encore aſſez plein, que » la chaleur du corps reſte égale par

» tout jusqu'aux extrémités, & que le » visage & les levres sont colorés de » rouge, on n'a rien à redouter de l'hé- » morragie, fût-elle même violente.

» Mais lorsque le pouls commence à » être tremblant, lorsque le visage & les » levres sont pâles, que le malade se » plaint du mal de cœur, il faut arrêter » l'écoulement du sang «.

Et comme les remedes n'agissent pas sur le champ, il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt que d'attendre trop tard. Je n'en connois pas de plus efficaces que les suivans.

§. 513. 1°. On applique des bandes au bras, dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée, & au bas des cuisses, dans l'endroit où l'on met les jarretieres, & on les serre fortement, afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2°. Pour augmenter cet effet, on fait tremper les jambes dans l'eau tiede jusqu'au genou; en relâchant les vaisseaux des jambes, elle fait qu'ils se dilatent, & reçoivent par-là même plus de sang. Si l'eau étoit froide, elle renverroit le sang à la tête; si elle étoit chaude, elle en augmenteroit le mouvement, donneroit plus de viteſſe au pouls, & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie eſt arrêtée, on peut un peu relâcher les ligatures, ou en défaire une tout à fait, & laiſſer les autres encore une heure ou deux ſans y toucher ; mais il faut bien ſe garder de les deſſerrer tout à-fait toutes à la fois.

3°. On fait prendre toutes les demi-heures ſeize ou vingt grains de nitre, & une cuillerée de vinaigre dans un demi-verre d'eau.

4°. On fait fondre une dragme de vitriol blanc dans deux cuillerées à ſoupe d'eau de fontaine, & l'on trempe dans cette liqueur une toute de charpie, ou de brin de fin linge, qu'on introduit dans le nez d'abord horizontalement, qu'on releve enſuite & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remede ne réuſſit pas, la *liqueur minérale anodine* d'HOFFMAN, employée de la même façon, réuſſit à coup ſûr, & dans les campagnes, où l'on n'a ſouvent ni l'un ni l'autre de ces remedes, de l'eau-de-vie, & même de l'eſprit de vin, mêlés avec un tiers de vinaigre, réuſſiſſent très-bien, & j'en ai vu de grands effets.

L'on peut auſſi ſe ſervir du remede N°. 67, dont j'ai déjà parlé à l'article des plaies, qu'on met en poudre, & qu'on porte auſſi haut qu'il eſt poſſible,

dans les narines, au bout d'une tente de charpie, qui s'en charge très aisément, ou dans un canon de plume qu'on remplit de cette poudre ; on le porte fort haut, & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur ; mais la premiere méthode est à préférer.

5°. Quand le sang est arrêté, on laisse le malade dans un grand repos, & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez, ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent ; ce détachement se fait peu-à-peu, & la tente ne tombe souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§ 314. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelquefois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime ; ni des anodins, dont l'effet est communément de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent être jamais employées ; elles ont quelquefois produit les accidens les plus fâcheux ; mais quand l'hémorragie dure trop long-tems, on peut permettre cette application, ou celle de vinaigre, sur le front.

Dans toutes les hémorragies, le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N°. 3 ou 4 sont très-utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 545, peu souper, ne point user de choses âcres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très légérement.

Quand on a été sujet pendant longtems à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer les alimens, se faire saigner de tems en tems, & prendre quelques laxatifs, sur-tout le N°. 24, & souvent le soir du nitre.

Les hémorragies sont très-fréquentes chez les jeunes gens, depuis l'âge de huit ou neuf ans jusques à celui de dix-huit ou vingt, & ordinairement sans aucun danger. Mais comme elles prouvent beaucoup de sang & de mouvement dans le sang, elles indiquent qu'ils doivent éviter les alimens & les boissons qui nourrissent beaucoup & qui échauffent.

Des accès de Convulsions & d'épilepsie.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses; elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison dépend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès, il y a très-peu de remedes à tenter.

Rien n'abrége, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie; ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remedes aigrissent le mal; mais on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violens; il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement serrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le cou si gonflé, le visage si rouge, qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir combien il est dangereux pour eux de se livrer à faire aveuglément tous les remedes qu'on leur conseille. S'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci: il y en a quelques especes qui sont incurables, celles même qui sont guérissables, demandent tous

les soins des médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remede, sont des ignorans, ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs, & continuent presque sans interruption pendant des jours, & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause; mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remedes qui passent pour les mieux indiqués redoublent souvent l'orage, au lieu de l'appaiser.

Des boissons aqueuses, légérement aromatiques, sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la mélisse, du tilleul, du sureau; quelquefois une tisane de réglisse réussit mieux que rien autre.

Des accès de suffocations.

§ 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent tout-à coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendant presque toujours, ou d'un spasme

dans les nerfs des véficules du poumon, ou d'un engorgement de fang dans le poumon, ou d'un engorgement de cette même partie produit par des humeurs vifqueufes.

La fuffocation qui dépend d'un fpafme n'eſt pas dangereufe ; elle ſe diſſipe d'elle-même, & l'on peut la traiter comme les évanouiſſemens qui dépendent de la même cauſe, voyez § 501.

§. 519 On connoît que la ſuffocation dépend d'un engorgement ſanguin, quand elle attaque des perſonnes fortes, vigoureufes, ſanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des alimens ſuccolens, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent ſouvent ; quand elle attaque après quelque cauſe d'échauffement, quand le pouls eſt plein, fort, le viſage rouge.

On la guérit. 1°. par la ſaignée du bras très-abondante, & réitérée, s'il eſt beſoin.

2° Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tiſane N°. 1, à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre reſpirée continuellement, voyez §. 55.

§ 520. L'on a lieu de croire que la ſuffocation dépend d'un dépôt d'nu-

meurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament & le genre de vie sont opposé au tempérament & au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, foibles, phlegmatiques pituiteux, paresseux, degoûtés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses visqueuses & insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi, quand le pouls est mou & petit le visage pâle & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace c'est 1°. de donner toutes les demi-heures une demi-tasse de la potion N°. 8, si on peut l'avoir d'abord; 2°. de faire boire abondamment de la boisson N°. 12; 3°. d'appliquer aux gras des jambes deux forts vésicatoires.

Si le Malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelquefois de très-grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remede N°. 25, dont on donne une

une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisane N°. 12, réussit souvent très-bien.

Si l'on n'avoit ni ce remede, ni celui du N°. 8, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible.

Des suites de la Peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très-fâcheuses à tout âge, mais sur-tout chez les enfans.

Les effets généraux de la peur sont de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur : delà la suppression de la transpiration, le saisissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse, quand le cœur & le poumon sont surchargés de sang, quelquefois même les évanouissemens, les maladies incurables du cœur, la mort, souvent les assoupissemens, les ré-

veries, une espece de délire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfans, quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais badinage. La moitié des épilepsies en dépend, & l'on ne sauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais se faire réciproquement peur; les maîtres d'école devroient les avertir sérieusement sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux, il en résulte des diarrhées très-longues & très-opinâtres.

§. 522. L'on doit chercher à rétablir la circulation dérangée, à rappeller la transpiration, & à calmer l'agitation des nerfs.

La méthode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraîche; mais quand la frayeur est considérable, cette méthode est pernicieuse; & j'en ai vu de très-fâcheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille, ne laisser avec eux que très-peu de personnes qui leur soient très-familieres, leur donner quelques tasses de boisson chaude, & sur-tout de tilleul & de mélisse, leur mettre les jambes dans un bain tiede, dans lequel on les laisse une

heure, s'il eſt poſſible, en les leur frottant de tems en tems, & en leur donnant tous les demi-quarts d'heure une petite taſſe de ces boiſſons. Quand le calme eſt un peu revenu, & que la peau eſt généralement réchauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment tranſpirer; pour cela on peut leur donner quelques cuillerées de vin en les mettant au lit, avec une taſſe de ces mêmes boiſſons, ou, ce qui eſt plus ſûr, quelques gouttes de laudanum liquide de SYDENHAM, dont la doſe ordinaire eſt de ſeize juſqu'à vingt gouttes, ou, s'il manque, une priſe de thériaque.

§. 523. Quelquefois les enfans ne paroiſſent pas d'abord extrémement effrayées, mais la peur ſe renouvelle pendant le ſommeil & n'en a que plus de force; il faut alors mettre en pratique le conſeil que je viens de donner, quelques ſoirs de ſuite, avant que de les coucher.

Souvent la peur ſe renouvelle à la nuit tombante, & les met tous les jours dans un état violent; l'on doit employer les mêmes moyens, & tacher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai diſſipé, par ces mêmes ſecours, les triſtes effets de la peur chez les femmes en couche, pour qui elle eſt ordinai-

rement funeſte, & ſouvent promptement mortelle.

Si la ſuffocation eſt violente, l'on eſt quelquefois obligé de faire une ſaignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux, mais preſque continuel.

Tous les remedes violens rendent incurables les maladies qui ſont une ſuite de la peur; une aſſez fréquente, c'eſt une obſtruction au foie, qui produit une jauniſſe.

Des accidents produits par la vapeur du Charbon & par celle du Vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne périſſe un grand nombre de perſonnes par la vapeur du charbon ou de la braiſe & par celle du vin.

Ces accidens produits par le charbon ont lieu, quand on brûle de la braiſe & ſur-tout du charbon, dans une chambre fermée, ce qui eſt exactement s'empoiſonner ſoi-même. L'huile ſulphureuſe, développée en brûlant, ſe répand dans la chambre, & ceux qui y ſont ſentent un embarras de tête, des vertiges, des maux de cœur, une foibleſſe & un engourdiſſement ſingulier, un délire, des convulſions, un tremblement, & s'ils n'ont pas

la préſence d'eſprit, ou la force de ſe retirer, ils périſſent aſſez promptement.

J'ai vu une femme qui eut pendant deux jours des tournoiemens de tête & des vomiſſemens preſque continuels, pour avoir été moins de ſix minutes dans une chambre où il y avoit cependant une fenêtre & une porte ouverte, avec un réchaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri ſi tout eût été fermé.

Cette vapeur eſt narcotique, » & elle » tue en produiſant une affection ſopo» reuſe, ou apoplectique, mêlée cepen» dant de quelque choſe de convulſif, » comme le prouve aſſez la clôture de » la bouche, & le ſerrement des ma» choires «.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'eſt d'apoplexie que l'on meurt; il eſt cependant vraiſemblable que quelquefois la ſuffocation a auſſi part à la mort, puiſque l'on a trouvé le poumon engorgé de ſang & livide.

L'on a auſſi obſervé dans quelques ſujets, » que les malades attaqués de la va» peur du charbon ont ordinairement » tout le corps d'un tiers plus gros que » dans l'état naturel; le viſage, le cou » & les bras ſon gonflés, comme s'ils » avoient été ſouflés, & la machine ſem-

» ble dans l'état de violence qu'auroit » éprouvé quelqu'un qu'on auroit étran- » glé, & qui auroit long-tems combattu » avant que de succomber «.

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à tems, sont soulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air ; ou s'il leur reste du malaise, un peu d'eau & de vinaigre, ou de la limonade, bus chauds, les soulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance, & que le pouls est presque insensible, s'il y a quelques moyens de ranimer le malade, ils consistent :

1°. A l'exposer dans un air très-pur & frais. Sans cela tous les autres secours seroient absolument inutiles.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très-pénétrante qui le ranime un peu, comme l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. Ensuite à l'entourer de vapeurs de vinaigre.

3°. A lui faire une saignée au bras, ou, ce qui seroit peut-être à préférer, à la jugulaire.

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavemens âcres.

Comme il eſt démontré qu'il y a du ſpaſme, on s'eſt bien trouvé de quelques remedes antiſpaſmodiques, comme la *liqueur minérale anodine d'*HOFFMAN ; l'on a même donné de l'opium avec ſuccès, mais il ne peut être permis qu'à un médecin de l'employer dans ce cas.

L'émétique eſt nuiſible, & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on ſe trompe en croyant qu'il ſuffit d'avoir laiſſé brûler un moment le charbon en plein air ou ſous une cheminée, pour que le danger de la vapeur ſoit paſſé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne ſe ſont jamais réveillés eſt ſi grand & ſi généralement connu, qu'il eſt étonnant qu'on ſe livre encore à cette malheureuſe habitude.

§. 526. Les boulangers, qui font de la braiſe, en ont ſouvent de grandes quantités dans leurs caves, & la vapeur dont cette cave eſt pleine les ſaiſit quelquefois au moment où ils y entrent ; ils tombent ſans ſentiment & périſſent, ſi on ne les retire pas aſſez tôt pour leur donner les ſecours que je viens d'indiquer.

» Un moyen sûr pour éviter ces sortes » d'accidens, c'est en descendant dans » la cave d'y jetter du papier ou de la » paille enflammée ; s'ils brûlent tout à » fait, on n'a rien à craindre de la va- » peur ; quand ils s'éteignent, il ne faut » point entrer dans la cave ; mais on » met à la porte, après avoir ouvert le » soupirail, une botte de paille qu'on » allume, & qui fert comme de ven- » touse pour attirer avec force l'air ex- » térieur ; on essaye de nouveau si le pa- » pier brûle, & s'il ne brûle pas, on re- » nouvelle la paille allumée «.

§. 527. Le charbon du bois brûlé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit, dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant, par les moyens en usage pour cela, on a concentré toute la partie sulphureuse qui en fait le danger ; mais il n'est cependant pas entiérement dénué de ce principe nuisible, sans quoi il ne seroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jetter du sel sur les charbons allumés, avant que de les porter dans une chambre, ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce souffre narcotique & mortel, a un degré d'utilité, mais

ne suffit pas pour éloïgner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidens sont passés, qu'il ne reste que de la foiblesse, de l'étourdissement, du dégoût, il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin, dont on prend fréquemment un demi-tasse avec un peu de croûte de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin, & en général de toutes les liqueurs qui fermentent, comme la bierre, le cidre, &c. a quelque chose de vénéneux qui tue, tout comme la vapeur du charbon, & il y a toujours quelque danger a entrer dans une cave où il y a beaucoup de vin en fermentation si elle a été fermée pendant plusieurs heures; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en y entrant, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidens, il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller périr, en voulant retirer les premiers qui sont tombés, mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut, ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors, il

faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vu un homme, il y a huit ans, que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure, & qu'une forte saignée dégagea entiérement, qui étoit si insensible qu'il ne s'apperçut qu'au bout de plusieurs heures d'une très-grande plaie que lui avoit faite, depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle, un crochet destiné à secourir dans les incendies, dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés depuis très-long-tems, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant brûler du soufre & du nitre, ou, ce qui revient au même, de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, operent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée de lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans

une chambre fermée. Ces dernieres fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poumon avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqué, §. 525, la vapeur du vinaigre est très-utile.

Des Poisons.

§. 532. Il y un très-grand nombre de poisons, dont la façon d'agir n'est pas la même, & dont il faut détruire les effets par des remedes différens, mais l'arsenic, & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidens dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive âcreté, qui ronge & enflamme, que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse, un feu brûlant, des douleurs atroces dans la bouche, la gorge, l'estomac, les boyaux, des vomissemens affreux & souvent sanglans, des selles sanglantes, des convulsions, des défaillances, &c.

Le meilleur de tous les remedes, c'est d'avaler des torrens de lait, ou, si l'on n'en a pas, d'eau tiede; ce n'est que la

quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. S'il on soupçonne d'abord la cause du mal, après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiede, on peut exciter le vomissement avec de l'huile ou du beurre fondu, & le chatouillement de la gorge avec une plume; quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins, il ne faut pas espérer qu'il ressorte par les vomissemens. Tout ce qui est émollient, les décoctions de farine, d'orge, de grus, d'althéa, le beurre, l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre, & que les boyaux paroissent attaqués, il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal le malade a le pouls fort, une saignée abondante est très-utile, parce qu'elle ralentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a échappé à la premiere fureur du mal, on reste ordinairement dans un état de langueur pendant long-tems; quelquefois même le reste de sa vie; le plus sûr moyen de prévenir ce malheur, c'est de vivre, pendant quelques mois, uniquement de lait, & de quelques œufs frais sortant du ventre de la poule, délayés dans le lait, sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occaſionnent le plus fréquemment des accidens, ſont quelques eſpeces de ciguë, ſoit l'herbe, ſoit la racine; les fruits de la belle dame (*bella dona*) que les enfans mangent comme des ceriſes, les champignons, la graine de *datura* ou pomme épineuſe, &c.

Tous les poiſons de cette claſſe tuent par un principe plutôt narcotique qu'âcre; les vertiges, les défaillances, les envies de vomir, les vomiſſemens mêmes ſont les premiers accidens qu'ils produiſent.

L'on doit faire avaler ſur le champ beaucoup d'eau tiede, légérement ſalée ou ſucrée, & faire vomir auſſi promptement qu'il eſt poſſible, avec les remedes N°. 34 ou 35, ou, ſi on ne les a pas, avec de la graine de raifort pilée, à la doſe d'une cuillerée à café dans de l'eau tiede, & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomiſſement, on continue à donner beaucoup d'eau miellée ou ſucrée, avec une aſſez grande quantité de vinaigre, qui eſt le vrai ſpécifique de ces poiſons, & l'on évacue les inteſtins par quelques lavemens.

Trente-ſept ſoldats ayant mangé, pour des carottes, de la racine d'*œnanthe*, ou

ciguë filipendule, ils furent tous très-malades ; & l'émétique N°. 34, joint aux lavemens à & la quantité de boisson, les sauva tous, excepté un seul qui périt avant qu'on eût pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par mépriſe, par ignorance, ou par mauvais deſſein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelques préparations dans leſquelles il entre, comme thériaque, mithridate, diaſcordium, &c. il faudroit, ſur le champ, faire une ſaignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie ſanguine (voy. §. 147), parce que le trop d'opium en produit effectivement une ; faire reſpirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans l'eau.

Des Douleurs aiguës.

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelque maladie connue, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques perſonnes valétudinaires ſont ſujettes habituellement ; l'expérience leur a appris ce qui les ſoulage le plus ; mais quand une perſonne ſaine & bien portante ſe trouve tout-à-coup attaquée de quelque douleur exceſſive,

dans quelque partie du corps que ce soit, sans en connoître la nature ni la cause, l'on peut en attendant qu'on ait consulté : 1°. faire une saignée, qui, en diminuant la tension, soulage presque toujours, au moins pour quelque tems, toutes les douleurs ; on peut même la réitérer, si, sans affoiblir beaucoup le malade, elle a diminué la violence du mal.

2°. L'on doit boire très-abondamment de quelque boisson très-adoucissante, comme la tisane N°. 2, les laits d'amandes N°. 4, de l'eau tiede avec un quart ou une cinquieme partie de lait.

3°. Il faut prendre plusieurs lavemens émolliens.

4°. On couvre toute la partie, & les parties voisines, avec des cataplasmes, ou des fomentations émollientes N°. 9.

5°. Il faut mettre dans un bain tiede.

6°. Si, après tous ces secours, la douleur étoit encore violente, & que le pouls ne fût ni plein, ni dur, il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc, ou seize gouttes de laudanum liquide ; & quand on n'a pas ces deux remedes, on jette une quartette d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, séchées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette décoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs ; sur-tout à de violens maux de tête, doivent renoncer au vin ; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guérir, & l'on se trompe très-souvent en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'AI indiqué, dans quelques endroits de cet Ouvrage, les moyens de prévenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladies, & d'empêcher le retour des maux habituels ; j'ajouterai ici quelques observations sur l'usage des principaux remedes, qu'on employe comme des préservatifs généraux, assez régulièrement dans de certains tems, & presque toujours uniquement par habitude, sans savoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifférente que l'usage des remedes ; il est ridicule, dangereux, criminel même

de les négliger, quand ils sont nécessaires ; mais il l'est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede, pris à propos, quand il y a dans la machine quelque dérangement qui occasionneroit dans peu une maladie, l'a souvent prévenue ; mais ce même remede, donné à une personne bien portante, s'il ne la rend pas malade d'abord, lui laisse au moins plus de disposition aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens, qui, ayant malheureusement du goût pour les remedes, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir, abus qui, lors même qu'il ne détruit pas la santé, fait que dans la maladie ce corps à qui les remedes sont devenus familiers, n'en ressent presque plus les effets, & est privé par-là du secours qu'il en auroit reçu, s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De la Saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas. 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu, ou qu'il va survenir dans le corps quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation,

ou quelqu'autre accident, si on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les plaies, les contusions, qu'on saigne une femme grosse, si elle a une toux violente, qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4°. Quelquefois, pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le temps de la détruire par d'autres remedes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernieres raisons dans les premieres, on peut établir que le trop de sang, & un sang enflammé, sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoît l'inflammation du sang par les symptômes qui accompagnent les maladies que cette cause produit; j'en ai parlé, & j'ai en même tems déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptômes qui font connoître que l'on a trop de sang.

C'est 1°. le genre de vie qu'on mene. Si l'on mange beaucoup, si l'on mange des alimens succulens, & sur-tout beaucoup de viande, si l'on boit des vins nourrissans, si en même temps l'on digere bien, si l'on se donne peu de mouve-

ment, si l'on dort beaucoup, si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante, on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan, si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hiver, qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit le plus souvent que de pain, de végétaux, & d'eau, choses peu nourrissantes; puisqu'une livre de pain ne fait peut-être pas plus de sang, chez la même personne, qu'une once de viande, quoique le préjugé général établisse le contraire. 2°. La cessation de quelque hémorragie à laquelle on étoit accoutumé. 3°. Un pouls plein & fort, des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre, & qui n'a pas chaud. 4°. Un teint assez rouge. 5°. Un engourdissement extraordinaire; un sommeil plus profond, plus long, moins tranquille qu'à l'ordinaire; une facilité non accoutumée à se lasser après quelque mouvement ou quelque travail, un peu d'oppression en marchant. 6°. Des palpitations, accompagnées quelquefois d'un abattement total, & même d'une légere défaillance, sur-tout quand on est dans des endroits chauds, ou qu'on a

pris beaucoup de mouvement. 7°. Des vertiges, sur-tout quand on baisse & qu'on releve tout-à-coup la tête, & après le sommeil. 8°. Des maux de tête fréquens, auxquels on n'est point sujet, & qui ne paroissent point dépendre du dérangement des digestions. 9°. Un sentiment de chaleur, assez généralement répandu par tout le corps. 10°. Une espece de démangeaison picquante & générale, dès qu'on a un peu chaud. 11°. Des hémorragies fréquentes, & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes; il faut le concours de plusieurs, & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très-différente, & toute opposée au trop de sang.

Quand, par ces symptômes, on s'est assuré que ce trop existe réellement, on fait alors, avec grand succès, une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas, la saignée n'est pas nécessaire; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres, très-fortes, dont les seuls médecins peuvent juger.

1°. Quand on est dans un âge très-

avancé, ou dans la premiere enfance. 2°. Quand la perſonne eſt naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle a été affoiblie par des maladies, ou par quelqu'autre accident. 3°. Quand le pouls eſt petit, mou, foible, intermittent; que la peau eſt pâle. 4°. Quand les extrémités du corps ſont ſouvent foibles, & enflées avec molleſſe. 5°. Quand on mange peu depuis long-tems, ou des alimens peu ſucculens, & qu'on diſſipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis long-tems l'eſtomac dérangé, que la digeſtion ſe fait mal, que par là même il ſe forme peu de ſang. 7°. Quand on a quelque évacuation conſidérable, par des hémorragies quelconques, ou par la diarrhée, les urines, les ſueurs: quand les criſes d'une maladie ſont déjà faites par quelqu'une de ces voies. 8°. Quand on eſt dès long-tems dans une maladie de langueur, & qu'on a beaucoup d'obſtructions qui empêchent la formation du ſang. 9°. Quand on eſt épuiſé, quelle qu'en ſoit la cauſe. 10°. Quand le ſang eſt pâle & diſſous.

§. 542. Dans tous ces cas, & dans quelques autres moins fréquens, une ſeule ſaignée jette ſouvent dans un état abſolument incurable, & les maux qu'elle fait ne ſe réparent point. Il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit, quelque robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent la force de la circulation, & par là engraissent d'abord; ensuite, en affoiblissant trop, & en détruisant enfin des digestions, jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, & par là rendent catarreux. Elles affoiblissent le genre nerveux, & par là rendent sujets aux vapeurs, à l'hypocondrie, à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée; au contraire, quand elle n'est pas assez considérable pour affoiblir sensiblement, elle paroît donner du bien être; mais, je le répete, il n'en est pas moins vrai que quand elle n'est pas nécessaire, elle est nuisible, & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire que quelques jours après l'on a plus de sang, c'est à-dire, que l'on est plus pesant qu'auparavant, & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai; mais ce fait même, cette augmentation de poids après la saignée, dépose contr'elle, c'est une preuve que les évacuations naturelles se sont moins bien faites, & qu'il est resté dans le corps des humeurs qui doivent en sortir. L'on

a bien la même quantité de sang, & au-delà, mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé ; & cela est si vrai, que si la chose étoit autrement, si quelques jours après la saignée, on avoit une plus grande quantité de sang semblable, on pourroit démontrer que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer, par une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter (voy. § 540, N°. 1) ; & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diete très-frugale, de légumes, de fruits, de pain & d'eau; prendre quelques bains de pieds tiedes, faire usage soir & matin de la poudre N°. 20, boire de la tisane N°. 1, peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, ou elles pourront se passer de la saignée ; ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à

l'époque ordinaire, quand l'habitude en eſt déjà invétérée.

§. 545. L'on voit, en frémiſſant, que quelques perſonnes ſont ſaignées, dix-huit, vingt, vingt-quatre fois, dans deux jours; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces obſervations prouvent, à coup ſûr, toujours l'ignorance du médecin ou du chirurgien; & ſi le malade en réchappe, on doit admirer les reſſources de la nature, qui ne ſuccombe pas ſous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple eſt perſuadé que la premiere ſaignée ſauve la vie; mais pour ſe convaincre de la fauſſeté de ce préjugé, il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & l'on verra malheureuſement tous les jours le contraire, & pluſieurs perſonnes mourir après la premiere ſaignée qu'on leur a faite. Si ce principe étoit vrai, il ſeroit impoſſible que perſonne mourût de ſa premiere maladie, ce qui arrive journellement. Il eſt important de détruire cette prévention, parce qu'elle a des influences fâcheuſes; la foi qu'on a à cette ſaignée fait qu'on veut la garder pour les grands dangers; & on la differe tant que le malade n'eſt pas fort mal, dans l'eſpérance que, ſi l'on peut s'en paſſer, on la conſervera pour une autre occaſion. Cependant

dant le mal empire, on saigne, mais trop tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades qu'on a laissé mourir, afin de réserver la premiere saignée pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la premiere saignée & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne au malade une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des Purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette derniere voie est beaucoup plus naturelle que la premiere, qui ne se fait que par un mouvement violent & souvent très-fatiguant; j'ai vu un grand nombre de maux de nerfs très-fâcheux, qui n'avoient d'autre cause qu'un émétique donné mal-à-propos, ou mal administré. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement; mais excepté ces cas-là (j'en ai déjà indiqué quelques-uns), il faut se contenter des remedes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer, la langue & les dents

fales ; des rapports défagréables, des vents, des gonflemens.

2°. Un manque d'appétit, qui s'accroît peu-à peu fans fievre, & qui dégénere en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reſte du jour, ſuppoſé qu'elles ne dépendent point d'une groſſeſſe, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs ſeroient inutiles ou nuiſibles.

4°. Des vomiſſemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un ſentiment de peſanteur dans l'eſtomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquiétude, de mauvaiſe humeur, de triſteſſe.

7°. Des maux d'eſtomac, ſouvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des aſſoupiſſemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irrégularité dans les ſelles, qui ſont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant pluſieurs jours, après leſquels il ſurvient une conſtipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptômes, ou quelques-uns de ces symptômes, font connoître le besoin de purger chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies fréquentes de vomir, les vomissemens même, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émétique sera utile; mais quand ces accidens n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particuliérement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émétique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fievre. 3°. Quand la nature est occupée de quelqu'autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant les sueurs critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans des obstructions invétérées que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent.

5°. Quand les nerfs ſont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas dans leſquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas ſont 1°. une grande quantité de ſang (voy. §. 540.) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation ſe fait beaucoup plus fortement, & les vaiſſeaux de la tête & de la poitrine ſe rempliſſant extrêmement de ſang, pourroient ſe rompre, ce qui tueroit ſur le champ, comme il eſt arrivé plus d'une fois. On ne doit point, 2°. par la même raiſon, l'ordonner à ceux qui ſont ſujets à des ſaignemens de nez, à des crachemens ou à des vomiſſemens de ſang, aux femmes qui ont des pertes, à celles qui ſont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émétique ou un purgatif trop âcre, & qui agiſſent avec une violence exceſſive, ſoit par la violence des efforts, des douleurs, des convulſions, des évanouiſſemens qui en ſont ſouvent la ſuite, ſoit par la prodigieuſe évacuation qu'ils procurent (c'eſt ce qu'on appelle *ſuperpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'eſt que trop aiſé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui eſt preſque toujours conduit par des mains meurtrieres, l'on

doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons âcres (voy. §. 533), c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiede, de lait, d'huile, de décoctions d'orge, des laits d'amande, des lavemens émolliens avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fiévreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayans, en donnant les mêmes remedes calmans prescrits en parlant des douleurs aiguës, §. 536, N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fievre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscade de thériaque dans les lavemens.

Si les vomissemens sont excessifs, sans diarrhée, il faut multiplier les lavemens émolliens, avec de l'huile, sans jaunes d'œufs, & mettre dans un bain tiede.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés ont les mêmes inconvéniens que les fréquentes saignées; ils ruinent les diges-

tions, l'estomac ne fait plus ses fonctions, les intestins deviennent paresseux, & l'on est sujet à des coliques très-violentes; le corps ne se nourrit pas, la transpiration se dérange, il survient des fluxions, des maux de nerfs, une langueur générale, & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irréparable à la santé des enfans par les purgatifs pris mal-à-propos. Ils les empêchent d'acquérir toutes leurs forces; souvent ils dérangent leur crue, ils ruinent leurs dents, jettent les jeunes filles dans les oppilations, & quand elles en sont déjà atteintes, ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu, qu'il faut purger quand on n'a pas appétit; mais cela est faux très-souvent, & la plupart des causes qui détruisent l'appétit ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elles augmentent.

Les personnes, dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guérir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord, mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoiqu'ils enlevent une

partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant, & en réitérant les purgatifs, le mal eſt bientôt incurable, & la ſanté perdue. L'on guérit par des remedes tout oppoſés. Ceux du §. 272 ſont très-utiles.

§. 554. L'uſage des ſtomachiques préparés avec l'eau-de-vie, l'eſprit de vin, l'eau de ceriſe, eſt toujours dangereux, malgré le ſoulagement que ces remedes procurent d'abord dans quelques maux d'eſtomac; ils détruiſent réellement peu-à-peu cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digeſtion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555. L'on peut ſouvent ſe paſſer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroiſſent néceſſaires, en ſe retranchant un repas par jour pendant quelque tems, en ſe privant de tous les alimens nourriſſans, & ſur-tout de ceux qui ſont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens ſervent auſſi à ſurmonter, ſans purgation, les différens mal-aiſes qu'on éprouve ſouvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de ſe purger.

§. 556. Les remedes N°. 34 & 35

ſont les émétiques les plus sûrs. La poudre N°. 21 eſt un bon purgatif, quand il n'y a point de fievre.

Les doſes marquées conviennent pour un homme fait, d'un tempérament vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois pour qui ces doſes ſeroient inſuffiſantes, on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais ſi alors elles n'operent pas, il faut bien ſe garder de doubler & de tripler, comme on le fait quelquefois, ſans réuſſir à purger, & au riſque de tuer le malade, comme il eſt arrivé ſouvent. L'on doit, dans ces cas, donner de grandes doſes de petit-lait miellé ou d'eau tiede, dans un pot de laquelle on met une once ou une once & demie de ſel de cuiſine, & on boit cette doſe à petits coups, en ſe promenant.

Les montagnards, qui ne vivent preſque que de lait, ont les fibres ſi peu ſenſibles, qu'il faut pour les purger des doſes qui tueroient tous les payſans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais des hommes qui prennent tout-à-la-fois juſqu'à vingt, & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine, dont un grain ou deux ſuffiroient pour empoiſonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on eſt commandé par une maladie preſſante, on purge en tout tems, & à toute heure; mais quand on eſt à peu près maître du tems, il faut éviter les ſaiſons extrêmes, c'eſt-à-dire les très-grandes chaleurs, ou les très-grands froids, & ſe purger le matin, ou au moins à jeun, afin que les remedes ne trouvent pas d'embarras dans l'eſtomac. Toute autre conſidération, relativement aux aſtres ou à la lune, eſt ridicule, & dénuée de tout fondement. Le peuple redoute les remedes pendant la canicule; ſi c'étoit par la raiſon de la chaleur, il ſeroit pardonnable, mais c'eſt par un préjugé aſtrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui que les jours caniculaires ſont éloignés de trente ſix jours de ceux auxquels on donne ce nom; & il eſt triſte que dans un ſiecle auſſi éclairé, l'ignorance du peuple ſoit auſſi craſſe à cet égard, & qu'il en ſoit encore à croire que l'effet des remedes dépend du ſigne ſous lequel ſe trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé eſt cependant encore ſi enraciné à cet égard, qu'il n'eſt que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *ſigne*, ou le quartier favorable, pour faire un remede qui ſeroit néceſſaire cinq ou ſix jours plutôt. D'autres fois on fait le

remede auquel le jour *eſt bon*, & non pas celui qui ſeroit bon à la maladie ; c'eſt ainſi qu'un ignorant faiſeur d'almanachs décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émétique, ou ſe purger, il faut s'y préparer au moins vingt-quatre heures à l'avance en ne prenant que peu d'alimens, & en buvant quelques verres d'eau tiede, ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émétique, il ne faut boire que quand il commence à agir, mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiede, ou, ce qui vaut mieux, de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations, on eſt en uſage de prendre du bouillon pendant qu'elles agiſſent ; mais de l'eau tiede ſucrée ou miellée, ou un thé de fleurs de chicorée, ſeroit quelquefois plus convenable.

§. 559. Comme l'eſtomac ſouffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes, il faut ſe ménager pendant quelques jours, après les avoir pris, tant pour la quantité que pour la qualité des alimens.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de précaution, bouillons, petit-lait, eaux, &c. qui ſont

peu en usage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale, c'est que, quand on prend ces remedes, il faut avoir un régime assortissant, & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit-lait pour se rafraîchir, & l'on s'interdit pendant qu'on le boit les légumes, les fruits, la salade, l'on ne prend que les meilleures viandes, des jardinages au bouillon, des œufs, du bon vin : c'est détruire, par les alimens qui échauffent, le bien qu'on attend du petit-lait qui rafraîchit.

L'on veut se rafraîchir par des bouillons, & l'on y met des écrevisses qui échauffent puissamment, ou du cresson qui échauffe aussi : c'est manquer son but. Heureusement, dans ce cas, une erreur en répare souvent une autre ; & ces bouillons, qui ne sont pas rafraîchissans, font beaucoup de bien ; parce que la cause des accidens ne demandoit pas des rafraîchissans, comme on l'avoit cru.

La médecine du Public, qui malheureusement n'est que trop suivie, est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une, parce que j'en ai vu de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraîchissant, quoique leur odorat, leur goût & leur raison, leur

d ſent le contraire ; c'eſt l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préſervatif le plus sûr, le plus à la portée de tout le monde, c'eſt d'éviter tous les excès, & ſur-tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour ſe bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on eſt capable ; l'habitude eſt priſe, il eſt difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'impoſer la loi de ne manger que par faim, & jamais *par raiſon* : parce que, excepté dans un très-petit nombre de cas, la raiſon dit toujours de ne pas manger, quand l'eſtomac répugne aux alimens. Une perſonne ſobre eſt capable de travaux, je dirois même d'excès en différens genres, dont les gens qui mangent plus ſont abſolument incapables ; la ſeule ſobriété guérit des maux preſqu'incurables, & rétablit les ſantés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Inoculation de la petite-vérole & de la rougeole.

§. 562. L'INOCULATION eſt cette opération par le moyen de laquelle, en mettant un peu de pus, pris des boutons mûrs d'une perſonne qui a la petite-vérole, dans une légere inciſion faite à la peau d'une perſonne qui ne l'a pas eue, on lui procure cette maladie.

§. 563. Cette méthode eſt en uſage, depuis un tems immémorial, à la Chine & dans les grandes Indes; on l'emploie, depuis pluſieurs ſiecles, dans la Géorgie & dans la Circaſſie; elle a été introduite à Conſtantinople il y a un ſiecle; elle eſt établie, depuis très-long-tems, dans quelques provinces de l'Afrique, & il y a quelques pays en Europe même (*a*), dans leſquels on employoit, ſans qu'on

(*a*) Le pays de *Galles*, le comté de *Meurs*, quelques provinces de la *Suede* & du *Danne-marck*.

ſache depuis quand, des méthodes d'inoculer, qui ne different de la méthode uſitée aujourd'hui que par la façon d'inférer le venin de la petite-vérole. Enfin cette méthode fut apportée en Angleterre en 1721, par une femme de beaucoup d'eſprit, Milady VORTELEY MONTAGUE, qui avoit été témoin du ſuccès avec lequel on l'employoit à Conſtantinople, où M. MONTAGUE, ſon mari, étoit ambaſſadeur.

De Londres, l'inoculation ſe répandit dans le reſte de l'Angleterre: on la porta dans les colonies en Amérique (il étoit bien juſte qu'après leur avoir porté le mal, on leur portât le remede), & ſucceſſivement on l'a eſſayée dans la plupart des Etats de l'Europe. Elle a eſſuyé des contradictions preſque dans tous; ce fut toujours le ſort de toutes les nouveautés utiles. Dans quelques-uns, elle les a ſurmontées & s'eſt ſolidement affermie; dans quelques autres elle chancelle encore: il y en a où elle a été rejettée après y avoir été décriée par des imprudences; & ce n'eſt que du tems, ſeul vrai deſtructeur des préjugés, qu'on doit eſpérer ſon établiſſement univerſel.

§. 564. Il paroît d'abord fort extraordinaire de penſer à donner une maladie à quelqu'un qui ſe porte bien, &

il faut ſans doute de fortes raiſons pour ſe décider à prendre ce parti. Ces raiſons ſont tirées des caracteres de la petite-vérole, des circonſtances qui influent ſur l'iſſue de cette maladie, & des ſuccès de l'inoculation.

§. 565. Les caracteres de la petite-vérole, qui prouvent l'utilité de l'inoculation, ſont premiérement ſa généralité : le plus grand nombre des hommes l'a une fois en ſa vie ; il n'y en a pas une quinzieme partie qui, parvenus à l'âge de maturité, en aient été exempts. Secondement, quand on en a été attaqué une fois, on ne l'eſt pas une ſeconde. Je ſais qu'on cite quelques exemples du contraire, mais ils ſont ſi rares, qu'ils ne ſont preſque pas une exception à la généralité de la regle. En troſieme lieu, la petite-vérole, conſidérée dans ſa généralité, eſt une maladie très-dangereuſe ; & ſi elle eſt très-douce, dans certains tems & pour beaucoup de gens, elle eſt funeſte pour d'autres & dans d'autres tems. Des calculs exacts ont démontré à de bons obſervateurs, & démontreront, par-tout & en tout tems, à tous ceux à qui l'on peut démontrer quelque choſe, que juſqu'à préſent cette maladie tuoit au moins la ſeptieme partie des perſonnes qu'elle

attaquoit ; & perſonne n'ignore que pluſieurs de ceux qui échappent, reſtent défigurés, eſtropiés, ou languiſſans le reſte de leur vie.

§. 566. Les ennemis de l'inoculation (car l'inoculation a des ennemis) ont voulu infirmer la vérité de ces propoſitions. Ce n'eſt point ici le lieu de faire voir tous les ſophiſmes de leurs argumens ; mais j'en appelle hardiment au témoignage de la voix publique, & au ſentiment intime de chaque individu qui n'aura point encore été prévenu ſur cette matiere, & dont on n'aura point imbu l'eſprit de faux préjugés, ou alarmé la conſcience par des ſcrupules chimériques. Quiconque n'a pas eu la petite-vérole, la craint, parce qu'il ſait que chacun doit l'avoir, & qu'elle eſt dangereuſe ; quiconque l'a eue ne la redoute plus, parce qu'il ſait qu'on ne l'a pas deux fois.

§. 567. Si la petite-vérole étoit toujours bénigne, il auroit été inutile de l'inoculer ; ſi elle étoit toujours maligne, on n'auroit pas oſé le faire ; mais on a vu qu'elle étoit quelquefois très-douce, d'autrefois très-cruelle ; on a obſervé les circonſtances dont paroiſſoit dépendre cette différence ; & on en a conclu qu'en la donnant dans les cir-

conſtances dans leſquelles on avoit remarqué qu'elle étoit favorable, on en éviteroit le danger. Ce raiſonnement étoit exact, & l'événement l'a juſtifié. Il falloit même que ce raiſonnement fût bien naturel, puiſque l'inoculation ſe pratiquoit dans les trois parties de l'ancien monde, ſans aucune communication entre les lieux où elle ſe pratiquoit; & ce ſingulier concours paroîtra, je crois, à quiconque voudra bien l'examiner ſans préjugé, un argument très-fort en faveur de cette méthode.

§. 568. Le parallele entre la petite-vérole naturelle & la petite-vérole inoculée ne pouvoit pas mieux s'établir qu'en comparant les regiſtres de deux hôpitaux, conſacrés l'un à l'une, l'autre à l'autre de ces deux maladies, & c'eſt ce qu'on a fait à Londres. Le relevé des regiſtres de vingt ans a fait voir que dans l'hôpital de la petite-vérole naturelle, de neuf malades il en meurt deux; & dans celui de la petite-vérole inoculée, de trois cents quarante-cinq, il en meurt un.

Il eſt bien vrai que la petite-vérole n'eſt pas par-tout auſſi meurtriere que dans cet hôpital, & il faut s'en tenir à cet égard aux obſervations de MM. JURIN & SCHEUCZER, & établir d'a-

près les relevés qu'ils ont pris de plusieurs nécrologes de villes & de campagne, que de treize personnes qui ont la petite-vérole naturelle, il en meurt deux; ainsi la proportion entre le nombre des morts & des malades, dans la naturelle, étant de deux à treize, & dans l'inoculée, de deux à six cents quatre-vingt & dix, l'avantage de l'inoculation sur la petite-vérole naturelle est déterminé par la proportion de six cents quatre-vingt-dix à treize, ou de cinquante-trois & un treizieme à un; & je suis convaincu que ce calcul est encore au-dessous des avantages réels de l'inoculation, dirigée par des médecins habiles, qui seuls peuvent la conduire avec connoissance de cause, & qui, loin de perdre un malade sur trois cents quarante-cinq inoculés, inoculent des milliers de personnes sans en perdre aucune; mais j'ai cru ne devoir faire le calcul que sur ce pied-là, afin d'éviter tout reproche de prévention. D'ailleurs, il offre encore un avantage assez considérable pour être décisif; & il suffira, sans doute, à tout pere raisonnable & sensible, de savoir que l'espérance de conserver son enfant, en l'inoculant, est à celle de le conserver en attendant la petite-vérole naturelle, comme cinquante-trois à un, pour qu'il ne balance pas

sur le parti qu'il doit prendre. Il suffira au prince de savoir que de six cents quatre-vingt-dix de ses sujets il en mourra au moins cent & six par la petite-vérole, & que si on les inoculoit, il n'en mourroit que deux sur ce même nombre, pour le déterminer à encourager l'inoculation. Cette épargne de cent & quatre hommes ne lui paroîtra sûrement point à négliger, s'il mérite véritablement le titre de pere de ses peuples.

Quand on admettroit même la proportion la plus défavorable à l'inoculation, trouvée en Ecosse, celle d'un mort sur cent soixante-quatre inoculés; quand on diminueroit un peu la mortalité de la petite-vérole naturelle, que la bonne méthode de la conduire, devenue plus générale, a en effet un peu diminué, & qu'on la réduiroit à un sur dix, au lieu d'un sur sept, l'épargne seroit toujours de quinze sur cent soixante-quatre, & de soixante-quatre sur six cents quatre-vingt-dix.

Il ne faut point oublier, en pesant les avantages de l'inoculation, que le danger de mort n'est pas le seul, comme je l'ai déjà dit, qui accompagne la petite-vérole; elle laisse quelquefois des suites plus fâcheuses que la mort même; & les avantages de l'inoculation, à cet égard, suivent une proportion plus considérable

encore que celle que je viens d'établir par rapport à la mortalité.

§. 569. On a publié un gros volume & un gros supplément, qu'on pourroit appeller les martyrologes, ou même les nécrologes de l'inoculation, dans lequel on a rassemblé, avec beaucoup de soin, tous les accidens arrivés en conséquence de l'inoculation, ou après l'inoculation, car on n'a point fait cette distinction si nécessaire. Ce sont les ouvrages des inoculateurs qui ont fourni presque tous les matériaux de ce livre, dont il ne faut point s'effrayer, quoiqu'il paroisse destiné à produire cet effet. Il prouve seulement que l'inoculation n'ôte pas entiérement le danger de la petite-vérole, & aucun inoculateur sensé ne l'a jamais dit; cela ne peut être échappé qu'à quelqu'ensthousiaste, car l'inoculation en a aussi, comme des ennemis: mais il n'infirme pas le moins du monde la vérité que j'ai établie, c'est qu'elle se diminue extrêmement: vérité irréfistiblement démontrée, & dont les inoculateurs ne s'occupent presque plus: le bâtiment est fini, s'il m'est permis de le dire, & l'on voit sans crainte les différens orages qui peuvent l'assaillir, mais dont aucun ne l'ébranlera.

Il n'y a que l'étourderie ou l'ignorance

des inoculateurs qui puiſſent lui nuire ; car, comme je l'ai déjà dit, & je le réitere plus poſitivement, il en eſt de l'inoculation comme de toutes les opérations humaines ; on ne peut s'en promettre un heureux ſuccès que quand elles ſont faites avec prudence, & par des mains habiles ; il ne ſuffit pas d'inoculer, pour éloigner le danger de la petite-vérole, il faut inoculer à propos ; ſans cela le ſeul avantage qu'on retire de l'inoculation, c'eſt que l'application du venin au bras ou à la jambe étant ſans danger & l'impreſſion de ce même venin porté avec l'air ou la ſalive dans la petite-vérole naturelle ſur quelqu'organe intérieur, étant très-dangereuſe, on évite, par l'inoculation, cette cauſe de danger ; & c'eſt une cauſe très-grave & très-fréquente, dont l'abſence a donné à l'inoculation, lors même qu'elle a été faite ſans ſoins, ſans préparation, des avantages conſidérables ſur la petite-vérole naturelle. Mais il en reſte tant d'autres, qu'il n'eſt point ſurprenant ſi l'inoculation mal faite, c'eſt-à-dire, faite ſans avoir négligé ces autres cauſes de danger, eſt devenue funeſte. C'eſt à les connoître, & à les éviter toutes, autant au moins que cela eſt accordé aux lumieres toujours bornées des hommes, que con-

siste le secret de l'inoculation. Il a deux parties, le choix d'un sujet bien constitué, naturellement prêt, & la préparation de celui qui ne l'est pas.

§. 570. Les regles qui dirigent dans ce choix & dans cette préparation, sont fondées sur les observations qui ont fait connoître quelles étoient les dispositions des sujets qui avoient la petite-vérole heureuse, & de ceux qui l'avoient fâcheuse.

Quand on trouve des sujets, & il y en a plusieurs, chez lesquels toutes les dispositions favorables sont réunies, sans aucun mélange des défavorables, ils sont préparés naturellement.

Il y en a d'autres auxquels une partie de ces dispositions manquent : l'inoculateur emploie, pour les leur procurer, les remedes dont l'expérience a démontré l'efficacité dans des cas semblables ; & comme la connoissance de ces dispositions fâcheuses, & des moyens d'y remédier, suppose celle de toute la médecine, on sent pourquoi il n'y a que les médecins qui puissent déclarer un sujet propre ou non propre pour l'inoculation, & régler la préparation.

Quand les indispositions qui auroient pu rendre la petite-vérole dangereuse, sont détruites, quand le sujet a acquis les dispositions physiques nécessaires pour l'avoir heureuse, il est préparé.

Ceux auxquels l'inoculateur juge qu'on ne peut, par aucun moyen, donner ces dispositions, sont des sujets absolument impropres; & il n'est pas permis de hâter chez eux l'époque d'une maladie qui doit vraisemblablement leur être funeste. L'on doit sur-tout éviter de regarder l'inoculation comme un remede; il est arrivé quelquefois que la petite vérole l'a été, & a accommodé des santés languissantes: mais on ne peut pas prévoir cet effet avec assez de certitude pour en faire un motif & le hasarder. Ce sont des imprudences semblables qui ont occasionné les premiers malheurs de l'inoculation, & qui continuent à la décréditer: on l'employa pour guérir un étique incurable, dont elle précipita la mort; fut on juste en la rendant comptable de sa vie?

§. 571. On peut ranger les causes qui rendent la petite-vérole fâcheuse sous quelques chefs principaux.

1°. L'âge. Elle est d'autant plus heureuse, toutes circonstances d'ailleurs égales, qu'on l'a plus jeune: l'âge en augmente le danger; l'on voit cependant les vieillards l'avoir fort douce, & on l'a inoculée, avec succès, depuis l'âge de trois mois jusqu'à celui de soixante-deux ans.

2°. La complication d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, sous lesquelles je comprends pour les femmes le tems des regles, de la grossesse, & des couches; & pour tout le monde l'usage de certains remedes, qui, pris avant la petite-vérole, ont paru la rendre fâcheuse.

3°. L'air. Il est certain qu'il y a des endroits dans lesquels elle est plus fâcheuse que dans d'autres; les saisons extrêmement chaudes & extrêmement froides, en augmentent le danger, quand elle est un peu considérable; car celles qui sont très-légeres bravent toutes les saisons. Il regne quelquefois des épidémies, d'autres maladies très-générales, qui, se compliquant chez quelques sujets avec la petite-vérole, en augmentent beaucoup le danger.

4°. La crainte. On sait qu'elle empire tous les maux, & quand on craint cette maladie, ce sentiment va en augmentant avec l'âge, & il a les influences les plus funestes, si l'on est attaqué dans un tems où elle est fâcheuse, dans un tems où l'on n'est pas bien portant, quand on est dans des circonstances défavorables, quand on se trouve éloigné du seul médecin pour qui l'on ait de la confiance.

Le

Le chagrin de la prendre dans un tems où il ſeroit important de vaquer à des affaires qui ne ſouffrent pas de renvoi, peut auſſi l'aggraver conſidérablement.

5°. La privation des bons ſecours & l'abondance des mauvais.

§. 572. On voit par ce que je viens de dire, que, puiſque tant de circonſtances peuvent rendre la petite-vérole funeſte pour une perſonne qui, dans d'autres tems, l'auroit eue heureuſe, le grand avantage de l'inoculation conſiſte à la donner dans un tems où aucune de ces circonſtances n'exiſte. C'eſt cette abſence de toutes les circonſtances défavorables qui détermine le véritable moment de cette opération.

§. 573. Par rapport à l'âge, on pourra inoculer les enfans, ou dès les premiers mois de leur vie, avant qu'ils commencent à ſouffrir pour l'éruption des dents, [méthode uſitée en Aſie, dans quelques endroits en Angleterre, accréditée par de très-grands médecins, déſapprouvée par d'autres; mais contre laquelle je conſerve quelques doutes qui ne m'ont pas permis de l'employer encore] (*a*),

(*a*) Depuis la troiſieme édition de cet ouvrage, j'ai inoculé une jeune fille âgée de près de cinq mois, & cela réuſſit auſſi bien

ou depuis qu'ils ont poussé leurs vingt premieres dents, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, & même plus tard, quand on ne l'a pas fait avant cette époque. Mais il ne convient point d'inoculer les filles depuis cet âge, ou plutôt depuis le moment où elles paroissent entrer dans la crise, quelquefois très-longue, du développement de la puberté, jusqu'à ce que les regles aient paru & soient bien établies. Quoique cette crise soit bien moins marquée chez les jeunes garçons, elle a cependant lieu aussi pour eux, & elle est accompagnée, chez quelques-uns, de symptômes assez sensibles: ainsi il y a de la prudence, pour certains sujets, à ne pas placer l'inoculation précisément dans cette période de leur vie.

Par rapport à la santé, on prendra le tems où le sujet se porte très bien, sans avoir cependant cet excès de force

qu'il est possible; elle pousſa la petite-vérole pendant qu'on la promenoit dans les jardins, le huitieme jour; elle en eut très-peu, elle l'eut très-belle, mais c'étoit l'enfant le plus sain, le plus fort, le mieux constitué qu'il soit possible: il ne faut point conclure de cet exemple à la généralité, & je continue à croire que cet âge tendre n'est pas celui qu'il faut choisir pour inoculer.

qui, au moment où l'on va prendre une fievre inflammatoire, eſt une diſpoſition nuiſible, à laquelle il faut remédier par la préparation.

Par rapport à l'air, on choiſira le moment où la ſaiſon eſt la plus tempérée; & dans ce pays, le commencement de l'automne, ou plutôt la fin de l'été, m'a paru mériter la préférence, parce qu'alors les enfans ſont ordinairement bien mieux portans qu'au printems. Le grand air dans lequel ils ont vécu, le mouvement qu'ils ont pris, les fruits qu'ils ont mangés, leur donnent une diſpoſition bien plus favorable que celle qu'ils ont à la fin de l'hiver, époque à laquelle ils ſont ſouvent incommodés, & qui exige par-là même plus de préparation qu'en automne. Si l'on vit dans des endroits où la petite-vérole ſoit conſtamment mauvaiſe, il eſt à préſumer que cela dépend d'un vice permanent dans l'air, & il faut aller inoculer ailleurs.

On ne doit point inoculer dans le lieu même où regne une épidémie de petites-véroles très-meurtrieres.

S'il regne quelqu'autre maladie épidémique, on doit faire attention ſi elle attaque les enfans: ſi elle ne les attaque pas, on peut hardiment les inoculer; ſi elle les attaque, il faut ou diffé-

rer, ou les transporter ailleurs; ou si l'on ne peut ni différer ni les transporter, on doit joindre, à la préparation que leur tempérament paroît exiger, les secours indiqués pour prévenir la maladie épidémique.

Quand l'épidémie est très-générale, qu'il y en a plusieurs différentes, & que la multitude des malades prouve l'insalubrité de l'air, on ne doit pas inoculer; je n'ai pas voulu le faire ici au printems de 1766.

§. 574. Après tout ce que j'ai dit, ce qui me reste à dire sur la préparation, est bien court; parce que, je le réitere, je ne me propose point de mettre des parens à même d'inoculer eux-mêmes leurs enfans, ce seroit pour eux une entreprise très-téméraire; je n'ai de but que celui de leur prouver l'utilité de cette méthode, par des raisons tirées de la nature même des choses & de l'expérience, & de présenter aux personnes, appellées par leur vocation à la diriger, sans l'avoir faite encore, les principaux objets sur lesquels ils doivent porter leur attention.

§. 575. Quand le sujet est dans l'âge le plus favorable, depuis trois ans jusqu'à dix ou douze, & qu'il est bien portant, une diminution dans les alimens, & un choix d'alimens qui ne

soient ni fort nourrissans, ni gras, ni salés, ni âcres, pendant quinze jours ou trois semaines; la privation du vin & du café, s'ils ont déjà, à cet âge, le malheur d'être accoutumés à en faire usage; des bains de jambes tiedes, pendant ce même tems; ou même, s'ils ne paroissent pas avoir la peau souple, cinq ou six bains de tout le corps, & enfin une purgation la veille de l'opération, forment toute la préparation.

Le choix des alimens consiste principalement à ne leur donner que peu de viande, & seulement des viandes blanches; mais à les faire vivre principalement de légumes & de fruits, & à ne leur laisser boire que de l'eau, ou du lait coupé avec de l'eau, ou du petit-lait. L'on peut voir ce que j'ai déjà dit §. 220, sur la préparation convenable pour avoir la petite-vérole heureuse.

Quand l'enfant est très-vigoureux & paroît sanguin, on doit lui faire une ou deux saignées, & lui faire prendre du nitre soir & matin, pendant tout le tems de la préparation; ces précautions sont nécessaires pour prévenir l'inflammation, que le venin de la petite-vérole produit très-aisément dans des corps si vigoureux.

En inculquant la nécessité de la diete,

je crois devoir inculquer auſſi celle de ne pas la pouſſer trop loin : il faut que l'enfant, à la fin de la préparation, ſe ſente plus léger, plus gai, mais il ne faut pas qu'il ait perdu ſes forces. C'eſt en outrant la diete qu'on a dérangé la ſanté de pluſieurs enfans, ſur-tout qu'on leur a gâté l'eſtomac.

Je ne décrirai point ici les ſignes d'une bonne ſanté ; ils ſont connus de ceux qui doivent juger de l'inoculation : je dirai ſeulement que quand j'ai trouvé des enfans qui étoient gais, qui avoient l'appétit régulier, le ſommeil tranquille, l'haleine douce, le ventre mou, & dont la peau ſe cicatriſe aiſément, quand elle a été entamée, je les ai inoculés hardiment.

§. 576. Quand l'enfant qu'on propoſe à l'inoculation n'eſt pas bien portant, on doit commencer par lui rendre la ſanté, avant que d'examiner ſi on l'inoculera ; mais les moyens qu'on emploie pour cela ne regardant point particuliérement l'inoculation, ils ſont du reſſort de la médecine pratique en général, & en ſuppoſent une connoiſſance exacte.

Il y a un cas très-difficile ; c'eſt quand il s'agit d'un enfant dans la famille duquel la petite-vérole eſt meurtriere, & dont elle a tué pluſieurs freres ou plu-

ſieurs ſœurs. Il faut, avant que de les inoculer, s'être bien aſſuré de la cauſe de ce danger, & cet examen eſt toujours très-difficile, peut-être même qu'il eſt impoſſible, quand on n'a pas obſervé ſoi-même la maladie d'un des morts. Quand on a découvert cette cauſe, il faut la combattre long tems par les remedes qu'elle exige; & ſouvent ils ſont très-oppoſés au régime rafraîchiſſant qui fait la préparation ordinaire des enfans ſains.

§. 577. Je dois dire quelque choſe de l'opération même. On fait deux inciſions à la peau, une à chaque bras, ou une à chaque jambe, & je préfere les jambes, de la longueur de quelques lignes chacune; on ſe ſert pour cela d'une lancette, ou, ce que je préfere, d'un biſtouri bien tranchant; l'inciſion doit être très-ſuperficielle; il ſuffit qu'on apperçoive, dans le fond, un léger ſuintement ſanguin; quand il coule du ſang pur, l'opération eſt moins bien faite (*a*).

On met, dans cette inciſion, un fil bien imbibé de pus, que l'on couvre avec un emplâtre de diapalme, qu'on aſſujettit avec une compreſſe & une bande, aſſez

(*a*) J'ai fait faire pendant très-long-tems les inciſions de la longueur de quinze ou ſeize lignes; mais depuis lors je les ai faites fort accourcies, & je les réduis à cinq ou ſix.

fortement pour qu'elle ne se dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six, ou quarante-huit heures, cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on y met quelques brins de charpie; si elle n'est pas considérable, on n'y en met point jusqu'à ce qu'elle le devienne, mais on r'applique simplement l'emplâtre avec la compresse & la bande, & on continue ce pansement si simple, toutes les vingt-quatre heures, aussi long-tems que les plaies suppurent; terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, & qui fait le germe de la maladie, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles & légérement tordu, qu'on trempe exactement dans le pus, en le faisant passer & repasser sur plusieurs boutons, gros & bien mûrs, d'une belle petite-vérole, chez un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une aiguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, & on le conserve dans une boîte bien fermée J'ai employé un fil pris vingt-six mois auparavant, qui agit très-efficacement: j'en ai employé souvent de huit ou dix mois, & je les ai trouvés bons; mais en général il vaut

mieux qu'ils soient récents & n'aient que trois ou quatre mois ; de plus récents encore méritent la préférence.

§. 578. Après l'opération, l'enfant continue, pendant plusieurs jours, à se porter parfaitement bien ; on le laisse manger comme pendant la préparation, & il continue à sortir, s'il fait beau tems. Quand les enfans sont encore très-jeunes, on doit avoir soin qu'il ne leur arrive aucun de ces accidens occasionnés par des chûtes ou par des coups, auxquels leur vivacité & leur foiblesse les exposent, & qui, dans cette circonstance, pourroient être plus fâcheux que dans d'autres tems.

Quelquefois le quatrieme, plus ordinairement le cinquieme ou le sixieme jour, l'on sent une douleur sous l'aisselle, si l'on a été inoculé au bras, ou à l'aine, si l'on a été inoculé à la jambe, accompagnée d'un léger engorgement dans les glandes de ces parties, qui dure rarement deux jours entiers, & qui est une preuve certaine que l'on prendra la petite-vérole. On la prend souvent sans avoir eu cette douleur ; mais je n'ai point encore vu qu'après l'avoir éprouvée, on ne prît pas la maladie.

Le sixieme, le septieme, ou le huitieme jour, quelquefois même plus tard,

les inoculés commencent à être las, abattus, dégoûtés, inquiets, &, s'ils ſont fort jeunes, aſſoupis; ils ont un peu de fievre, mal à la tête, quelquefois ſoif, alors ils reſtent en chambre & n'ont plus envie de ſortir. Depuis ce moment, on ne leur donne plus que des grus d'avoine, ou de l'orge, ou quelques-uns des autres alimens indiqués §. 37 & 38, & on leur fait boire une infuſion légere de quelques fleurs convenables, comme ſureau, tilleul, bourrache, avec un peu de lait; ou, s'ils répugnent à ces boiſſons, de l'eau ſimple & du lait; s'ils répugnent auſſi au lait, de l'eau avec un peu de ſirop, ou même de l'eau pure, quand on l'a bonne.

L'on ſue ordinairement beaucoup à cette époque, & au bout de quarante-huit, ſoixante ou ſoixante-douze heures de ce mal aiſe, les premiers boutons paroiſſent, & ordinairement au viſage. Dès qu'ils ont paru, le malade ſe trouve beaucoup mieux, l'éruption continue, le bien-être augmente, & ſouvent, dès le ſecond jour, la fievre ceſſe, & l'appétit revient. On peut alors ajouter un peu de pain aux alimens dont j'ai parlé tout-à-l'heure; mais on ne doit point abandonner ce régime juſqu'à ce que la plus grande partie des boutons ſoient ſecs: alors on

purge le malade, & on recommence à lui donner un peu de viande, puis on le ramene peu-à-peu à son genre de vie ordinaire.

§. 579. Quand la fievre est un peu forte dans les commencemens, & surtout quand elle est accompagnée de maux de tête, d'envie de dormir, ou de maux de reins, on donne un lavement. Un degré de fievre plus fort, dans un enfant robuste, ou dans un adulte, exigent la saignée, plusieurs lavemens, des bains de jambes d'eau tiede, le nitre, les laits d'amandes; & ces secours l'abattent très-promptement.

Au-dessous de trois ans, fort rarement au-dessus, les enfans ont quelquefois un ou deux accès de convulsions aux approches de l'éruption; mais ils n'exigent aucun secours particulier.

§. 580. Le nombre ordinaire des boutons est entre cinquante & quatre cents. J'en ai vu plusieursfois beaucoup moins de cinquante; & trois ou quatre fois, autant que dans une petite-vérole discrete très-abondante.

Quand il y a moins de cinquante boutons, le tems de la suppuration n'occasionne aucune fréquence sensible dans le pouls. Quand il y en a plus, on a ordinairement un peu de fievre & d'in-

quiétude pendant quelques heures ; un lavement y remédie promptement.

Quand le nombre des boutons eſt très-conſidérable, la fievre de ſuppuration eſt marquée, comme dans les petites-véroles diſcretes abondantes ; mais cependant à nombre égal de boutons, autant qu'on peut eſtimer cette égalité, elle eſt moins forte que dans la petite-vérole naturelle ; parce que le même nombre de boutons produit une irritation moins forte ſur un corps aſſoupli & adouci par la préparation que ſur un autre. Quelques lavemens, un peu de manne, de caſſe ou de tamarins y remédient très-bien, & dans ce cas on doit ſuivre les directions indiquées §. 214, & couvrir les boutons, comme je l'ai conſeillé dans la petite-vérole naturelle §. 216. En général, la petite-vérole inoculée ſe traite tout comme la naturelle, dont elle ne diffère que dans le degré.

§. 581. Voilà tout ce que je crois devoir dire dans cet ouvrage ſur cette opération, ſur laquelle je me ſuis fort étendu ailleurs ; & je m'étendrai bien davantage dans la ſeconde édition de *l'inoculation juſtifiée*.

Depuis plus de vingt ans que je l'emploie, je n'ai pas eu un ſeul malade dont la maladie ait eu le plus léger

danger, pas un seul qui ait eu des suites fâcheuses, & pas un seul qui ne m'ait toujours paru très-satisfait d'avoir été inoculé.

Elle a été employée beaucoup plus rarement, mais avec le même succès, à Zurich, à Berne (*a*), à Basle, à Neuchâtel, à Winterthour, dans presque toutes les villes de ce pays.

Plus je l'exerce, plus je me convaincs de tous ses avantages, & de la futilité

(*a*) Il est mort un enfant de 12 ans l'année derniere (1769) à Berne entre les mains d'un habile médecin du voisinage, qu'on avoit fait venir pour cette opération; mais ce n'est la faute, ni de l'inoculation, ni de l'inoculateur, à qui, malgré toutes les précautions qu'il prit pour être informé exactement, on laissa ignorer que l'enfant avoit eu pendant plus d'un an des dartres très-fortes, & qu'une coqueluche qu'il avoit eue dix-huit mois auparavant, l'avoit jeté dans une espece de fievre étique. Passant à Berne à cette époque, j'avois été consulté, & je l'avois vu crachant du pus, & dans un état tel que je ne fus pas surpris en apprenant qu'il étoit mort d'une inflammation de poitrine dans le tems de l'éruption. La prévention qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque à inoculer, & l'envie de faire inoculer un enfant chéri pour lequel on craignoit beaucoup la petite-vérole naturelle, fit apparemment illusion aux parens sur le danger de cette réticence.

des objections de ſes adverſaires. La proſcrire, parce qu'elle ne détruit pas entiérement tout le danger d'une maladie très-cruelle, c'eſt manquer de ſens; la proſcrire ou la diffamer, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou par des ignorans, c'eſt manquer d'équité, & ſe livrer à l'eſprit de parti toujours aveugle & toujours mal faiſant.

Si quelque choſe peut nuire actuellement à l'inoculation, c'eſt bien moins les objections de ſes adverſaires, objections dont on a démontré tant de fois la futilité, que les diſſenſions qui ſe ſont élevées dans quelques endroits entre les inoculateurs, même ſur la meilleure façon d'inoculer. Celle que je viens de décrire & que j'ai employée juſqu'a préſent, avec le ſuccès le plus heureux & le plus conſtant, eſt celle à laquelle je me tiendrai toujours, & ſans blâmer aucune des autres, je crois, après un examen réfléchi très attentivement, dont je rendrai compte ailleurs, que c'eſt celle qui mérite la préférence. Je n'oſerois peut-être pas le penſer, & ſûrement je ne le dirois pas, ſi j'en étois l'auteur, mais c'eſt celle que les plus habiles inoculateurs Anglois & ceux de deça la mer ont employée conſtamment; je n'ai fait que mar-

cher sur leurs traces, & les seuls changemens que j'aie faits à leur méthode, sont 1°. d'avoir adouci la préparation, en diminuant la quantité des purgations & l'austérité du régime; 2°. d'avoir toujours permis de sortir en plein air, jusqu'à l'éruption, à moins qu'il ne fit très mauvais tems, aussi long tems que les malades s'en faisoient plaisir & en avoient la force; 3°. d'avoir donné la plus grande attention à ce que, pendant tout le tems de la maladie, ils jouissent dans leur appartement d'un air frais, constamment renouvellé, & en leur permettant de ressortir dès que le dessé-chement se faisoit, plutôt même quand le tems est très-beau; il y a plus de singularité que d'avantage à braver toutes les intempéries des saisons; 4°. d'avoir moins purgé après la maladie, & d'avoir accordé beaucoup plutôt la quantité d'alimens que l'appétit demandoit.

§. 582. L'on me permettra de rappeller ici une comparaison dont je me servis dans un ouvrage qui parut en 1759, (*Lettre à M. de Haen*), & que de très bons juges ont approuvée.

» Un dessin irrévocable assujettit tous » les habitans d'un pays à passer une fois » en leur vie sur une planche extrême- » ment étroite, sous laquelle coule un

» torrent profond, rapide & impétueux. » L'expérience de dix siecles a appris que » de dix personnes qui passent, il y en » a au moins une qui tombe & qui est » noyée, sans parler de celles qui tom- » bent & qu'on peut sauver, mais qui, » ayant été froissées contre les rocs, dont » le lit du torrent est rempli, conservent » souvent, pendant toute leur vie, des » infirmités qui leur font envier le sort » de ceux qui ont péri.

» Les mêmes observations qui ont » prouvé le danger de ce passage, ont fait » connoître les causes qui le rendent si » dangereux. L'on a vu que plusieurs » tomboient par la peur de tomber; » d'autres, parce qu'ils étoient trop pe- » sans & qu'ils donnoient à la planche » de faux mouvemens; de troisiemes, » parce qu'ils étoient attaqués, en pas- » sant, de vertiges, de défaillance, d'un » accès d'épilepsie; de quatriemes, parce » que la planche étoit couverte de gla- » ce; de cinquiemes étoient renversés » par un orage violent; d'autres péris- » soient, parce qu'ils avoient entrepris ce » voyage de nuit; plusieurs femmes en- » ceintes tomboient, par la difficulté » qu'elles ont à conserver leur corps en » équilibre, & à voir l'endroit où elles » doivent poser le pied: un grand nom-

» bre étoit victime des conseils que » des gens bien intentionnés, & mal » instruits, comme il en est tant, leur » donnoient.

» Quelqu'un réfléchit & dit, puisque » le passage n'est pas nécessairement mor- » tel, mais que ce sont les circonstances » accidentelles qui le rendent si dange- » reux, puisque nous devons tous le pas- » ser, & que quand nous l'avons passé » une fois, il est très-rare que nous le » passions une seconde fois, établissons » que tout le monde passera dans une » époque déterminée par l'absence des » circonstances défavorables, & la pré- » sence des heureuses. 1°. Avant que » de connoître le danger. 2°. Avant que » d'être devenu trop pesant. 3°. Dans » un tems où l'on n'aura point à crain- » dre, en route, quelqu'accès de mala- » die. 4°. Lorsqu'il n'y aura point de gla- » ce sur la planche, & qu'il ne fera point » d'orage. 5°. En plein jour. 6°. Les fem- » mes passeront toujours avant que de » pouvoir être enceintes. 7°. Tout le » monde passera sous la direction d'un » bon guide, qui déterminera le tems » du passage. Tous les gens sensés, tous » les bons citoyens, sentiront l'utilité » de ce projet, on l'exécutera, & l'on » trouvera qu'il a le plus heureux succès,

» qu'au lieu d'une dixieme partie des » paſſans qui périſſoit, il n'en perit pas un » ſur deux cents. Les choſes étant dans » cet état, penſe-t on qu'un pere raiſon- » nable, qui aimeroit véritablement ſes » enfans, ne craût pas remplir un devoir » & ne ſuivît pas les mouvemens d'une » tendreſſe éclairée, en leur faiſant paſ- » ſer la planche, à l'époque favorable, » au riſque d'un ſur deux cents, plutôt » que d'attendre que le haſard les y con- » duiſît au riſque d'un ſur dix. Si cette » comparaiſon eſt juſte, il me ſemble » qu'il eſt difficile de réſiſter à la con- » ſéquence «.

De l'Inoculation de la rougeole.

§. 583. J'ai dit plus haut, §. 229, qu'on a auſſi inoculé la rougeole, & je dois parler ici de cette méthode, dont on a l'obligation à M. Fr. HOME, célebre médecin, aujourd'hui profeſſeur en médecine à Edimbourg, où la rougeole eſt ſouvent très-fâcheuſe, & où, lors même qu'on la regarde comme aſſez bénigne, elle emporte la douzieme partie des malades.

M. HOME eſpéra en inoculant, 1°. de diminuer, & même d'éloigner abſolument la mortalité; 2°. de prévenir la

toux qui fait cruellement souffrir les malades, & qui dépend de ce que la premiere impression du venin se fait sur le poumon où il est porté avec l'air; 3°. d'empêcher les maux d'yeux, & les autres suites funestes, que la rougeole ne laisse que trop souvent après elle. Il a eu le plaisir de voir l'évenement répondre à ses espérances.

§. 584. Comme il n'y a point de pus dans la rougeole, M. HOME a employé le sang même pour la transmettre; pour cela, il fait faire une incision très-légere à la peau d'une personne qui a cette maladie, dans l'endroit le plus chargé de boutons, & dans le tems qu'ils sont le plus animés; il trempe un peu de coton dans le sang qui coule, & c'est ce coton dont il se sert pour donner la rougeole. Il fait deux incisions comme dans la petite-vérole, mais un peu plus profondes, puisqu'il veut qu'elles saignent, & qu'on les laisse saigner un quart-d'heure avant que d'appliquer le coton. Quand cette application est faite, le pansement se fait tout comme dans l'inoculation de la petite-vérole, à cette seule différence près, qu'on laisse le coton pendant trois jours avant que de l'ôter; mais je suis porté à croire que ce long

séjour du coton & la profondeur des plaies sont superflus.

§. 585. M. HOME fit sa premiere inoculation le 21 Mars 1758, sur un enfant de sept mois qui avoit beaucoup d'éruptions à la tête & même sur tout le corps, & un écoulement derriere les oreilles, mais qui d'ailleurs se portoit très-bien : il l'inocula avec du coton imbibé deux jours auparavant.

L'enfant commença à être malade le 27, qui étoit le septieme jour de l'opération ; il eut un peu de fievre, de chaleur, d'inquiétude, éternua quelquefois, ne toussa en tout que six à sept fois, & n'eut aucun mal aux yeux. L'éruption commença le 29, & sécha le 3 Avril : la maladie de la peau se guérit parfaitement, l'enfant se porta très-bien.

§. 586. Une suite d'autres observations ont appris à M. HOME, 1°. qu'on ne doit pas employer du sang gardé plus de dix jours ; il paroît qu'il a perdu sa force. 2°. Que le tems où le virus commence à se développer, c'est le sixieme ou le septieme jour ; ce tems paroît plus fixe que dans la petite-vérole. 3°. Que la rougeole inoculée est beaucoup plus douce que la naturelle ; l'on n'en meurt point, la fievre, l'inflammation, l'inquiétude ne parviennent point au même

degré ; plusieurs malades ne toussent point du tout, les autres très-peu ; & l'on ne voit point de ces maladies de langueur qui succedent si souvent à la rougeole naturelle. Quoiqu'il y ait autant d'éternuement, & que l'écoulement des yeux soit quelquefois aussi considérable, pendant la force de la maladie, ils sont entiérement guéris dès que la rougeole est seche.

Les plaies ne suppurent pas aussi long-tems que dans la petite-vérole inoculée.

§. 587. L'on voit, par tout ce qui a été dit, que dans les pays où la rougeole est aussi fâcheuse qu'en Ecosse, c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire, mais elle seroit aussi très utile, puisqu'elle épargne aux enfans une toux très-fâcheuse, & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§. 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poumons, que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe, & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure, on sent que l'inoculation tire ici son plus

grand avantage d'elle-même, sans avoir autant besoin de ceux de la préparation que la petite-vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue ; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite-vérole, il est inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des Maladies de langueur.

§. 589. JE ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne destine ce chapitre qu'à donner quelques directions, qui, dans certains cas, peuvent en prévenir la formation, & dans d'autres, en arrêter les progrès, ou en diminuer les accidens.

§. 590. Les maladies de langueur ont plusieurs causes differentes ; & la même cause produit des maladies très-différentes, suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait quelquefois des pierres, ou qui n'aient été trouvées squirreuses ; mais les pierres & les squirres produisent des symp-

tômes très-différens dans les poumons, dans le foie, dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes; je dirai un mot de quelques-unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§. 591. Il y a des personnes qui naissent très-foibles, & avec une constitution délicate, qu'elles conservent toute leur vie; elles manquent de force, elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être, parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions, les causes les plus légeres les jettent dans le mal-aise. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des alimens, les changemens de tems, un peu trop de fatigue, la plus petite altération dans leur sommeil, le plus léger trouble dans leur ame, produisent, sur le champ, un changement considérable dans leur santé; & sans avoir de maladies caractérisées, elles ne se portent jamais bien.

§. 592. La façon dont on éleve les enfans peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native, & l'on peut rendre très-sains des enfans nés très-foibles. Je donnerai peut-être, un jour, le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important; je me borne actuellement à

renvoyer à ce que j'en ai dit dans le chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la premiere enfance, à donner les forces que la nature a refusées (ce qui arrive souvent, parce qu'au lieu de voir que les enfans ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les affoiblit par les remedes), il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remedes.

La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités; elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remedes très-opposés, dont le seul effet certain, c'est de les affoiblir journellement davantage; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que tous ces secours les diminuent : mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des

moyens

moyens doux, long-tems continués, & par des attentions de régime plutôt que par des remedes.

La sobriété doit être leur premiere loi. Des organes foibles, dont l'action est toujours languissante, peuvent peu digérer, & peu dissiper; si on leur donne des alimens au-delà de leurs forces, ils en sont surchargés & deviennent malades. Non-seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'alimens, mais ils doivent les choisir simples, & faire le moins de mélanges qu'il est possible. Le meilleur pain pris très-modérément, des viandes tendres ou rôties, ou cuites avec très-peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très-frais, du lait, si leur estomac le digere, du poisson, des écrevisses, doivent être la base de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment, & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût, & éviter les dangers d'une diete entiérement composée de viande, ou au moins de substances animales.

Les alimens gras, salés, fumés, venés, visqueux, pâteux, sont au-dessus des forces de leur estomac & de leurs

autres viſceres. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre un boiſſon trop abondante qui augmente la foibleſſe. L'eau pure eſt la boiſſon qui leur convient le mieux : quand elles vivent dans les lieux où l'eau eſt mauvaiſe elles peuvent y ſuppléer par quelque tiſane légérement amere ; celle de racine de genevrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infuſions bues chaudes, quelque vantées qu'elles puiſſent être, & toutes les liqueurs, ſous quelque nom qu'elles ſe produiſent, leur ſont nuiſibles, quoique différemment. Les vins qui ne ſont ni acides, ni ſpiritueux, mais huileux, nourriſſans, tortifians, pris de tems en tems à petite doſe, ſont la ſeule boiſſon artificielle dont elles doivent faire uſage.

Leur ſouper doit être léger, & elles doivent ſe coucher de bonne heure & ſe lever matin ; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé ; l'inaction les tue ; & après la ſobriété, les deux moyens efficaces de rétabliſſement pour elles, c'eſt de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement, ſans cependant ſe fatiguer trop tout-à-coup. Tous les

jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval leur font très-salutaires.

Je sais que souvent ces personnes craignent l'air, vivent renfermées, & font, d'une chambre bien calfeutrée, un tombeau dans lequel elles végetent fort misérablement, enveloppées de pelisses d'un bout de l'année à l'autre, ne se nourrissant que de soupes, & ne s'abreuvant que d'eau chaude. Elles se révolteront en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire ; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai ; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines, elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remedes. Si leur estomac se trouve embarrassé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an, prendre un peu de rhubarbe, & dans l'entre-deux, elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N°. 54, le kina, les eaux minérales ferrées, pendant long-tems, mais à petites doses ; les bains froids peuvent aussi leur être quelquefois très-utiles : & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarreuses, §. 135.

§. 593. J'ai supposé dans l'article pré-

cédent, que ces enfans foibles n'étoient que foibles : si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sobre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire ; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer, de très-bonne heure, & dès les premieres semaines de leur enfance, si l'on trouve déjà à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espece de vice dont leurs humeurs sont atteintes ; il faut, dis-je, employer, dès les premieres semaines de leur enfance, les remedes les mieux indiqués. Leur succès est d'autant plus sûr qu'on les emploie plutôt ; il est plus aisé à cette époque de détruire la cause du mal ; & d'ailleurs, quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action, pendant les premieres années de la vie, endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit, sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil aux parens assez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un médecin honnête & éclairé, leurs fautes ou leur malheur, & pour ne pas sacrifier la santé & le bonheur de leurs enfans à une fausse honte. Mais je ne puis entrer

dans aucuns détails ; ils ne peuvent pas être abrégés, & ne sont pas de nature d'ailleurs à être saisis par les personnes dont la médecine n'est pas la vocation.

§. 594. Des personnes nées fortes, peuvent tomber dans la plus grande foiblesse par plusieurs raisons. Des maladies aiguës, souvent réitérées, des hémorragies abondantes, & par-là même les couches fréquentes, les fausses-couches, les blessures considérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une suite de chagrins, un long usage de mauvais alimens, un long séjour dans un air malsain, ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déjà parlé ; il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiquées dans le §. 593 : mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir, que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§. 595. Le dérangement des digestions, ou l'affoiblissement des organes qui servent à cette fonction, est, après la foiblesse générale, une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mélange des alimens & des boissons ; erreurs qui sont innom-

brables, & dont presque personne n'est exempt, on comprendra combien il est aisé qu'il se dérange; si l'on réfléchit à l'importance de ces fonctions, on comprendra quelles fâcheuses suites ce dérangement doit avoir. Les dérangemens de l'estomac sont funestes à la santé; mais ils ne sont pas tous de la même espece, ni près delà : il y en a de très-opposés les uns aux autres; & les conseils généraux qu'on peut donner avec quelque confiance, se réduisent à un assez petit nombre.

C'est dans ce cas que l'observation de la diete est la plus importante. Le régime ne peut pas être trop simple; la mastication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'estomac. Tous ceux qui l'ont foible, doivent éviter les alimens gras, salés, fumés, venés, visqueux; les crêmes, les pâtisseries, les fritures; les viandes de cochon, d'oie, de canard, de fauve, & en général tous les alimens qui, sans être indigestes, les auront incommodés plusieurs fois, puisque les estomacs foibles sont sujets à des bizarreries, qui font qu'entre plusieurs alimens qui paroissent avoir les mêmes qualités & être également digestibles, il s'en trouve qui les incommodent assez constamment.

Il eſt auſſi important, pour les perſonnes dont je parle, de régler la quantité que le choix des alimens; elles doivent être ſur-tout fort attentives à ne jamais manger, qu'elles ne ſentent que les derniers alimens qu'elles ont pris, ſont entiérement digérés. Elles ne doivent boire que de l'eau, & ſur-tout elles doivent s'aſtreindre à ſouper très-peu. Je répéterai ce conſeil plus d'une fois dans la ſuite de ce chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il eſt de la plus grande importance, non-ſeulement dans les maladies particulieres des organes de la digeſtion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui alterent auſſi le ſommeil. Dans cet état, un ſouper trop conſidérable produit deux maux: premiérement, il ne ſe digere pas; en ſecond lieu, il trouble le ſommeil; delà tous les maux qui réſultent des mauvaiſes digeſtions, & d'un mauvais ſommeil: pendant la nuit, l'agitation, la fievre, le mal de tête; le lendemain le mal-aiſe, la foibleſſe, par-là même l'augmentation du mal; au lieu qu'un ſouper proportionné à la foibleſſe de l'eſtomac ſe digere bien, & laiſſe jouir d'un ſommeil tranquille: & comme de bon-

nes digestions & un bon sommeil sont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes, on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§. 596. Non-seulement les maladies aiguës affoiblissent, & si elles sont fréquentes, rendent valétudinaires, mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées, en laissant dans le corps ces dérangemens qui les produisent. Cela arrive, comme je l'ai déjà dit §. 25, ou quand elles ont été négligées dans les commencemens, ou quand elles ont été mal traitées, ou quelquefois quand elles ont été si violentes, que tous les secours n'ont pu qu'empêcher qu'elles devinssent mortelles, sans pouvoir parvenir à une guérison complette.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui deviennent cause de maladie de langueur, ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différens désordres renfermés dans ces deux classes générales : je ne parlerai que des trois plus fréquens, un principe de sup-

puration dans le sang, la corruption de la bile, l'obstruction de quelque viscere; après avoir de nouveau averti combien il est important de soigner les maladies aiguës dès le commencement, de les bien soigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne soient entiérement guéries.

§. 597. Si un malade qui releve d'une maladie aiguë, ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces; s'il éprouve souvent du mal-aise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, sans différer, s'adresser à une personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les suites pendant qu'il en est, peut-être, encore tems; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux, on les traite sans réflexion & sans méthode, par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remedes violens, qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie, ou par des stomachiques échauffans, qui, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fievre & le dégoût.

§. 598. Des frissons fréquens, sur-tout

le soir, une petite toux, des sueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des momens de chaleur incommode, sur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font présumer que le sang est infecté de pus ; & c'est une suite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une vomique dans le poumon, on la reconnoîtra par les symptômes décrits §. 67 & 68.

§. 599. Une autre suite des maladies aiguës, sur-tout putrides, c'est, comme je l'ai dit, une altération considérable de la bile, qui acquiert, pendant la fievre, un principe de corruption qu'elle ne peut plus perdre. Un dégoût insurmontable pour les alimens, mais surtout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un sentiment incommode dans le voisinage de l'estomac, le teint presque toujours un peu jaune, une insomnie totale, des selles très-irrégulieres, souvent une diarrhée fétide, sont des symptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§. 600. Si une fievre mal guérie laisse un endurcissement dans quelque partie, une douleur sourde, ou plutôt un sentiment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui font connoître que

ſes fonctions ſe font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce ſentiment inexprimable qu'on éprouve, quand on ne ſe porte pas bien, ſans avoir cependant autant de fievre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, §. 599 & 600, ſont les ſymptômes qui le font connoître. Dans pluſieurs cas, le tact fournit la preuve la plus ſûre de l'obſtruction; il en fait connoître la ſituation, l'étendue, le degré.

§. 601. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le ſang, ou que la bile eſt corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes eſpeces de racines, de farineux, d'herbages, de fruits; on ne doit boire que de l'eau, ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide, avec un peu de jus de citron ou d'eſprit de vitriol. Les mouvemens violens ou un mouvement trop continué nuiſent dans ces deux cas, en augmentant la fievre & en hâtant par-là la corruption des humeurs.

§. 602. Quoique l'endurciſſement de quelque viſcere, §. 601, ſoit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voit tous les jours des perſonnes qui en ſont attaquées, & qui vivent très-long-tems ſans en être que très-peu affectées, il arrive auſſi ſouvent, que ve-

nant à faire des progrès considérables ; non-seulement les fonctions de l'organe attaqué sont entiérement dérangées, mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent ; & il en résulte une foule de maladies chroniques, les plus cruelles & les plus incurables : c'est une des causes les plus fréquentes des hydropisies. La guérison de ces tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du médecin, & beaucoup de patience & de constance dans l'usage des remedes, de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux, sur-tout d'herbes & de fruits fondans, & d'un peu de viande tendre ; l'on doit être très-réservé sur l'usage des acides proprement dits, pris seuls ou à grosses doses, & éviter absolument tous les alimens que j'ai déconseillés plus haut §. 596. Le petit-lait N°. 17, les pilules N°. 18, & celles N°. 57, plusieurs eaux minérales, les jus des plantes chicoracées, sont des remedes très-bien indiqués, & qui ont souvent produit de très-bons effets.

§. 603. Ces endurcissemens des visceres, ce principe de pus dans le sang, & cette corruption de la bile, se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë : on les reconnoîtra aux

mêmes ſymptômes que j'ai déjà indiqués.

§. 604. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur ; les perſonnes qui en ſont atteintes peuvent trouver quelques directions pour en modérer les accidens & en ralentir les progrès, §. 500, 501, 502, 503, 516, 517.

§. 605. Celles qui ont la reſpiration gênée, qui ne peuvent point marcher, ſans être oppreſſées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations ſans être ſujettes aux maux de nerfs, qui ne peuvent pas dormir, quand elles ont la tête baſſe, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui ſe réveillent avec beaucoup d'angoiſſe après leur premier ſommeil ; les perſonnes, dis-je, chez leſquelles tous ou quelques-uns de ces ſymptômes ſe trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine, qui peut les conduire à des maladies très graves & très-cruelles. Mais comme des ſymptômes, très-ſemblables en apparence, peuvent dépendre de pluſieurs cauſes très-différentes & très oppoſées, les ſeuls avis généraux que je puiſſe donner, c'eſt 1°. qu'il eſt encore plus important dans ces maladies, que

dans la plupart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il eſt plus dangereux, dans ce cas que dans un autre, de haſarder des remedes ou violens ou mal indiqués. 3°. Qu'il eſt de la plus grande importance d'obſerver le régime le plus exact, & de ſe réduire à une très-petite quantité d'alimens les plus ſimples, à ne boire que de l'eau, à ne ſouper preſque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violens.

§. 606. Je n'étendrai pas davantage ce chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légeres incommodités, quelquefois par un coup ou par une chûte auxquels on n'a pas fait aſſez d'attention (voyez §. 442, 453), que par-là même quand une incommodité quelconque, qui a ſon ſiége dans les parties intérieures, reparoît ſouvent; que quand quelque fonction eſt ſouvent dérangée; que quand quelqu'évacuation ne ſe fait pas, comme elle devroit ſe faire, on doit d'abord chercher à y remédier; que les remedes pris ſans direction & ſans méthode ſont très-ſouvent mortels, font ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un haſard ſur

lequel il eſt inſenſé de compter ; enfin, qu'une tres-grande ſobriété, une grande modération dans les mouvemens de l'ame, & une vie active ſans excès, ſont les ſeuls remedes qui puiſſent convenir dans toutes les maladies de langueur.

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans, & des Maiges.

§. 607. IL me reſte à parler d'un fléau qui fait plus de ravage que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il ſubſiſtera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conſervation du peuple : ce ſont les Charlatans. J'en diſtinguerai de deux eſpeces ; les Charlatans paſſans, & ces faux médecins de villages, tant mâles que femelles, connus dans ce pays ſous le nom de *Maiges*, & qui le dépeuplent ſourdement.

Les premiers, ſans viſiter des malades, débitent des remedes dont quelques-uns ne ſont qu'extérieurs & ne font pas toujours du mal ; mais les intérieurs ſont très-ſouvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne

passe point de ces misérables, dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns de ses habitans. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitans pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu, avec douleur, le laboureur & l'artisan, dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter cherement le poison destiné à combler leur misere, en aggravant leurs infirmités, & souvent en les jettant dans des maux de langueur, qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant, fourbe, menteur, & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui par-là même sera friponné par les Charlatans, tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat, son tuteur, son protecteur, son pere, ne devroit-il pas le soustraire à ce danger, en prohibant sévérement l'entrée de ce pays, où les hommes sont précieux & l'argent rare, à des hommes pernicieux, qui

détruisent les uns & emportent l'autre, sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien ? Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-tems leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 609. Les Maiges n'emportent pas, il est vrai, l'argent du pays, comme les Charlatans passans ; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes, est continuel, & par-là même immense, & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils friponnent d'ailleurs cruellement le peuple, en lui vendant souvent dix fois au-dessus de leur valeur les remedes avec lesquels ils l'empoisonnent.

Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remedes, dont ils ignorent aussi profondément la nature que celle des maladies dans lesquelles ils les emploient, & qui, étant presque tous violens, sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux, ils empirent les maux les plus légers, & rendent à coup sûr mortels ceux qui sont un peu plus graves, mais qui se seroient guéris, si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison, s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand, qui assassine au milieu d'un grand chemin, laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru; mais l'empoisonneur, qui surprend la confiance du malade & le tue, est cent fois plus dangereux, & aussi punissable,

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays; il seroit encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux médecins de l'un & de l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte, accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans. L'on inspireroit peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple, qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 611. Son aveuglement, sur cette double espece d'être mal-faisans, est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas, il peut leur supposer une partie des talens & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que, malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur

ſubſiſtance ſur leur propre impudence & ſon imbécille crédulité ; qu'ils n'ont aucune connoiſſance ; que leurs titres & leurs patentes ſont ſans aucune autorité, parce que, par un miſérable abus, ces actes ſont devenus une denrée de commerce, qu'on obtient à très-vil prix, tout comme le ſurtout galonné qu'ils achetent à la friperie ; que leurs certificats de guériſons ſont chimériques ou faux ; & qu'enfin, quand ſur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remedes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il eſt preſque phyſiquement impoſſible que cela n'arrive pas, il n'en ſeroit pas moins vrai que c'eſt une eſpece deſtructive. Un coup d'épée dans la poitrine, en perçant un abcès, ſauva un homme que ce mal auroit tué ; les coups d'épée n'en ſont pas moins mortels. Il n'eſt point étonnant même que ces gens-là (je dis la même choſe des Maiges) qui tuent des milliers de gens, que la nature ſeule, ou aidée des ſecours de la médecine, auroit ſauvés, guériſſent de tems en tems un malade qui a été entre les mains des plus habiles médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adreſſent aux gens de cet acabit, ſoit qu'ils ne veuillent pas s'aſtreindre au traitement qu'exige leur maladie, ſoit

que, rebuté par leur peu de docilité, le médecin ne leur continue pas ſes conſeils, vont chercher des gens qui leur promettent une guériſon prompte, & haſardent des remedes qui en tuent pluſieurs, & en guériſſent un qui ſe trouve la force de réſiſter, un peu plus vîte que ne l'auroit fait un médecin. Il ne ſeroit que trop aiſé de ſe procurer, dans toutes les paroiſſes, des catalogues qui mettroient ſous les yeux la vérité de toutes ces propoſitions.

§. 612. Le crédit de ce charlatan de foire, que cinq ou ſix cents payſans entourent, *grands yeux ouverts*, *gueule béante*, & ſe trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur fripponner leur néceſſaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au-delà de ſa valeur, un remede, dont la plus grande qualité ſeroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberoit bientôt, ſi l'on pouvoit perſuader à chacun de ſes auditeurs, ce qui eſt exactement vrai, qu'à un peu de ſoupleſſe près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir ſon impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 613. Si le peuple raiſonnoit, il

ſeroit aiſé de le déſabuſer ; mais ceux qui le conduiſent, doivent raiſonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de ſa confiance aux charlatans proprement ainſi dits : celle qu'il a pour les Maiges eſt encore plus inſenſée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'eſt ſavetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentiſſage ; & l'on n'en fera point pour l'art le plus néceſſaire, le plus utile, le plus beau ! L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a paſſé bien des années à étudier comment elle eſt faite, & quelles ſont les cauſes qui la font bien aller, & qui la dérangent ; & l'on confiera le ſoin de raccommoder la plus compoſée, la plus délicate & la plus précieuſe des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de ſa ſtructure, des cauſes de ſes mouvemens, & des inſtrumens qui peuvent la rétablir !

Qu'un ſoldat, chaſſé de ſon régiment à cauſe de ſes coquineries, ou qui a déſerté par libertinage ; qu'un banqueroutier, qu'un eccléſiaſtique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres perſonnages auſſi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne ſont pas connus, ſi l'on ne voit

pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses : ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire jouailliers, ils s'affichent médecins, on achetera très-chérement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui, nés avec les plus heureux talens, ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance, qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique, qui ont sacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain, de ses fonctions, des causes qui peuvent les empêcher, & de tous les remedes, qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les tems & de tous les lieux : ces hommes rares, dis-je, ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être, pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine ; & on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talens, élevés sans culture ; qui souvent ne savent pas mê-

me lire ; qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, auſſi profondément que les mœurs des ſauvages aſiatiques ; qui n'ont veillé que pour boire ; qui ſouvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boiſſon, & ne l'exercent que dans le vin ; qui ne ſe ſont faits médecins, que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque choſe ! Une telle conduite paroîtra à tout homme ſenſé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remedes qu'ils emploient, ſi on les comparoît aux beſoins des malades, à qui ils les ordonnent, on ſeroit ſaiſi d'horreur, & l'on gémiroit ſur le ſort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, ſi importante à l'Etat, eſt miſérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux, ſentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'eſt que trop accrédité aujourd'hui ; c'eſt que leurs talens pour la médecine ſont un don ſurnaturel, fort ſupérieur, par-là même, à toutes les connoiſſances humaines. Ce n'eſt point à moi à montrer l'indécence, le crime,

l'irréligion d'une telle fourberie ; ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs ; mais qu'il me soit permis de les avertir que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en général il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'horreur jusqu'à laisser douter s'ils tenoient leur puissance du ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§ 616. Un fait que j'ai indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du payſan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel, (car malheureusement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays) s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix ; quelque coûteux que soient les remedes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure ; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfans, il se

se passe des secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient, sans en être moins couteux; car c'est une injustice criante que les sommes extorquées par quelques Maîges, ou aux patiens, ou plus souvent, à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve dans un excellent Mémoire sur la population de ce pays, une observation importante, & qui démontre évidemment les ravages des Maîges, c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts n'est pas extrêmement différente à la ville & à la Campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans dans le village, où le Maîge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE DE BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. » Il regne, *dit-il* (à Cottens à la Côte), des pleurésies & des péripneumonies; il en est mort quelques paysans de ceux qui, con-

» sultant les Maîges, ont pris leurs reme-
» des échauffans ; ceux qui ont suivi la
» méthode opposée se sont presque tous
» tirés d'affaires ».

§. 618. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériteroit d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt, puique les Maîges diminuent le nombre des consultans du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Médecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 619. Après avoir montré le mal, je souhaiterois de pouvoir indiquer des remedes sûrs ; mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet abus homicide, qui joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 620. Le second, & sans contredit le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé ; n'admettre aucun charlatan passant, & signaler tous les Maîges (peut-

être même qu'il conviendroit de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différens lieux par des Édits Souverains), on devroit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. » Quand il se trouvoit des » Charlatans à Montpellier, on étoit en » possession de les mettre sur un âne » maigre & bien fâcheux, la tête tournée vers la queue ; on les promenoit » en cet état par toute la ville, au bruit » des huées des enfans & de la populace, » les frappant, leur jettant des ordures, » les tiraillant de tous côtés, & les » maudissant (*a*).

§. 621. Un troisieme moyen, ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficacité des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-

(*a*) Une ordonnance publiée en 1766, défend tout exercice de médecine dans ce pays à ces êtres mal-faisans, & prouve l'intention bienfaisante du Prince ; mais comme on ne tient point la main à l'exécution, elle devient inutile au peuple.

ci ? L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête-homme que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose ; l'homicide même est honnête dans un très-grand nombre de cas : peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison ? Un remede plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui est fort aisé, qu'il lui en coutera moins pour être bien soigné que pour être bourraudé. L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement que l'aversion du crime.

§. 622. Le quatrieme remede, qui ne seroit sûrement pas inutile, ce seroit de retrancher des Almanachs ces regles de médecine astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payſans morts (je l'ai déjà dit) pour avoir différé, rejetté ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'Almanach le vouloit ainsi ! N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne

nuise à leur économie, & qu'en consultant la lune qui n'a aucune influence, ils négligent les attentions relatives aux autres circonstances, qui en ont beaucoup ?

§. 623. Un cinquieme remede seroit l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient, seroient immenses ; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes ? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir qu'elles rapportent un intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui, après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint, en Angleterre, pays du monde où les hôpitaux sont les plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans

le pays où il n'y en a point ? » Les se-
» cours de Chirurgie & de Médecine,
» trop abondans dans les villes, ne sont
» point assez répandus dans les cam-
» pagnes ; & les payſans sont sujets
» à des maladies assez simples, mais
» qui, faute de soins, dégénerent en
» une langueur mortelle ». En propo-
sant l'établissement des hôpitaux, je pro-
pose de les établir sur un tout autre plan qu'une multitude de grands hôpitaux très-vantés, qui sont moins, dans le fait, des hôpitaux que des cimetieres où vont s'enterrer un grand nombre de gens, qui eussent été plus sûrement guéris, en restant exposés dans les coins des rues sans autre ressource que l'eau fraîche, qu'ils auroient prié les passans de leur procurer.

§. 624. Enfin, si l'on ne peut pas remédier aux abus (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient), il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médecinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les mauvais de mal, il y un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction, l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute

regle, & sans loix, cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse; & si l'on ne peut pas réparer le désordre, il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste, ou, si les constitutions d'un État ne permettoient pas ce moyen violent, ordonner, comme dans les grandes calamités, des prieres publiques dans tous les temples.

§. 625. Un autre abus, moins dangereux que ceux dont je viens de parler, qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels, dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays, mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés, c'est l'imbécille aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remede universel, qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun du peuple ne courent pas au Charlatan, parce qu'elles croiroient s'avilir, en se mêlant à la foule; mais, si ce même Charlatan, au lieu de venir, s'étoit tenu dans quelque ville étrangere; si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues, il les avoit fait insérer dans les Mercures ou dans les

Gazettes (a) ; ſi, au lieu de vendre ſes remedes lui-même, il avoit établi des bureaux dans chaque ville ; ſi, au lieu de les vendre vingt fois au-deſſus de leur valeur, il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les chalands du peuple, il auroit eu ceux du citadin aiſé, de tous les ordres, & preſque de tous les pays. Telle perſonne, ſenſée à tout autre égard, qui héſitera de confier ſa ſanté à des Médecins dignes d'une entiere confiance, haſardera, par une folie inconcevable, le remede le plus riſqueux, ſur la foi d'un placard impoſteur, publié par un homme auſſi vil que le charlatan qu'elle mépriſe, parce qu'il fait ſonner du corps-de-chaſſe ſous ſa fenêtre, & qui n'en differe cependant que par les circonſtances que je viens d'indiquer.

§. 626. Il n'y a preſque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remedes, dont les ravages ſont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureuſement, en ont eu autant que les poudres d'un

(a) Après les premieres éditions de cet ouvrage, on défendit l'annonce de ces miſérables ſecrets dans les papiers publics ; mais les Entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tiroient, & bientôt l'intérêt de quelques particuliers prévalut ſur celui du Public.

nommé *Ailhaut*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Medecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis long-tems, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu, depuis très-peu de temps, deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François aussi célebre par ses talens & ses connoissances, que recommandable par son caractere, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionnées; & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit (*a*).

(*a*) Au moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet Ouvrage, mon Libraire m'envoya un Livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé : *Lettres adressées à M. Barbeu Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le sieur Tissot, contre le remede universel & son Auteur*; & il me demandoit en même tems si je voulois qu'on retardât la distribution, pour

§. 627. Heureusement tous ces remedes qu'on débite ne sont ni aussi accré-

faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui; mais en ayant reçu un exemplaire, par la poste, quelques mois après, sans seing & sans armes, j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliotheque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talens sublimes* (page 51), de M. Ailhaut, Baron de Castelet (page 6), *grand personnage* (page 53), *second Salomon* (page 41) que Dieu a voulu choisir pour être *l'instrument de la Médecine* (page 113), & qui en est souvent le *facultatif* par lettre du Roi (page 113); si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaut, fût-il celui qui croit qu'après Dieu il est le *sauveur des hommes*, & qui ne s'en dédiroit pas, dût-il être *anathème* (page 56), j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciemens, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaut*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes, qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencerent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines séveres. Si c'est un Anti-Ailhaudiste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devrois y répondre, je lui fais mes excuses

dités, ni auſſi dangereux ; mais l'on doit juger toutes ces affiches ſur ce principe ; je n'en connois point de plus vrai en Phyſique & en Médecine, c'eſt que quiconque annonce un remede univerſel eſt un impoſteur, & qu'un tel remede eſt impoſſible & contradictoire. Je n'entrerai point dans des détail de preuve ; mais j'en appelle hardiment à tout homme ſenſé qui voudra bien réfléchir un moment ſur les différentes cauſes des maladies, ſur l'oppoſition de ces cauſes, & ſur l'abſurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remede.

Quand on ſera plus rempli de ce principe, on ne s'en laiſſera plus impoſer par des tiſſus de ſophiſmes, deſtinés à prou-

de ce que je ne défere pas à ſon avis : & je ne doute pas qu'il n'en change, dès qu'il voudra bien y refléchir un moment. Des deux nouvelles victimes, dont je parle dans ce paragraphe, l'un étoit un homme robuſte de 55 à 56 ans, qui jouiſſoit de la plus parfaite ſanté, à cela près qu'il avoit des peſanteurs dans l'eſtomac, après le repas, depuis quelques années ; les premieres priſes ne lui firent pas grand choſe, la cinquieme occaſionna une hemorragie dans l'eſtomac ; il périt rapidement en vomiſſant ou en rendant par les ſelles tout ſon ſang : l'autre étoit un homme qu'une ſuite de veillées avoient échauffé au point que ſans pouvoir jouir d'un bon ſommeil, il étoit aſſoupi des

ver que toutes les maladies viennent d'une cauſe, & que cette cauſe eſt de nature à céder au remede vanté. On comprendra d'abord qu'une telle aſſertion eſt le comble de la fourberie ou de l'ignorance; & l'on découvrira bientôt où eſt le ſophiſme. Peut-on eſpérer de guérir une hydropiſie qui vient de ce que les fibres ſont trop lâches & le ſang trop diſſous, avec les remedes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres ſont trop roides & le ſang trop épais? Se flattera-t on de guérir toutes les épilepſies dont les cauſes ſont très-variées & très-oppoſées par un même remede? Parcourez les annonces publiques; vous trouverez dans tou-

qu'il ne marchoit pas, les fameuſes poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, ſuppura, & le malade périt au moment où l'abcès ſe rompit: ce ſont, je crois les derniers qui aient fait uſage dans ces quartiers de cette poudre miraculeuſe à laquelle il faut auſſi ſavoir rendre juſtice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirerent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détreſſes d'une conſtipation opiniâtre qui réſiſtoit à la manne & aux lavemens; mais elles détruiſirent ſi bien la mucoſité des inteſtins, qu'il a ſouffert pendant pluſieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il eſt peut-être le ſeul homme qui voulût s'aſtreindre.

tes des vertus auſſi contradictoires ; & ceux qui les font ſeroient, ſans doute, puniſſables juridiquement.

§. 628. Je ſouhaite qu'on faſſe une réflexion qui ſe préſente naturellement, je n'ai traité que d'un très petit nombre de maladies ; ce ſont preſque toutes des maladies aiguës ; je puis aſſurer qu'aucun médecin éclairé n'a jamais employé moins de remedes, cependant j'en indique ſoixante & onze, & je ne ſaurois lequel retrancher, ſi j'y étois obligé. Comment peut on eſpérer que l'on guérira avec un ſeul remede, dix & vingt fois plus de maladies que j'en indique.

§. 629. J'ajouterai une obſervation très-importante, & qui ſe ſera ſans doute préſentée à pluſieurs lecteurs ; c'eſt que les différentes cauſes des maladies, leurs divers caracteres, les différences qui dépendent des changemens néceſſaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles ſont ſuſceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des ſaiſons, des ſexes, de pluſieurs autres circonſtances, obligent très-ſouvent à faire des changemens dans les remedes, ce qui prouve combien il eſt dangereux d'en ordonner ſans des connoiſſances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les perſonnes qui

ne ſont pas Médecins ; & la circonſpection doit, dans ces cas, être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on eſt animé.

§. 630. Les mêmes conſidérations ne font-elles pas ſentir la néceſſité d'une entiere docilité de la part du malade & des aſſiſtans ? L'hiſtoire des maladies qui ont leurs tems limités pour naître, ſe développer, reſter dans leur force, décroître, ne démontre-t elle pas & la néceſſité de la continuation de ces mêmes remedes, auſſi long-tems que le caractere de la maladie eſt le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la ſeule raiſon que celui qu'on a employé ne ſoulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade que cette inſtabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choiſir le remede le plus propre à en combattre la cauſe, & en continuer l'uſage, tant qu'il ne ſurvient aucune circonſtance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoiſſe évidemment qu'on s'eſt trompé. Mais s'imaginer qu'un remede eſt inutile, parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejetter pour en prendre un autre, c'eſt caſſer ſa montre, parce que l'aiguille

emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 631. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changemens, dans quelques maladies, ſur-tout dans les fievres inflammatoires, aident à juger des changemens qui ſurviennent dans le caractere des humeurs, & contribuent à déterminer le tems où il convient de placer les évacuans; mais c'eſt une ignorance craſſe que de croire, & le comble de la fourberie que de perſuader que leur ſeule inſpection ſuffiſe pour juger des ſymptômes, de la cauſe, & des remedes d'une maladie; elle ne peut être utile que quand on les obſerve journellement, quand on obſerve en même tems le malade, quand on les compare aux ſymptômes du mal, aux autres évacuations, quand on eſt exactement inſtruit de toutes les circonſtances étrangeres à la maladie qui peuvent les changer, comme certains alimens, certaines boiſſons, pluſieurs remedes, la quantité de la boiſſon. Si l'on n'eſt pas exactement inſtruit de tous ces détails, la vue ſeule des urines eſt abſolument inutile, elle n'inſtruit de rien, le ſeul bon ſens le démontre, ſans que j'en détaille davantage les preuves; & l'on peut hardiment décider que

quiconque ordonne des remedes ſans autre connoiſſance du mal que l'inſpection de l'urine, eſt un fripon, & le malade qui les avale une dupe.

§. 632. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule ſur l'objet qui nous touche le plus, notre propre ſanté ?

Il y en a quelques cauſes plus particulieres au peuple, & qui ſont : 1°. l'impreſſion méchanique du brillant ſur ſes ſens. 2°. Le préjugé que les Maîges guériſſent par un don ſurnaturel ; je les avois déjà indiquées. 3°. L'idée dans laquelle il eſt aſſez généralement, que ſes maladies ſont une claſſe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maîge. 5°. Peut-être une timidité honteuſe. 6°. Une eſpece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas aſſez de ſoin, & ne le traitent trop cavaliérement, crainte qui augmente cette confiance qu'il a, & que tout homme a pour ſon égal ; confiance fondée ſur cette égalité même. 7°. Des diſcours dans ſon goût, & à ſa portée.

Mais il eſt moins aiſé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre ſupérieur, qui étant cenſés avoir reçu

plus d'éducation, ſont regardés comme mieux raiſonnans, pour des remedes vantés, ou même pour quelque Maîge accrédité : l'on peut cependant en indiquer quelques raiſons.

La premiere eſt ce grand principe du *moi*, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de ſon exiſtence plus qu'à toute autre choſe au monde, lui tient continuellement les yeux fixés ſur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ſes démarches, mais ne lui laiſſe point diſtinguer les ſentiers ſûrs des ſentiers dangereux. C'eſt ici le plus ſûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau, où l'on fait payer de gros péages ; il paſſe, paie & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe eſt la ſource d'une autre erreur qui conſiſte à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui eſt trop honnête homme pour dire ce qu'il ne penſe pas, doit, par une ſuite néceſſaire de la conſtitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte : l'on cherche à éloigner les idées de l'un ; l'on ſourit à

celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisieme cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin, qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du tems, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'empirique qui lui permet tout, l'enchante. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines, suppose un mal bien grave : cette idée attriste : on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en appercevoir, ou embrasse, pour l'anéantir, le système opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder *à quelques prises de simples.*

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrieme raison très-puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il est sans cesse entraîné par son propre vide & par celui de la société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirent mieux que rien autre; il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquieme raiſon ſe tire de ce que les trois quarts & demi des hommes ſont menés par l'autre demi-quart ; & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener, eſt celui qui eſt le moins en état de le faire ; ainſi tout doit mal aller ; & les événemens ridicules & fâcheux deviennent néceſſaires par la conſtitution de la ſociété. L'homme d'un ſens exquis ne voit ſouvent que par les yeux d'un ſot, d'un intriguant, ou d'un fourbe : il juge mal, & ſe conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas ſe lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce ſont eux qui ſouvent conduiſent les autres.

Il y a encore quelques autres raiſons ; mais je me bornerai à en rappeller une ſeule, que j'ai déjà indiquée il y a pluſieurs années ; c'eſt que, preſque généralement, nous aimons mieux ceux qui déraiſonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraiſonnons.

J'eſpere que les réflexions que chacun fera ſur ces cauſes de nos erreurs, contribueront à en diminuer l'effet & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les ſuites funeſtes.

CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte, & il m'arrive souvent qu'après avoir questionné des paysans qui viennent de dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pu m'instruire assez, pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient que je joins ici une liste des questions auxquelles il faut pouvoir répondre.

Questions communes.

Quel âge a le malade ?
Jouissoit-il d'une bonne santé ?
Quel étoit son genre de vie ?
Depuis quand est-il malade ?
Comment a commencé son mal ?
A-t-il de la fievre ?
Son pouls est-il dur ou mou ?
Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible ?
Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé ?
Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?
Est-il inquiet ou tranquille ?
A-t-il chaud ou froid ?
A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?
A-t-il la langue seche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût, ou de l'appétit ?
Va-t-il du ventre souvent, ou rarement ?
Comment sont les selles ?
Urine-t-il beaucoup ? Comment sont ses urines ? Changent-elles souvent ?

Eſt-ce qu'il ſue ?
Eſt-ce qu'il crache ?
Dort-il ?
Reſpire-t il aiſément ?
Quel regime ſuit-il ?
Quels remedes a-t-il employés ?
Quel effet ont-ils produit ?
Eſt-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

Il ſe trouve dans les maladies des femmes & des enfans des circonſtances particulieres ; ainſi, quand on conſulte pour eux, il faut pouvoir répondre, non-ſeulement à ces queſtions communes à tous les malades, mais auſſi à celles qui leur ſont propres.

Queſtions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles, & ſont-elles régulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuſe ?
La malade perd-elle ſuffiſamment ?
Eſt-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?
N'eſt-elle point ſujette aux pertes blanches ?

Queſtions relatives aux Enfans.

Quel eſt très-exactement ſon âge ?
Combien a-t-il de dents ?
Souffre-t-il pour les mettre ?
N'eſt-il point noué ?
Eſt-ce qu'il a eu la petite-vérole ?
Rend-il des vers ?
Son ventre eſt-il gros ?
Son ſommeil eſt-il tranquille ?

Outre ces queſtions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'eſquinancie, par exemple, il faut être inſtruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raiſon des douleurs, de la toux, de l'oppreſſion, des crachats. Je n'entrerai point dans un plus long détail; il ne faut que du bon ſens, pour ſaiſir tout ce plan: & quoique les queſtions paroiſſent nombreuſes, il ſera toujours très-aiſé d'écrire les réponſes dans auſſi peu d'eſpace que les queſtions en occupent ici. Il ſeroit même à ſouhaiter que les perſonnes de tout ordre, qui écrivent pour des conſultations, vouluſſent bien, dans

leurs lettres, observer un plan à peu près semblable ; elles se procureroient souvent par-là des réponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour servir d'éclaircissement aux premieres.

Le succès des remedes dépend de l'exacte connoissance de la maladie ; & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

FIN.

TABLE
DES
REMEDES,

Avec des notes que je prie de lire avant que de se servir du remede auquel elles se rapportent.

COMME je me suis servi, pour déterminer les doses des remedes, des livres, onces, demi-onces, &c. & que, dans l'usage journalier, sur-tout parmi le peuple, cette méthode seroit trop embarrassante, je joins ici une note du poids de l'eau que contiennent les vases les plus communs dans les campagnes.

Je parle par-tout de la livre de seize onces, ou livre marchande, & des onces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont je parle par-tout, peut être évalué, sans erreur sensible, à trois livres & un quart (*); on peut sans inconvénient lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer, rempli autant qu'il peut l'être sans verser, contient trois onces & trois quarts d'once. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodément à un

(*) Il pese exactement cinquante & une onces & un quart. La pinte de *Paris* en pese trente-deux.

malade, il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La taſſe commune, de médiocre grandeur, plutôt grande cependant que petite, contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus, dans l'uſage pour les malades.

Il faut ſept cuillerées à ſoupe ordinaires, pour remplir le petit verre; ainſi la cuillerée peut être évaluée demi-once.

La petite cuiller, ou la cuiller à café de grandeur ordinaire, peut contenir trente & quelques gouttes; mais en la ſervant à un malade, on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq ou ſix pour faire une cuillerée à ſoupe.

L'écuelle d'un creutzer contient commodément cinq verres, ce qui fait dix-huit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dix-huit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette doſe de bouillon au malade tout à la fois.

J'ai marqué par-tout les doſes pour un homme adulte, depuis dix-huit ans juſqu'à ſoixante. Depuis douze juſqu'à dix-huit, les deux tiers de la doſe ſuffiront aſſez généralement; au-deſſous de douze juſqu'à ſept ou huit ans, la moitié; l'on diminue enſuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi-quart de la doſe à un enfant de quelques mois; mais les tempéramens mettent dans tout ceci beaucoup de différences. Il ſeroit à ſouhaiter que chacun obſervât à cet égard s'il lui faut, pour le purger, des doſes fortes ou des doſes foibles, parce que c'eſt dans les doſes des remedes évacuans que la la préciſion eſt plus néceſſaire.

Pour l'indication des prix, je me ſuis ſervi de batz & de creutzer. Le batz vaut trois ſols de France: le creutzer eſt le quart d'un batz.

N°. 1.

Prenez une poignée de fleurs de sureau, mettez-les dans une écuelle de terre avec une once & demie de bon vinaigre, versez sur le tout un pot d'eau bouillante; couvrez l'écuelle; quand la liqueur est froide, passez-la par un linge, & faites-y fondre deux onces de miel.

N°. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demie de nitre, faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau jusqu'à ce que l'orge soit ouvert; passez par un linge; ajoutez-y une once & demie de miel, & une once de vinaigre (*a*).

N°. 3.

Prenez l'orge, comme N°. 2; au lieu de nitre, faites bouillir avec l'orge dès le commencement un quart d'once de crême de tartre; coulez & n'ajoutez rien (*b*).

N°. 4.

Prenez trois onces d'amandes & une once de graine de courge ou de melon; pilez-les, dans un mortier, en y ajoutant, peu-à-peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, repilez

(*a*) Cette boisson est agréable. L'on nettoie l'orge de la poussiere, en le lavant dans l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux est une chimere; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge, on peut employer l'avoine.

Le miel coûte quatre batz la livre, en gros; demi-batz l'once, en détail.

(*b*) La crême de tartre coûte huit batz la livre; trois creutzers l'once.

Le nitre coûte dix batz la livre; un batz l'once.

Dans les cas des § 241, 262, 280, on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramen ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi-heure avec la crême de tartre.

le résidu avec une chopine de nouvelle eau, & réitérez de cette façon jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (*c*).

N°. 5.

Prenez deux poignées d'herbes & de fleurs de mauves; hâchez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante, passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (*d*).

N°. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauve ou de passe-rose, qui est la *grande mauve*.

N°. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laiteron, ou de séneçon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache (*e*).

(*c*) L'on peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi-once de sucre qui, à cette dose, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajoûter quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

(*d*) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la pariétaire, l'althéa, la passe-rose, les laitues, les épinars.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue, excepté ceux d'eau tiede sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner des lavemens tiedes & non pas chauds.

(*e*) Pour préparer ces jus on prend les herbes bien fraîches, & jeunes, si l'on peut; on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle: & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

N°. 8.

Une once d'oxymel scillitique, demi-dragme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, cinq onces d'une forte infusion de sureau (*f*).

N°. 9.

L'on peut employer différentes applications émollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus : les meilleures sont les suivantes.

1°. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2°. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celle de bonhomme, de sureau, de pavot rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3°. Des cataplasmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau ou du lait.

4°. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5°. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge & de riz extrêmement cuits.

6°. Dans la pleurésie §. 89 l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althéa.

(*f*) L'oxymel scillitique coûte six creutzers l'once, & rend le remede un peu cher ; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas longtems à aussi grande dose. Dans un endroit sec & tempéré il se conserve plus d'un an. Dans les campagnes, il faut faire venir de l'oxymel scillitique & de l'antimoine diaphorétique séparés ; on les mêle, & on ajoute l'infusion de sureau deux fois par jour pour douze heures.

N°. 10.

Esprit de soufre une once, sirop de violette six onces (*g*).

N°. 11.

Deux onces de manne, demi-once de sel de Seidlitz ; fondez dans quatre onces d'eau chaude, & coulez (*h*).

N°. 12.

De fleurs de sureau, une poignée ; d'hysope, une demi-poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, délayez dans la colature trois onces de miel.

(*g*) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considérable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit de soufre se vend trois batz l'once ; on peut employer celui de vitriol, qui coûte la moitié moins, & est précisément le même.

Bien bouchés, ils se conservent fort long-tems.

Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescris ; & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me serois borné, si je n'en avois pas vu souvent l'insuffisance ; l'expérience m'a appris qu'il falloit considérablement les augmenter ; & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent, & toujours avec beaucoup de succès ; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très-souvent ; ainsi je prie les médecins, qui les ont trouvées extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux-mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(*h*) La manne coûte vingt batz la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de séné, & demi-dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le séné coûte six creutzers l'once.

N°. 13.

C'eſt le même remede, ſans hyſope, qu'on remplace en mettant plus de ſureau.

N°. 14.

Du meilleur kina, en poudre très-fine, une once; partagez-le en huit priſes égales (*i*).

N°. 15.

De fleurs de mille-pertuis, de ſureau, de mélilot, de chacune quelques pincées: mettez-les au fond d'une aiguiere, ou d'un pot à vin, avec demi-once d'huile de térébenthine, & jettez deſſus de l'eau bouillante (*k*).

N°. 16.

Sirop de pavot rouge (*l*). La doſe eſt une once juſqu'à deux.

N°. 17.

Du petit-lait très-clair; dans chaque chopine on délaye une once de miel.

N°. 18.

De ſavon blanc, ſix dragmes; d'extrait de dent de lion, une dragme & demie; de gomme ammoniaque, demi-dragme; ce qu'il faut de ſirop de capillaire. Faites des pilules de trois grains (*m*).

N°. 19.

L'on peut faire des gargariſmes avec une

(*i*) Le bon kina coûte quarante trois batz la livre; cinq batz l'once en poudre. Il ſe conſerve long-tems, moyennant qu'il ne ſoit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(*k*) L'huile de térébenthine coûte dix batz la livre, & ſe conſerve plus d'un an.

(*l*) Douze batz la livre, un batz l'once, ſe conſerve un an, comme tous les ſirops, s'ils ſont bien faits.

(*m*) L'once coûtera tout au plus cinq batz; une once dure huit jours.

décoction, ou plutôt infusion de pervenche, ou de fleurs de roses rouges, ou de passe-rose. Sur chaque chopine on ajoute deux onces de vinaigre, & autant de miel, & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme indiqué §. 112, est une légere infusion de sommités de sauge, à laquelle on ajoute deux onces de miel par chopine.

N°. 20.

Une once de nitre partagée en seize prises (*n*).

N°. 21.

De jalap, de séné, de crême de tartre, de chacun trente grains, réduits en poudre & bien mêlés (*o*).

N°. 22.

De racine de squine & de celle de salsepareille, de chacune une once & demie; de bois de sassafras & de celui de gaïac, de chacun une once. Hâchez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé, versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & passez par un linge (*p*).

(*n*) Coûte un batz l'once. Si l'on fait faire les doses, ce travail doit être payé.

(*o*) Coûte au plus un batz, & purge très-bien les gens de la campagne.

(*p*) C'est la tisane connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La salsepareille coûte sept creutzers l'once. La squine, six creutzers. Le sassafras, un batz. Le gaïac, un batz. On peut, après cette premiere coction, faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisane légere pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la salsepareille, il faut la retrancher & substituer demi-once de celle de réglisse.

N°. 23.

Faites bouillir, pendant un instant, une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, & une demi-dragme de nitre ; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (*q*).

N°. 24.

Crême de tartre. L'once partagée en huit prises égales ; elle doit être réduite en poudre très-fine.

N°. 25.

Kermès minéral, ou poudre des Chartreux. La dose est un grain (*r*).

N°. 26.

Trois onces de racine de bardane ou glouteron ; faites bouillir pendant demi-heure, avec demi-dragme de nitre & un pot d'eau ; coulez.

N°. 27.

Prenez des herbes indiquées dans le N°. 9, article 2, de chacune une demi-poignée, & une demi-once de savon blanc rapé ; versez dessus un demi-pot d'eau bouillante, & un verre de vin. Coulez, en exprimant fortement.

N°. 28.

De mercure crud bien purifié, une once ; de térébenthine de Venise, demi-dragme ; de graisse de porc très-fraîche, deux onces. On réduit le tout en onguent (*s*).

(*q*) Les tamarins coûtent un batz l'once. dix batz la livre. Les très-pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le séné, dont il est parlé note (*h*) ; mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit-lait, ou de tisane de mauve.

(*r*) Le grain coûte un demi-batz.

(*s*) Ce remede doit être préparé chez les Apoticaires, & je n'en ai donné la composition que parce qu'on n'observe pas par-tout les mêmes proportions entre le mercure & la graisse. Il coûte dix creutzers l'once.

N°. 29.

Onguent basilic (*t*).

N°. 30.

De cinabre naturel, & de cinabre factice, de chacun vingt-quatre grains; de musc, seize grains. Le tout réduit en poudre & exactement mêlé (*u*).

N°. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de Virginie, dix grains de camphre, autant d'assa fœtida, un grain d'opium, ce qu'il faut de conserve de sureau pour en faire un bol (*x*).

N°. 32.

De tamarins, trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante, faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N°. 23.

(*t*) Un batz l'once.

(*u*) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob*. Comme il a beaucoup de réputation, j'ai cru devoir l'indiquer; mais je réitere ce que j'ai dit § 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficacité, & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc, qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coûte quinze batz, & que l'on en prendroit, dans les cas pressans, pour douze francs par jour. Le remede N°. 31, est plus efficace que le musc, & l'on peut employer, au lieu de l'inutile cinabre, l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante-cinq grains.

(*x*) Dans le cas où l'on s'en serviroit, au lieu du musc, qui entre dans le N°. 30, il faudroit retrancher le grain d'opium, excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée, entre les bols, deux doses par jour, dont chacune contiendroit quinze grains de mercure. Le bol coûte un batz.

N°. 33.

Sept grains de turbith minéral, ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (*y*).

N°. 34.

Six grains de tartre émétique (*z*).

N°. 35.

Trente-cinq grains d'ipécacuanha. On peut aller jusqu'à quarante-cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N°. 36.

Emplâtre véficatoire ordinaire (*aa*).

N°. 37.

Prenez des sommités de petit chêne, de petite centaurée, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée. Versez dessus un pot d'eau; laissez refroidir. Passez par un linge en exprimant.

N°. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crême de tartre (*bb*).

(*y*) Ce remede fait vomir, & abondamment baver les chiens. Il a opéré plusieurs guérisons, quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consécutifs; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

(*z*) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apothicaireries de ce pays. Il y en a dont la dose est de trois grains, & d'autres dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

(*aa*) L'once coûte dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on pétrit avec des cantharides & un peu de vinaigre. On met une once de cantharides avec une once de levain, ce qui fait un véficatoire très-fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde & le levain, ou la pulpe de figues seches & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très-petits enfans, qui ont la peau délicate, le vieux levain pétri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet du sinapisme.

(*bb*) La rhubarbe coûte actuellement huit batz

N°. 39.

Trois drachmes de créme de tartre, une dragme d'ipécacuanha. Partagez en ſix priſes égales.

N°. 40.

De mixture ſimple (*mixtura ſimplex*), une once; d'eſprit de vitriol, demi-once. Mêlez. La doſe eſt de deux cuillerées à café dans une taſſe de la boiſſon ordinaire (*cc*).

N°. 41.

Demi-dragme de racine de ſerpentaire de Virginie, dix grains de camphre, ce qu'il faut de rob de ſureau pour faire un bol (*dd*).

N°. 42.

La thériaque des Pauvres. Elle eſt connue de tous les Apothicaires, quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La priſe eſt d'un quart d'once (*ee*).

N°. 43.

Le premier des trois remedes eſt celui N°. 37.

Le ſecond, prenez de petite centaurée, d'abſinthe, de myrrhe, le tout en poudre; de conſerve de génievre, de chacune parties égales; de ſirop d'abſinthe, ce qu'il faut pour faire un opiat épais. La priſe eſt d'un quart d'once. On

l'once, ſix creutzers la dragme; mais ſouvent elle eſt plus chere. Elle ſe conſerve deux ans dans un endroit ſec & froid.

(*cc*) Le prix eſt de dix creutzers l'once.

(*dd*) Prix, trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte, on ſubſtitueroit le diaſcordium au rob de ſureau.

(*ee*) Elle coûte un batz l'once. Elle ſeroit plus efficace, ſi on la préparoit de la façon ſuivante.

De racine d'ariſtoloche ronde, de racine d'helenium ou aunée, de myrrhe & de conſerve de genievre, de chacun parties égales, en ajoutant ce qu'il faudroit de ſirop d'écorce d'oranges, pour qu'elle ne fût pas trop épaiſſe.

les prend dans le même ordre que les prises de kina (*ff*).

La troisieme, prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces ; de petite centaurée une poignée, de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces, de vin vieux blanc un pot (*gg*).

No. 44.

Un quart d'once de crême de tartre, une poignée de camomille commune, douze onces d'eau. Faites bouillir pendant une demi-heure. Coulez.

No. 45.

Sel ammoniac. La prise est de deux scrupules jusqu'à une dragme (*hh*).

No. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de sureau, de chacune une poignée, pilées grossiérement ; de fine farine ou d'amidon, trois onces ; de céruse & d'émail bleu, de chacun

(*ff*) Deux batz l'once.

(*gg*) L'on pile grossiérement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud ; on le laisse infuser pendant vingt-quatre heures, en remuant cinq ou six fois ; on le laisse reposer, & on passe. La dose est d'une tasse de quatre heures en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant les repas.

La limaille coûte demi-batz l'once.

(*hh*) La dragme est le demi-quart d'once ; il y a trois scrupules à la drachme, vingt-quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de confiture ou rob de sureau. Mais je réitere que les fiévreux, qui ont l'estomac sensible, ne soutiennent point ce remede, non-plus que plusieurs autres sels, qui leur causent un mal-aise étonnant, & même de l'angoisse.

demi-once ; mêlez exactement le tout (*ii*).

Emplâtre. Prenez de *nutritum* fait avec de l'huile très-fraîche, deux onces ; de cire blanche, trois quarts d'once ; d'émail bleu, un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle eſt fondue, on y ajoute le nutritum, dans lequel on a exactement mêlé l'émail réduit en poudre fine, & l'on remue avec un morceau de fer, juſqu'à ce que le tout ſoit bien mêlangé & refroidi. On étend ce qu'il faut ſur un linge.

On peut auſſi mêler un quart d'once d'émail à deux onces de beurre de ſaturne, ce qui fait un onguent au lieu d'un emplâtre (*kk*).

N°. 47.

Une once de ſel de Sedlitz, deux onces de tamarins ; verſez deſſus huit onces d'eau bouillante, remuez pour délayer les tamarins ; coulez, pour boire en deux priſes, en mettant demi-heure d'intervalle entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De Laudanum liquide de Sidenham, quatre-vingt gouttes d'eau de méliſſe, deux onces & demie. Si la premiere ou la ſeconde doſe arrêtent ou diminuent conſidérablement les vomiſſemens, on ne donne pas les autres (*ll*).

(*ii*) L'once de céruſe coûte demi batz, & l'once d'émail autant.

L'on peut, ou appliquer immédiatement cette poudre ſur le mal, ou la renfermer dans un ſachet de linge très fin. La premiere méthode eſt beaucoup plus efficace.

(*kk*) La doſe marquée de l'emplâtre coûte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guérir une érépele. L'once de nutritum coûte ſix creutzers ; celle du beurre de ſaturne trois batz.

(*ll*) L'once de laudanum liquide coûte huit batz.

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne & vingt grains de nitre dans vingt onces ou six verres de petit-lait.

N°. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de fureau (*mm*).

N°. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N°. 52.

De soufre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier (*nn*).

N°. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre. On les mêle exactement, on partage en huit prises égales (*oo*).

N°. 54 (*pp*).

De limaille de fer & de sucre, de chacun une

(*mm*) L'once de sirop coûte un batz. Si l'on n'a pas l'eau de fureau, on prend celle de fontaine.

(*nn*) Cette dose coûte trois batz.

(*oo*) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz. Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guérit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les palefreniers, qui panent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en apperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de crasse qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par-là que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

(*pp*) Les remedes de ce N°. & des N°s. 55 & 56, sont destinés aux maladies qui dépendent des oppilations & de la suppression des regles. Le 55 est particulierement destiné à les rappeler. Les N°s 54 & 56 sont plus convenables, quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

once, d'anis en poudre une demi-once. Partagez en vingt-quatre doſes. Une trois fois par jour, une heure avant que de manger (*qq*).

N°. 55.

Deux onces de limaille de fer, une poignée de rue, autant de marrhube blanc, un quart d'once de racine d'ellébore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N°. 4. Une taſſe trois fois par jour, une heure avant que de manger (*rr*).

N°. 56.

De limaille de fer deux onces, de poudre de rue & d'anis, de chacune demi-once; de miel, ce qu'il en faut pour former un opiat aſſez épais.

Un demi-quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extrait de grande ciguë puante, & dont la tige eſt tachetée, une once. Faites-en des pilules de deux grains, en y ajoutant ce qu'il

(*qq*) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable, en employant la canelle au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette doſe ſuffit dans un mal commençant, & même une priſe ou deux par jour ſuffiſent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la doſe du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas aſſez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'eſt la rouille qui gâte l'eſtomac; au lieu que la limaille non rouillée eſt le plus puiſſant ſtomachique, dans les cas où les fortifians conviennent.

(*rr*) J'avertis encore que dans les perſonnes languiſſantes dès long-tems, il faut travailler à rétablir la ſanté, & non pas à pouſſer les regles; ce qui eſt pernicieux. Elles reviennent quand la malade eſt mieux; leur retour ſuit celui de la ſanté, & ne doit ni ne peut ſouvent le précéder.

faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu-à-peu. Il y a des malades qui sont parvenues à en prendre demi-once par jour (*ss*).

(*ss*) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siecles, par quelques Médecins en différens pays; mais le peu de soins qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient, & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidens occasionnés par d'autres especes, peut-être par-là même, prise inconsidérément, avoient fait négliger ce remede, & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. En 1760, Mr. A. STORK, l'un des premiers Médecins de LL. MM. Impériales, guidé par ces indications vagues, éparses dans les ouvrages de quelques Médecins, & animé par l'envie de remédier à des maux cruels, pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace, tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal-à-propos; il commença par en prendre lui-même de si petites doses, qu'elle n'auroit pas pu lui nuire, supposé même qu'elle eût été un poison actif; il augmenta insensiblement; enfin, après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire, il la donna à des malades attaqués de squirrhes & de cancers, en commençant par de petites doses, & en montant successivement, jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi-once par jour, sans aucun inconvénient, & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux; il a guéri un très grand nombre de squirrhes & de cancers, déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins, & contre lesquels tous les remedes avoient échoué: l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres, il en a également vu de très-grands effets; & il me paroît démontré par le nombre, les caracteres & l'authenticité de ses observations, que ce remede doit être mis dans le petit nombre des plus grands remedes de la médecine, & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus âcre dans les humeurs;

No. 58.

Une once de racine de gramont, autant de celle de chicorée. Faites bouillir pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau, faites diſſoudre demi-once de ſel de Sedlitz, & deux onces de manne. Paſſez pour en boire un verre de demi-heure en demi-heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

auſſi il réuſſit ſinguliérement dans les ſquirrhes externes & internes, dans les cancers, dans les écrouelles, dans les maladies de la peau, dans les fiſtules & les ulceres opiniâtres, dans les cataractes commençantes, quelques gouttes, quelques étiſies, la gangrene même, &c. Un très-long uſage ne peut pas nuire; il fortifie le tempérament au lieu de l'uſer.

Je ſais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier; que dans pluſieurs autres villes il n'a pas réuſſi: mais les clameurs des rivaux de Mr STORK, & l'inefficacité du remede dans quelques cas, n'infirment point ſes expériences; il a averti lui-même qu'il ne réuſſiſſoit pas toujours, qu'il y avoit des cas au-deſſus de la force des remedes, & qu'il y avoit des tempéramens auxquels il paroiſſoit répugner. Eh! quel eſt le remede qui ne ſoit pas dans ce cas? Ainſi faut-il s'étonner s'il n'a pas réuſſi par-tout?

La nature du remede, qui n'a pas été d'abord bien connue, parce que la plante n'étoit pas déſignée ſuffiſamment; la force de la maladie; le tempérament du malade, l'inſuffiſance des doſes; des erreurs de traitement, peuvent en avoir empêché l'effet dans pluſieurs cas; & des médecins qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois, s'en feront dégoûtés; mais d'autres l'ont employé avec un ſuccès marqué.

Le premier recueil des expériences de Mr. STORK me détermina à l'eſſayer; j'en fis préparer, mais ce ne fut pas avec l'eſpece de ciguë la plus efficace, & la préparation ne fut pas tout-à-fait telle que celle de Mr. STORK. Je l'eſſayai moi-même, pour

No. 59.

Un cataplasme de mie de pain, de fleurs de camomille & de lait, auquel on ajoute du savon, de façon que chaque cataplasme en contienne un demi-quart d'once. Je me sers aussi avec succès, quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exige ce

m'assurer qu'il étoit innocent; je l'employai, & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer, mais il ne guérit pas. Je m'adressai à M. STORK, qui m'envoya de son extrait; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui, & en suivant exactement son procédé, l'on a eu un extrait qu'il est impossible de distinguer de celui de *Vienne*: j'ai pris de l'un & de l'autre, jusqu'à une dragme & demie par jour; je n'ai éprouvé que du bien-être en le prenant; j'en ai donné à plusieurs malades; j'ai vu qu'il guérissoit plusieurs cas d'écrouelles & de cancer, qu'il soulageoit les cas incurables, qu'il donnoit de l'appétit & fortifioit l'estomac, qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfans, qu'il ne nuisoit à personne; & je suis aujourd'hui pleinement persuadé, malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poisons, que l'extrait de ciguë, préparé comme l'indique M. STORK, est un remede toujours innocent, spécifique dans plusieurs cas, qu'aucun autre ne peut remplacer, qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance, & dont il seroit très-fâcheux qu'on négligeât l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la St. Jean, avant qu'elle ait fleuri, époque qui varie suivant les lieux; à en exprimer le jus, qu'on met dans un vase de terre sur un feu très-doux, où on le laisse évaporer fort lentement, en remuant fréquemment avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur pour que, quand il est refroidi, il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage, on le réduit en pilules, en y joignant, si l'on veut leur donner plus de fermeté, un peu de poudre de l'herbe séchée.

cataplasme qu'il faut changer de trois en trois heures, de l'emplâtre de ciguë, qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë seche ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs, pour faire une espece de petit matelas fort souple. Laissez-le cuire pendant quelques momens dans l'eau, exprimez & appliquez. On le réchauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N°. 61.

Des vrais yeux d'écrevisses, ou de magnésie blanche véritable, deux dragmes, quatre grains de canelle. Partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait, avant que l'enfant tette (*tt*).

N°. 62.

D'extrait aqueux de noix, deux dragmes; faites-le dissoudre dans demi-once d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie, on le purge (*uu*).

N°. 63.

De résine de jalap, deux grains. Broyez-la long-tems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez-y peu-à-peu deux cuillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cuillerée à café de sirop de capillaire (*xx*).

(*tt*) L'once des yeux d'écrevisses coûte six creutzers.

(*uu*) Pour faire l'extrait, on prend des noix avant qu'elles soient mûres, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confire.

(*xx*) Ce remede n'est point désagréable. On peut

N°. 64.

Une once de nutritum, & un jaune d'œuf mêlés exactement (*yy*).

N°. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche, ajoutez-y deux cuillerées d'huile, si c'est en hiver; en été il n'en faut point, ou tout au plus une cuillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soient pas trop usées, & laissez-les sécher (*zz*).

N°. 66.

D'huile rosat, une livre; de minium, demi-livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusqu'à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demie de cire jaune, & jettez-y deux dragmes de camphre. Mêlez bien. Retirez du feu, & versez dans des canons de papier, de la grosseur que vous voudrez (*aaa*).

le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la résine de jalap, qui ne coûte que deux batz la dragme. Pour les enfans au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée & à la manne.

(*yy*) Le nutritum coûte deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum, en broyant longtems dans un mortier, deux dragmes de céruse, demi-once de vinaigre, trois cuillerées d'huile d'olive.

(*zz*) Cette toile est très-commode pour tous les pansemens. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jetter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser sécher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansemens.

(*aaa*) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguents de ménage. Il coûte deux batz l'once.

Pour faire le ſparadrap (c'eſt une toile imbibée d'onguent), il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N°. précédent.

N°. 67.

Cueillez en automne pendant le beau tems, de l'agaric de chêne (c'eſt une eſpece de champignon qui croît ſur ces arbres).

Il y a quatre parties qui ſe préſentent ſucceſſivement ; 1°. la peau qu'on peut jetter ; 2°. la partie qui ſuit la peau, qui eſt la meilleure. On la bat avec un marteau juſqu'à ce qu'elle devienne douce & molle ; c'eſt là toute la préparation, & l'on en applique un morceau convenable ſur les vaiſſeaux ouverts. Il les reſſerre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3°. La troiſieme, qui peut ſuffire pour arrêter le ſang dans les petits vaiſſeaux ; & 4°. la quatrieme qu'on peut employer & réduire en poudre (*bbb*).

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie ou plutôt Chambauderie, fameux dans pluſieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues (c'eſt à peu près celui de Nuremberg), de diachilon compoſé & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre, faites fondre le tout dans un pot de terre ; retirez du feu, & remuez juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

(*bbb*) Ce remede, connu il y a long-tems de quelques perſonnes, n'eſt commun que depuis l'an 1750. Il a eu par-tout les mêmes ſuccès, & j'en ai vu les effets les plus heureux. Il épargne les tourmens qu'occaſionnent les autres moyens d'arrêter le ſang, & c'eſt une des heureuſes déco-

No. 68.

Quatre onces de mie de pain, une poignée de fleurs de sureau, autant de celle de camomille & de millepertuis. Cuisez-les en cataplasmes avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations, l'on peut prendre les mêmes herbes, ou quelques poignées de faltrank; on jette dessus demi-pot d'eau bouillante; on laisse infuser pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre, & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine, qu'on applique sur le mal. La grande ciguë puante, jointe aux cataplasmes, est aussi très efficace, & l'on doit toujours l'employer, quand la contusion intéresse les articulations.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449, prenez d'herbes de bétoine, de rue, de fleurs de romarin ou de lavande, & de roses rouges, de chacune une poignée & demie. Faites cuire pendant un quart d'heure dans un pot couvert, avec un pot de vin blanc vieux; coulez & exprimez fortement. On s'en sert comme des précédentes.

No. 69.

L'emplâtre de diapalme. L'once coûte un batz (*ccc*).

vertes qu'on ait pu faire en Chirurgie. L'on voit que chaque payfan peut s'en procurer avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD, Chirurgien Français, qui l'a fait connoître, préfere celui qui croît sur les parties des chênes où l'on a coupé de grosses branches.

(*ccc*) Pour l'étendre sur de la charpie, comme

N°. 70.

Deux parties d'eau, une partie de vinaigre de litharge (*ddd*).

N°. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau, (*Arthanita*) & de sommités de camomilles, de chacun une poignée. Mettez-les dans une écuelle de terre avec un demi quart d'once de savon & autant de sel ammoniac ; versez dessus trois quartettes d'eau bouillante.

N. B. L'once de sirop de chicorée composé, dont j'ai parlé dans le chapitre des enfans, coûte six creutzers l'once.

il est indiqué § 456, il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(*ddd*) Il coûte demi-batz l'once.

Fin de la Table des Remedes.

TABLE

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Nota. *La lettre* [a] *désigne le Tome premier, & la lettre* [b] *le Tome second.*

A

ABSINTHE des Alpes, *a. page* 125.

Accès de convulsion, *b.* 212 *& suivantes.* Voyez *Convulsions.*

Accès d'épilepsie, *b.* 212.

Accès de suffocation, *b.* 214 *& suiv.*

Accouchement. Pourquoi il périt plus de femmes à la campagne dans le tems de l'accouchement, *b.* 49. Conduite pendant le travail, *b.* 51. Quelles sont les suites de couches à la campagne, *b.* 53. Fievre de lait, *b.* 55.

Agaric de chêne, son usage, *b.* 135.

Aigreurs des enfans, leurs remedes, *b.* 60.

Air utile & nécessaire pour les malades, *a.* 67. Sur-tout dans la vomique après sa rupture, *a.* 105.

Alimens nuisibles dans les maladies. Pourquoi, *a.* 52 *& s.* Préjugé mortel à cet égard, *a.* 54 *& suiv.*

Anodins. Leurs dangers dans la petite-vérole, *a.* 240. Danger de leur usage dans les convulsions des enfans, *b.* 76.

Anti-hectique : son usage dangereux dans l'abcès du poumon, *a.* 111.

Apoplexie, est de deux especes, *a.* 169. D'où elles dépendent. Ce qu'il faut faire dans la premiere, *a.* 170. Dans la seconde, *a.*

173. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes. Régime que doivent observer ceux qui ont eu une premiere attaque, *a.* 175. Précaution pour se garantir d'une seconde, *a.* 176.

Asphyxie, *b.* 189.

Astringens nuisibles dans les dyssenteries, *b.* 18.

Avis pour les femmes, *b.* 34 & *suiv.* Pour les enfans, *b.* 57. Avis généraux, *b.* 78. & *suiv.* Observation importante, *b.* 82.

Avortement. Précautions à observer pour le prévenir, *b.* 48 & *suiv.*

B

Bain des jambes, utile dans l'inflammation de poitrine, *a.* 86.

Bains froids : leur utilité dans tous les âges, *b.* 67.

Balsamiques (remedes). Ils sont dangereux dans l'abcès du poumon & l'étisie, *a.* 109 & *suiv.*

Belle-dona. (Belle-dame.) Danger de manger de ses fruits. Remedes, *b.* 229.

Blanc de baleine, est une huile très-indigeste, & qu'on doit bannir, *a.* 155.

Boisson abondante, utile pour les malades, *a.* 71.

Boisson froide, quand on a chaud, produit la pleurésie, *a.* 118.

Bouquetin (lang de) nuisible dans la pleurésie, *a.* 125.

Brûlure légere. Brûlure où la peau & les chairs sont endommagées, *b.* 130.

Bubonocele, (opération du) souvent nécessaire, *b.* 175.

C

Cassein, *b.* 139.

Causes des maladies du Peuple, *a.* 31. 1re cause : excès de travail. Deux moyens de les prévenir. 2e. Se reposer dans un endroit froid, ayant fort chaud, *a.* 32. Remedes dans ce cas. 3e. L'eau froide bue ayant fort chaud. Remedes dans ce cas, *a.* 33. 4e. cause : inconstance des tems. Re-

medes, *a.* 35. 5e. Courtines dessous les fenêtres, *a.* 36. Le peu de soin d'aérer les chambres, *a.* 38. 6e. L'ivrognerie. Les alimens sont aussi cause de maladie, en quel cas, *a.* 39 *& suiv.* Construction des maisons, autres causes de maladies, *a.* 42. Causes qui les augmentent, *a.* 45 *& suiv.* Diete dans les maladies aiguës, *a.* 62.

Champignons vénéneux. Remedes, *b.* 229.

Charlatans : fléau plus terrible pour l'humanité que les maladies. Réflexions & observations qui prouvent le danger de se livrer à leurs remedes, *b.* 303 *& suiv.*

Cheval, (l'exercice du) utile après l'ouverture d'une vomique, *a.* 103.

Chlorose. Etat des filles qui sont dans ce cas, *b.* 35 *& suiv.* Traitement, *b.* 43.

Cholera - Morbus. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 345. Sa curation, *a.* 347.

Ciguë filipendule : danger de son usage. Remede, *b.* 230.

Clous, *b.* 177.

Colique bilieuse, comment elle s'annonce. Sa curation, *a.* 329 *& suiv.*

Colique de l'estomac & des intestins, *a.* 323 *& suiv.* Elle peut dégénérer en abcès. Ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 325 *& suiv.*

Colique après le froid. Traitement, *a.* 336.

Coliques d'indigestions, *a.* 331 *& suiv.*

Colique inflammatoire, comment elle s'annonce, *a.* 323. Sa curation, *a.* 325. Remedes chauds, nuisibles, & la font renaître, *a.* 327.

Colique venteuse est l'effet des autres coliques. Ses signes. Maniere d'y remédier, *a.* 336.

Contusions, *b.* 139.

Convalescens, maniere de les conduire, *a.* 74. Regles à obser-

ver, *a.* 76 & *suiv.*

Convulsions des enfans : elles sont l'effet d'une autre maladie. 1re cause, *b.* 73. Remedes. 2e. cause. Remedes, *b.* 74. 3e. cause, *b.* 75. Remedes dangereux, pour les convulsions, *b.* 76 & *suiv.*

Corps étrangers arrêtés dans la bouche & l'estomac. Accidens qui en arrivent, *b.* 103. Plusieurs faits qui en prouvent le danger, *b.* 105. Moyens de dégager ces corps, *b.* 106 & *suiv.* Ce qui arrive aux corps avalés, *b.* 115. Ils s'ouvrent différentes issues, *b.* 116 & *suiv.*

Cors. b. 187.

Couches, *b.* 49. Suites de couches, *b.* 53. Voy. *Accouchement.*

Coups de soleil. Signes qui les caractérisent, *a.* 179 & *suiv.* On y est exposé dans deux saisons, *a.* 179. Deux observations, *a.* 181. 182. Danger de dormir au soleil. Observation, *a.* 182. Autre observation. Effets du soleil sur les enfans, *a.* 183. Sur les vieillards. La trop grande action du feu cause les mêmes accidens, *a.* 184. Traitement, *a.* 185. Observation, *a.* 187.

Crachats supprimés dans l'inflammation de poitrine : ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 92.

Croûte pleurétique : ce que c'est. Ce qu'il faut en augurer, *a.* 85.

D

DATURA : (pomme épineuse) danger de manger de ses graines. Remedes, *b.* 229.

Défaillance, *b.* 189.

Dents (maux des), symptômes qui les accompagnent. Causes d'où ils dépendent. Comment il faut y remédier, *a.* 160 & *suiv.* Remarques sur la durée de ces maux & l'inefficacité des remedes, *a.* 168 & *suiv.*

Dents, (poussée des) ce qu'il faut observer à cette époque pour les enfans. C'est souvent dans ce tems qu'ils se nouent, *b.* 68 & 69.

Dépopulation : ſes cauſes, *a.* 1. *& ſuiv.*

Dépôts laiteux, leur traitement, *b.* 55.

Deſcentes, *b.* 170.

Diarrhée eſt quelquefois un bien. Cette eſpece finit d'elle-même. Lorſqu'elle affoiblit le malade, il faut l'arrêter, *b.* 2. Par quels moyens, *b.* 3. Ce qu'il faut faire à l'égard de celle qui a été négligée, *b.* 4.

Diete dans les maladies aiguës, *a.* 62.

Digeſtion : ce qui la facilite dans le payſan, *a.* 42.

Douleurs aiguës, *b.* 230.

Drogues : ſi on mêle enſemble celles qui ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, *a.* 24.

Dyſſenterie ; ce que c'eſt, *b.* 4. Elle eſt quelquefois épidémique, *b.* 5. Comment elle s'annonce. Ses ſymptômes, *b.* 6. Accidens dangereux qui les ſuivent, *b.* 7. Le grand remede de ce mal. Autres remedes, *b.* 8. Traitement de la dyſſenterie accompagnée de fievre inflammatoire, *b.* 9. De celle qui eſt accompagnée de fievre putride, *b.* 10 *& ſuiv.* De celle qui eſt compliquée avec une fievre d'accès. Préjugé pernicieux, *b.* 13. Obſervation à ce ſujet, *b.* 14. *& ſuiv.* Les excrémens des maladies dans la dyſſenterie ſont contagieux, *b.* 16. Précautions à obſerver, *b.* 17. Remedes nuiſibles dans cette maladie. Accidens fâcheux qu'ils cauſent, *b.* 18. L'abus des purgatifs eſt également pernicieux. De la dyſſenterie maligne, *b.* 19 *& ſuiv.*

E

Echardes entrées dans la peau, *b.* 183.

Emétique au commencement des maladies eſt nuiſible, *a.* 58. Contraire dans l'inflammation de poitrine, *a.* 90. Grand remede de la dyſſenterie, *b.* 8. Cas où l'on doit s'en abſtenir, *b.* 243. Remedes contre les

accidens après l'usage, *b.* 244. Préparation nécessaire avant l'usage, *b.* 249.

Emigration de deux sortes, *a.* 2.

Empyéme, *a.* 123.

Enfans. Avis qui regardent leur santé, *b.* 57. Quatre causes des convulsions qui les tuent, *b.* 59. 1°. Le méconium, moyen d'en procurer l'évacuation, *b.* 59, 2°. Les aigreurs : leurs remedes, *b.* 60. & *suiv.* Utilité de laver les enfans, *b.* 63. Maniere de faire ce lavage, *b.* 64. Il faut le pratiquer tous les jours, *b.* 66. 3°. La poussée des dents : ce qu'il faut observer à cette époque. C'est souvent alors qu'ils se nouent, *b.* 69. 4°. Les vers, un seul symptôme en démontre réellement l'existence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b.* 70. Différens remedes contre les vers, *b.* 71. Danger de l'huile dans ce cas. Convulsions : elles sont l'effet d'une autre maladie. 1re cause, *b.* 73. Remede. 2e cause, *b.* 74. Remede. 3e cause, *b.* 75. Remedes dangereux pour les convulsions, *b.* 75, 76.

Enflure des jambes dans les convalescens, se dissipe d'elle-même, *a.* 78.

Engelures des mains, des pieds, &c. *b.* 158. D'où elles dépendent, *b.* 59. Plus fréquentes chez les enfans, *b.* 160 & *suiv.* Moyens de les prévenir & de les guérir, *b.* 163.

Entorses. Remede, *b.* 148. Une mauvaise pratique y attire une inflammation dangereuse, *b.* 149.

Epilepsie, (accès d') *b.* 212.

Erésipele, endroit du corps qu'elle attaque. Erésipele bénigne, *a.* 301. Erésipele plus grave : comment elle commence, *a.* 302. Sa durée, sa terminaison. Elle suppure rarement, *a.* 303. Symptôme qui accompagne la rentrée.

faut faire, quand il y a une grande inflammation. S'ils reviennent souvent, *b.* 177. Comment ils se terminent, *b.* 178.

G

GALE, maladie contagieuse, *b.* 29. Ses signes. Ses causes, *b.* 30. Traitement à observer, quand elle commence, *b.* 31. Précautions à observer pendant les remedes, *b.* 32. Ce qu'il faut faire lorsqu'elle dure longtems. *b.* 33. Les remedes qui font disparoître la gale sont dangereux, *b.* 34.

Gangrene du Poumon : signes qui l'annoncent, *a.* 112 & *suiv.*

Gangrene du poumon après les pleurésies : ses signes. *a.* 112.

Géripi ou *Absinthe* des Alpes, *a.* 125.

Glaires de l'estomac : comment on y remédie, *b.* 246.

Gorge, (maux de) *b.* 126. Epidémiques. Leurs symptômes, *a.* 139 & *suiv.* Guéris chez les enfans avec les véficatoires. Autre méthode employée pour les adultes, *a.* 144. Observations sur ceux qui en sont morts, *a.* 145.

Grossesse, plus heureuse à la campagne qu'à la ville, *b.* 48. Précautions à observer pour ne pas se blesser, & prévenir l'avortement, *b.* 48 & *suiv.*

H

HÉMORRHAGIES, *b.* 208.

Hernies : par le bandage elles se guérissent aisément chez les enfans, *b.* 170. Hernies d'un volume prodigieux, l'inflammation de la hernie est souvent mortelle, *b.* 171. Causes de cet accident, moyens d'y remédier au commencement, *b.* 173. Ce qu'il faut faire quand le mal est grave, *b.* 175.

Huile : son abus dispose les enfans à la noüure, *b.* 61.

I

INDIGESTION, *a.* 331. Dangers des re-

medes chauds, quels ſymptômes indiquent qu'elle ſera mortelle, *a.* 333.

Inflammation de poitrine : ſes ſignes, *a.* 80 *& ſuiv.* Pronoſtic, ſuppuration, *a.* 83. Comment ſe termine la maladie, *a.* 88.

Inflammations de poitrine, leurs ſignes, *a.* 312. Leur traitement, *a.* 313. *& ſuiv.*

Inflammation (fauſſe de poitrine) : ce que c'eſt, ſaiſon dans laquelle elle ſe fait ſentir, quelles perſonnes elle attaque, *a.* 316. Ses ſymptômes, *a.* 317. Raiſons de ſon danger, *a.* 318. Traitement, *a.* 319. *& ſuiv.*

Inoculation, éloigne le danger de la petite-vérole, maniere de préparer à cette opération, *a.* 242. *& ſuiv.*

Inoculation de la petite-vérole, *b.* 253. Lieux où elle eſt en uſage depuis longtems. Comme elle s'eſt répandue en Europe, *b.* 254. Raiſons qui décident en ſa faveur, *b.* 254 *& ſuiv.* Sujets qu'on peut admettre pour être inoculés, *b.* 261. Cauſes qui rendent la petite-vérole fâcheuſe, *b.* 263. Circonſtances dans leſquelles on peut pratiquer cette opération, *b.* 263 *& ſuiv.* Réflexions ſur la préparation, *b.* 265 *& ſuiv.* Maniere dont ſe fait l'opération, *b.* 271. Tems de l'éruption. Par quels degrés elle ſe fait. *b.* 273. Nombre des boutons, *b.* 275. Succès de l'auteur, *b.* 276. Sa néceſſité prouvée par une comparaiſon, *b.* 279.

Inoculation de la rougeole, introduite par M. *Home*, Médecin d'Edimbourg. Vues de ce Méd. dans cette pratique, *b.* 282. Il emploie le ſang dans cette opération. Sa maniere de la faire : ſuccès, *b.* 283. Ce qu'en a conclu M. *Home*, *b.* 284 *& ſuiv.*

Ivrognes ſont ſujets aux rechûtes de pleuréſies, *a.* 124.

de l'humeur, *a.* 304. Causes de cette maladie. Traitement de ce mal, *a.* 305. Moyens de rappeller l'érésipele rentrée, *a.* 309.

Esquinancie. Symptômes généraux, *a.* 126. Espece la plus fréquente, *a.* 128. Difficulté d'avaler le liquide : d'où elle vient, *a.* 29. Maniere dont se termine cette maladie. Son traitement, *a.* 131. Signes qui font juger qu'il s'est formé un abcès. Ce qu'il faut faire alors, *a.* 136.

Evanouissement : il a plusieurs degrés. D'où il dépend, *b.* 188. Evanouissemens causés par le trop de sang. Ce qu'il faut faire, *b.* 190. Par la foiblesse. Ce qu'il faut faire, *b.* 191. *& suiv.* Par les embarras d'estomac, *b.* 194. Par les maux de nerfs, *b.* 197. Par les passions, *b.* 203. Evanouissemens qui surviennent dans les maladies, *b.* 205.

Exercice utile pour la santé, *a.* 42, 77.

Expatriation commerçante a ses inconvéniens, *a.* 4.

F

Femmes : avis qui regardent leur santé ; *b.* 34.

Feu St. Antoine : ce que c'est, *a.* 308.

Fievre : ce qu'il faut faire dès qu'elle est déclarée, *a.* 67.

Fievre ardente ou chaude. Ses signes, *a.* 255. Ses causes, *a.* 256. Traitement, *a.* 266. Signes d'amendement, *a.* 258. Signes d'augmentation du mal, *a.* 259.

Fievres d'accès : ce que c'est. Elles sont de plusieurs especes, *a.* 281. Dans quelles circonstances paroît souvent le premier accès, *a.* 282. Principal symptôme de ces fievres. La durée de l'accès n'est point fixe, *a.* 284. On a distingué ces fievres en fievres de printems ou d'automne, *a.* 284. Remarque à ce sujet. Préjugé sur les fievres d'automne. Les fievres d'accès ne

ſont pas ordinairement mortelles, *a.* 285. Les fievres quartes plus rebelles que les tierces, *a.* 286. Remede immanquable pour leur guériſon, (le kina) *a.* 287. Ce qu'il faut faire dans les fievres de printems, *a.* 288. Dans les autres fievres d'accès, *a.* 289 & *ſuiv.* Ce qu'il faut faire avant l'accès, *a.* 293. Pluſieurs remedes dans ces fievres : remarques à leur ſujet, *a.* 295 & *ſuiv.* Autres fievres d'accès, nommées *pernicieuſes* : ſymptômes qui les accompagnent, *a.* 297. Le kina les arrête, *a.* 299. Ce qu'il faut faire dans les endroits où l'air rend ces fievres fréquentes, *a.* 300, 301.

Fievre de lait : ce qu'il faut faire alors, *b.* 55.

Fievres malignes : pourquoi ainſi nommées. Leur caractere diſtinctif, *a.* 269. Leurs cauſes. Symptômes, *a.* 270. Leur terme eſt très-irrégulier, *a.* 273. Signes qui annoncent la guériſon. Traitement, *a.* 274 & *ſuiv.* Convaleſcence. Préjugé ſur le traitement de ces fievres, *a.* 279. La cauſe de ces fievres ſaillie ſouvent avec d'autres maladies, *a.* 280.

Fievres putrides : pourquoi ainſi nommées. Comment s'annonce cette maladie, *a.* 260. Symptôme du mal négligé. Etat de la maladie, *a.* 262. Elle n'a point de terme fixe pour guérir ou tuer, *a.* 263. Traitement, *a.* 264 & *ſuiv.*

Fluxion de poitrine, *a.* 80.

Foulures, *b.* 148.

Froid (le) tue quand on y eſt long-temps expoſé : pourquoi, *b.* 157.

Froid ou *Friſſon* des malades : ce qu'il faut faire dès qu'il ſe fait ſentir, *a.* 66.

Fruits (les) mûrs ſont un préſervatif contre la dyſſenterie, *b.* 13.

Furoncles : ce qu'il

Paſſion iliaque : maladie la plus cruelle : *a.* 340. Maniere dont le mal s'annonce. On ne vomit point de matieres ſtercorales, *a.* 340. Son traitement, *a.* 342. Le nœud prétendu des inteſtins eſt une chimere, *a.* 344.

Péripneumonie, *a.* 80 & 312.

Petit-Lait : ſes propriétés & vertus, *a.* 244.

Petite-Vérole, eſt la plus générale de toutes les maladies. Elle tue la ſeptieme partie de ceux qu'elle attaque, *a.* 221. Comment le mal s'annonce, *a.* 222. Tems où les boutons paroiſſent, *a.* 223. Comment ils commencent ; durée de l'éruption ; ſa fin, *a.* 224. Tems le plus dangereux de la fievre, *a.* 226. Autres ſymptômes de la petite-vérole. Salivation, *a.* 227. Autres ſymptômes ; convulſions, ſaignemens de nez, *a.* 238. Deux eſpeces de petite-vérole, remarques à ce ſujet, *a.* 239. Dangers du mauvais traitement, *a.* 231 & *ſuiv.* Curation de la maladie dans le commencement, *a.* 234 & *ſuiv.* durant la ſuppuration, *a.* 237. Ce qu'il faut faire lorſque les yeux ſont couverts, 238. Utilité d'ouvrir les boutons, *a.* 239. Ce qu'il faut faire ſi elle vient à rentrer, *a.* 241. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Inoculation* de la petite-vérole. *b.* 253.

Peur : ſes ſuites, *b.* 217.

Piquures d'animaux *a.* 310. Accidens qu'elles cauſent. Remedes, *a.* 311.

Plaie légere : ce qu'il faut faire, *b.* 133. Plaie conſidérable ; traitement, *b.* 134. S'il y a un vaiſſeau ouvert, on ſe ſert d'agaric, *b.* 135. La guériſon des plaies eſt l'ouvrage de la nature. Les ſpiritueux ſont nuiſibles, *b.* 136. Dietes dans les plaies, *b.* 137.

Pleureſie (fauſſe) :

ce que c'eſt. Erreur à ce ſujet, *a.* 320. Ses ſignes. Son traitement, *a.* 321.

Pleuréſie, *a.* 80. Ses ſignes. Comment le mal s'annonce. Cauſe qui la produit ſouvent, *a.* 115. Son traitement, *a.* 119 *& ſuiv.* Maniere dont elle ſe termine. Par la gangrene ou une vomique, *a.* 122. Remedes nuiſibles dans la pleuréſie, *a.* 124.

Point, *a.* 115 *&* 212.

Poiſons : accidens qui les ſuivent. Remedes, *b.* 227.

Poitrine, (inflammation de) *a.* 80.

Poivre : préjugé à ſon ſujet, *b.* 251.

Population : le ſervice militaire lui nuit *a.* 2. Le luxe, l'oiſiveté & le libertinage, *a.* 6. 8. Moyens de remédier à ces maux. Autre cauſe de la dépopulation, *a.* 10 *& ſuiv.*

Pouls : remarques ſimples ſur la connoiſſance du pouls, *a.* 27, 28.

Poumon, (gangrene du) ſignes qui l'annoncent, *a.* 112. Squirre du poumon ; à quels ſignes on le connoît, *a.* 113. Remedes, *a.* 114.

Précaution, (remedes de) *b.* 232.

Purgatifs contraires dans l'inflammation de poitrine, *a.* 90.

Purgatifs : leurs abus dans la dyſſenterie a ſes dangers, *b.* 19.

Purgation (la) au commencement des maladies eſt nuiſible, *a.* 58, 60.

Purgations ; ſignes qui en indiquent le beſoin, *b.* 241. Cas où il faut s'en abſtenir, *b.* 243. Remedes contre les accidens qui ſuivent les purgations, *b.* 244. Préjugé à l'égard des purgations, *b.* 249. Préparation néceſſaire avant l'uſage des purgatifs, *b.* 250.

Pus épanché dans la poitrine : ce qu'il faut faire dans ce cas, *a.* 111 *& ſuiv.*

Q

QUESTIONS auxquelles il eſt néceſſaire

K

KINA, ou *Kinkina*. Remede immanquable pour les fievres d'accès. Erreur où l'on étoit à son sujet, *a.* 287. Dès qu'on a commencé de le prendre, il faut bien se garder de se purger, *a.* 293.

L

LAIT Coagulé dans les mamelles, ses suites; *b.* 56. Ce qu'il faut faire alors, *b.* 56.

Langueur (maladies de), *b.* 286.

Lavement utile dans les maladies : en quel cas sur-tout, *a.* 72.

Libertinage (le) nuit à la population, *a.* 8, 9.

Lit. Tant que le malade a des forces, il faut qu'il sorte de son lit. Avantages qu'il en retire, *a.* 72, 73.

Lochies : la suppression de cette évacuation cause les maladies les plus violentes, *b.* 55.

Loupes, *b.* 187.

Luxe : il nuit à la population. *a.* 6, 7.

M.

MACLET, *a.* 199.

Maîges : ce que c'est. Observations & réflexions sur les dangers de se livrer à cette espece de Charlatans, *b.* 303 *& suiv.*

Maladies, leurs causes : *a.* 31 *& suiv.* Causes qui les augmentent, *a.* 45. *& suiv.* Prete à observer pendant les maladies aiguës, *a.* 62. Maniere dont s'annoncent les maladies, *a.* 63. Précautions pour les prévenir ou les diminuer, *a.* 64. Dangers de la méthode contraire, *a.* 65.

Maladies chirurgicales, *b.* 129 *& suiv.*

Maladies de langueur; leurs causes, *b.* 286. Moyens de les prévenir. *b.* 289. *& suiv.*

Mamelons des nourrices écorchés : remede, *b.* 56.

Matrice : signes de l'inflammation de ce viscere, *b.* 54. Elle est souvent mortelle, *b.* 55.

Méconium ; moyens d'en procurer l'éva-

cuation, *b.* 59.

Membrane graisseuse ou cellulaire ; ce que c'est. Idée qu'on peut s'en former, *b.* 120. Fait qui prouve la communication de cette membrane entre toutes ses parties, *b.* 121.

Membres gelés : danger de les réchauffer, *b.* 154. Ce qui le prouve, *b.* 154.

Mercure, remede sûr de la rage, *a.* 215.

Meurtrissures : ce qu'on entend par là ; *b.* 139. Leur danger ; histoires qui le prouvent, *b.* 139 & *suiv.* Ce qui arrive après un coup ou une chûte à la partie contuse, *b.* 141. Remedes, *b.* 142. Dangers d'appliquer des liqueurs spiritueuses, *b.* 143. Des emplâtres composés de graisses, &c. *b.* 144. Conduite à tenir après une chûte violente, *b.* 145 & *suiv.*

Miséréré, *a.* 340.

Mouron à fleurs rouges (*Anagallis flore purpureo*), *a.* 221.

N

Nourritures des malades, *a.* 68 & *suiv.*

Noyés. Secours indiqués pour eux, *b.* 86.

O

Œuf dans lequel on a mis de la suie, nuisible dans la pleurésie, *a.* 125.

Oisiveté (l') nuit à la population, *a.* 7.

Opium : remede contre son usage immodéré, *b.* 230.

Oppilations, *b.* 35. & 45.

Oreillons, ce que c'est, *a.* 138.

Ourles, *a.* 138.

P

Pales-couleurs, *b.* 35.

Panaris de plusieurs especes. Commencement du mal, *b.* 178. Sa terminaison. Traitement intérieur & extérieur, *b.* 180. Conduite à tenir lorsqu'il y a carie, *b.* 180.

Parfums d'eau chaude avec des herbes vulnéraires ; leur utilité, *a.* 105.

de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin, *b.* 332 & *suiv.* R

Rage; les hommes prennent rarement cette maladie sans avoir été mordus par un animal enragé. Remarques. Précautions à observer. Signes de la rage dans le chien, *a.* 207 Dans l'homme, *a.* 209. Second degré, *a.* 209. Le venin s'allie à la salive seule. Remarques à ce sujet. *a.* 211. On vante une foule de remedes contre la rage, dont l'expérience a démontré l'insuffisance, *a.* 212. Remedes plus sûrs, *a.* 213. Ce qu'il faut faire aussitôt après la morsure. *a.* 214. Si la rage est déjà déclarée, *a.* 216. Maniere de guérir les chiens enragés. Préjugé faux & dangereux sur la morsure des chiens, *a.* 219. Conduite barbare qu'on a tenue à l'égard des hommes attaqués de la rage, *a.* 220. Autres spécifiques contre la rage, mais peu sûrs, *a.* 221.

Rage muë, premier degré, *a.* 209.

Rage blanche, ou rage confirmée, *a.* 209.

Regles: ce que c'est. Tems où elles commencent, *b.* 35. Accidens qui les précédent, *b.* 35. Moyens de prévenir les maux qui suivent ou accompagnent cette évacuation, *b* 36. Tous les maux des filles ne viennent pas du défaut des regles, *b.* 38. A cette époque les femmes doivent être attentives à tout ce qui peut les déranger, *b.* 39 Symptômes différens qui annoncent le retour des regles, *b.* 40. Moyens de les prévenir, *b* 42.

Regles cessantes: ce qu'il faut faire alors, *b.* 46. Pourquoi plusieurs femmes périssent à cet âge, *b.* 47.

Remedes simples utiles, *a.* 24.

Remedes de précaution, *b.* 232.

Rhumatisme est avec ou sans fievre. Distinc-

tion de la premiere espece. Siége du mal, *a.* 188. Observations, *a.* 189. Cause du rhumatisme. Traitement, *a.* 191 & *suiv.* Comment se termine la maladie, *a.* 195. Moyen de prévenir ce mal, *a.* 197. Rhumatisme chronique, son caractere. Il est très-opiniâtre, *a.* 199. Son traitement, *a.* 200 & *suiv.* Remarques à ce sujet, *a.* 203. Remedes dangereux dans cette maladie, trop souvent employés, *a.* 204.

Rhume : préjugé au sujet de cette maladie, *a.* 148. & *suiv.* Le rhume est une véritable maladie inflammatoire ; remarques importantes à ce sujet, *a.* 149. Traitement, *a.* 151 & *suiv.* Dangers des eaux-de-vie & des aromates dans les rhumes, *a.* 155. D'où vient la disposition aux rhumes, *a.* 157. Conseils pour la guérir, *a.* 158.

Rosen, (Monsieur) premier Médecin de Suede, a écrit sur les maladies pour le peuple, *a.* 15.

Rougeole, moins meurtriere que la petite vérole, *a.* 246. Comment le mal s'annonce, *a.* 249. Son traitement, *a.* 251. Suite de cette maladie mal traitée ou négligée, *a.* 252. Le venin de la rougeole extrêmement âcre. Observation, *a.* 254. On a inoculé la rougeole, *a.* 254. Voyez *Inoculation* de la rougeole, *b.* 282.

Rupture, *b.* 170.

S

Saignée : son usage dans l'inflammation de poitrine, *a.* 84. 85. Cas où elle nuit & ne soulage point, *a.* 86. Son usage dans la pleurésie, *a.* 120, 121. Nécessaire dans quatre cas seulement, *b.* 233. Abus des grandes saignées, *b.* 240.

Saignement de nez dans l'inflammation de poitrine, soulage plus que la saignée, *a.* 91.

Sang : son caractere dans les inflamma-

tions, *a.* 85. Signes du trop de ſang. Néceſſité de la ſaignée, *b.* 233.

Sang de bouquetin, nuiſible dans la pleuréſie, *a.* 125.

Sciatique : les douleurs de la ſciatique ſont très-opiniâtres, *a.* 199. Moyens de les guérir, *a.* 201.

Service militaire nuit à la population, *a.* 2 & *ſuiv.*

Squirre du poumon, à quels ſignes on le connoît, *a.* 113. Remede, *a.* 114.

Sueurs : erreurs de croire que toutes les maladies ſont guéries par la ſueur. Ses dangers, *a.* 46.

Sueur (la) que l'on excite dans la pleuréſie eſt meurtriere, *a.* 119.

Suffocation, (accès de) *b.* 214.

Suie dans un œuf, nuiſible dans la pleuréſie, *a.* 125.

Suppreſſion de l'expectoration dans la vomique : maniere de la rappeler, *a.* 107.

Swieten, [Van] premier Médecin de leurs Majeſtés Impériales, a écrit ſur les maladies pour le peuple, *a.* 15.

Syncope, *b.* 189, 205.

T

Tartes ou gâteaux, mauvais alimens, *a.* 41.

Tranſpiration : ce que c'eſt, *a.* 29.

Tranſpiration arrêtée, cauſe du rhumatiſme. *a.* 191.

Travail, (le) précoce uſe avant l'âge, *b.* 82.

Trouſſe-galant, *a.* 345.

V

Ulceres : leurs cauſes. En quoi ils different des plaies, *b.* 150. Dangers de les tarir, *b.* 151. Curation. Diete à obſerver, *b.* 152. Ulceres des jambes, *b.* 153.

Vapeurs du charbon : accidens qu'elles cauſent, *b.* 220. Remedes., *b.* 222.

Vapeurs des ſouterrains fermés depuis long-tems, dangereuſes, *b.* 226.

Vapeurs du vin: leurs dangers, *b.* 229.

Vapeurs : maladie, *b.* 98 & *suiv.*

Ventouses scarifiées, utiles dans l'esquinancie, *a.* 131.

Verole, (petite) *a.* 221. L'inoculation prévient tout danger, *a.* 242. Voyez *Inoculation* de la petite-vérole, *b.* 253.

Verrues, *b.* 186.

Vers : symptôme qui en démontre la présence. Comment ils nuisent. Signes qui les font soupçonner, *b.* 69. Différens remedes, *b.* 71. L'huile est nuisible dans ce cas, *b.* 72.

Véscatoires. Utiles dans l'inflammation de poitrine & la pleurésie, *a.* 92.

Vin rouge, nuisible dans les maladies, *a.* 52.

Violet, (le) *a.* 301.

Vomique : ce que c'est, *a.* 94. De deux sortes, *a.* 94, 95. Signes qui annoncent que la vomique se forme. Signes qui annoncent son existence, *a.* 96 & *suiv.* Conduite à tenir alors, *a.* 99. Les secousses en procurent la rupture : observations qui le confirment, *a.* 100. Ce qu'il faut faire après l'ouverture de l'abcès, *a.* 104. Si l'expectoration diminue ou s'arrête : comment on la rappelle, *a.* 107. Dangers des balsamiques & de l'antihectique dans l'abcès du poumon, *a.* 109. 111. Ce qu'il faut faire si le pus est épanché dans la poitrine, *a.* 111 & *suiv.*

Vomique à la suite de la pleurésie. Moyen de la prévenir, *a.* 123 & *suiv.*

Fin de la Table des Matieres.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME II.

CHAP. XXIII. *De la Diarrhée*, page 1
XXIV. *De la Dyſſenterie*, 4
XXV. *De la Gale*, 29
XXVI. *Avis pour les Femmes*, 34
XXVII. *Avis pour les Enfans*, 57
XXVIII. *Secours pour les Noyés*, 86
XXIX. *Des Corps arrêtés entre la bouche & l'eſtomac*, 103
XXX. *Maladies chirurgicales & externes, &c.* 129
XXXI. *Des cas qui demandent de prompts ſecours, &c.* 188
XXXII. *Des remedes de précaution*, 232

CHAP. XXXIII. *De l'Inoculation de la Petite-vérole & de la rougeole*, pag. 253
XXXIV. *Des Maladies de langueur.* 286
XXXV. *Des Charlatans & des Maîges.* 303
XXXVI. *Questions auxquelles il faut savoir répondre*, 332
Table des Remedes, 337
Table des Matieres, 361
Table des Chapitres, 379

Fin de la Table des Chapitres du Tome II.